

In. 5899

6129571

TEXTES CHOISIS
DE
LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII^{ème} SIÈCLE

MONTESQUIEU, VOLTAIRE, JEAN-JACQUES ROUSSEAU, BUFFON,
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, LE SAGE, BEAUMARCHAIS, ANDRÉ CHÉNIER,
DIDEROT, D'ALEMBERT, MIRABEAU.

POUR LES ÉLÈVES DES LYCÉES ET DES ÉCOLES SECONDAIRES

CLASSE VII

AVEC UNE INTRODUCTION
ET DE NOMBREUSES NOTES EXPLICATIVES

PAR

J.-B. HÉTRAT

Professeur de langue et de littérature françaises

NOUVELLE ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE ET AUGMENTÉE

(en mille cinq cent cinquante exemplaires)

OUVRAGE APPROUVÉ PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(Ordre No. 33,844 du 10 juin 1905)

BUCAREST

SOCEC ET C^{ie}, ÉDITEURS

1905

C 106530



C/953

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA
BUCURESTI
COTA 90.434

PC 216/03

ATELIERS GRAPHIQUES J. V. SOCEC
Rue Berzei, 59. Bucarest.

B.C.U. Bucuresti



C106530

INTRODUCTION

Le principe qui nous a servi de guide dans l'arrangement des Textes de littérature française a été de les choisir, avant tout, *en vue de l'éducation du cœur*, et de façon à ce qu'ils caractérisent le mieux et le plus possible, non seulement l'écrivain pris isolément, mais aussi l'époque littéraire dont il fait partie.

En ce qui concerne les notes explicatives, nous en avons augmenté le nombre tout en en modifiant le caractère. Voici en quoi consiste cette modification dictée par l'expérience qui veut que le *meilleur* soit l'ennemi du *bon*...

Tandis que dans l'édition de 1899, la plupart des explications ayant trait aux difficultés syntaxiques, aux synonymes, aux locutions et aux gallicismes ont été rédigées dans la langue maternelle des élèves, nous avons, dans cette nouvelle édition, expliqué tout ce qui demandait à être annoté, tout ce que nous avons cru devoir l'être, en français même, avant de donner, — par endroits, et lorsque la nécessité l'exigeait, — l'équivalent en roumain.

Les élèves n'en profiteront que mieux, sinon doublement; et nous avons tout lieu de croire qu'il ne se trouvera parmi nos collègues qui enseignent le français dans les classes supérieures des Lycées, personne pour mettre en doute notre assertion.

Les notes, rédigées en français et *simplifiant*, pour

ainsi dire, les mots et les expressions du texte nous permettent, le plus souvent, d'omettre l'équivalent roumain là où il devient inutile.

Donnons quelques exemples :

J'en porte le même jugement que vous = je partage (là-dessus) votre opinion; je suis de votre avis.

S'il m'appartenait de = si j'avais le droit de; si j'étais en droit de; s'il m'était permis de; si je pouvais.

Croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre = croyant ne faire concurrence à personne.

Cette dernière expression figurée, qui n'a pas d'équivalent en roumain, présente un exemple compliqué. Si l'on se contentait de traduire *aller sur les brisées de quelqu'un* par *faire concurrence à quelqu'un*, l'élève serait encore bien loin de saisir le vrai sens de cette expression : il traduirait machinalement, car le mot *brisées*, pris au figuré, le déconcerte ; mais, serait-il pris au propre que ce vocable ne lui donnerait quand même pas le mot de l'énigme. Expliquer *la chose* est donc de toute nécessité.

Brisées, qui est un terme de chasse, signifie : *branches d'arbre que le chasseur brise et place sur la voie pour la retrouver*. De là *suivre les brisées de quelqu'un*, c'est *suivre son exemple; courir, aller sur les brisées de quelqu'un*, c'est *entrer en concurrence avec lui; revenir sur ses brisées*, c'est *reprendre une affaire*.

Or, quel est l'élève du cours supérieur qui, tout en lisant les équivalents qui expliquent en français l'expression figurée, ne les traduise mentalement et *simultanément* dans sa langue maternelle, maintenant que le mot de l'énigme lui est donné?... Mais il y a quelque chose de plus : il saura désormais vous *définir* l'expression figurée aussi bien en français qu'en roumain. C'est donc dire qu'il vient de profiter doublement de la note.

De plus, — comme nous avons donné, au bas des pages de nos *Textes*, une large hospitalité aux synonymes, — ces notes unies à celles qui ont trait aux difficultés syn-

taxiques expliquées pourront servir de canevas à des exercices de style et de composition.

Mais avant d'indiquer la marche à suivre en donnant, en même temps, dans l'*Appendice*, d'assez nombreux exemples d'application, il est bon de nous attarder un peu sur ce sujet.

Il ne faut pas nous effrayer des mots. Personne n'a la prétention de faire faire à des élèves qui n'ont que deux leçons de français par semaine, du style proprement dit, des compositions proprement dites, dans l'idiome des Bossuet, des Corneille, des Racine et des Voltaire... Ce serait par trop vouloir dépasser les limites du possible.

Il ne faut pas oublier que, par rapport à l'étude de la langue maternelle, l'étude d'une langue étrangère ne peut être que secondaire dans les Lycées.

C'est aussi vrai en Amérique qu'en Angleterre, en France qu'en Roumanie.

Le Lycée n'est pas une pépinière de *stylistes*, ni la *composition*, un art qu'il soit jamais possible d'assujétir à des règlements, à des préceptes.

Si l'on nous demandait : que faut-il pour apprendre à composer ? — nous répondrions sans ambages ceci : il faut trois choses. 1^o Apprendre, avant tout, à être correct. Or, il n'y a qu'une manière d'être correct qui est d'observer les règles de la grammaire. 2^o Il faut lire, lire encore, lire toujours ; car la lecture des bons auteurs enrichit le vocabulaire, familiarise avec les idiotismes et les expressions figurées qui aident à former le goût. 3^o Il faut écrire, écrire encore, écrire toujours, car c'est en forgeant qu'on devient forgeron...

Mais, est-ce tout ? Non, certes : car nous avons oublié d'y ajouter : il faut des aptitudes...

On n'apprend pas à l'aigle à fendre les airs, on n'apprend pas à chanter à l'alouette, ni à siffler au merle. Il y a cependant certains oiseaux auxquels, avec de la patience et à l'aide d'un certain petit instrument, on peut

apprendre à imiter vaguement jusqu'au chant du rossignol même, — comme on apprend au perroquet à réciter des prières...

Mais il n'en reste pas moins vrai que le perroquet n'est que ce qu'il est.

Et nous en connaissons — faut-il donc absolument que tous les oiseaux de cette espèce aient des ailes au dos? — et nous en connaissons qui, réveillés en sursaut, à minuit, et tout en se frottant les yeux de sommeil, vous diraient d'une voix assurée ce que c'est qu'une *hyperbole*, une *métaphore*, une *métonymie*, mais qui, en revanche, ne seraient pas à même d'exprimer une pensée en plein midi...

On leur a pourtant bien fait étudier la rhétorique, à ceux-là! Ils savent pourtant positivement qu'*aller à cheval sur un bâton* est une catachrèse, oui, une catachrèse; et qu'*être enivré de gloire*, une métaphore, tout ce qu'il y a de plus métaphore!

Eh bien! si, d'un côté, rien ne nous empêche d'admettre qu'il n'est pas tout à fait inutile de connaître les figures de pensées, les tropes, les figures de mots, — *ne fût-ce qu'à titre de simple curiosité*, — il faut, de l'autre côté, avouer franchement que la rhétorique n'a jamais été ni l'auxiliaire de l'expression, ni l'instrument de la pensée.

Ses très nombreuses règles ne peuvent nullement suppléer ni à l'étude directe des auteurs, ni à la méditation, ni surtout à l'exercice qui, dans tous les arts de l'esprit comme dans ceux de la main, constitue un excellent moyen de réussir.

Qu'est-ce que *bien écrire*?

Peut-on enseigner à quelqu'un l'art d'écrire?

Certainement que oui. Car, à part les dispositions naturelles, les aptitudes, on peut lui apprendre:

1^o À être correct: c'est l'essentiel.

2^o À avoir le souci de n'employer jamais que le mot propre, le seul précis, le seul qui mette l'idée dans tout son jour.

3^o On peut lui apprendre à fuir les *à peu près*, car les *à peu près* rendent le style obscur.

4^o On peut lui apprendre à éviter les *circonlocutions*, car les circonlocutions rendent le style traînant.

5^o On peut lui apprendre à *palper* cette vérité que ce n'est que *le juste emploi des mots* qui fait que le style soit vif et varié, et que c'est surtout à la connaissance des synonymes qu'est due *la justesse du style*.

Il n'y a que cette seule chose qu'on ne puisse ni enseigner, ni étudier, ni apprendre: c'est le style.

On ne peut pas l'enseigner pour cette simple raison qu'il est la forme particulière que chacun donne à ses pensées et à ses sentiments. Et cette forme varie à l'infini... Chacun, en écrivant, se laisse aller à son goût, à sa façon de voir, à sa manière de sentir; et plus il s'y abandonne sincèrement, plus son style nous gagne, nous pénètre, nous charme. La forme change non seulement avec le sujet que l'on traite, avec le but que l'on se propose, mais aussi avec le caractère, avec le tempérament de la personne qui parle ou que l'on fait parler.

Voici un exemple.

Prenons ces deux pages écrites sur le même sujet: La brièveté et le néant de la vie humaine.

L'une d'elles est intitulée: *Image de la vie*; son auteur est le grand Bossuet; l'autre porte le titre: *La fuite du temps*, et elle a pour auteur l'immortel Fénelon *).

Commençons par Bossuet.

„La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée: il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas; marche! marche! Un poids invincible, une force irresistible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiè-

*) Ces deux morceaux choisis se trouvent dans les Textes choisis de la lit. française au XVII^{ème} siècle.

tent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux ! Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années“ ...

Voici le passage de Fénelon.

„Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils ! mon cher fils ! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclosée“ ...

La différence de ton entre la parole de l'austère Bossuet et celle du doux Fénelon est frappante. Le „*Marche ! marche !*“ de l'un nous fait frémir : Bossuet frappe à bout portant, impitoyable. La page de Fénelon nous remplit de mélancolie ...

Quel est celui des mortels qui ne saurait exprimer ce qu'il pense sur la brièveté de la vie humaine ? Quel est celui qui, bien souvent, et en jetant ses regards en arrière, ne songe au néant de la vie, — n'y songe et ne le dise ? ...

Et pourtant ...

Mais laissons parler Voltaire, car il nous le dira bien mieux qu'un autre, que tout autre, à coup sûr.

„Presque toujours les choses qu'on dit frappent moins que la manière dont on les dit : car les hommes ont à peu près tous les mêmes idées de ce qui est à la portée de tout le monde ; la différence est dans l'expression ou le style. Combien peu de génies ont-ils su exprimer ce que tant d'autres ont voulu peindre ! *Le style rend singulières les choses les plus communes, fortifie les plus faibles, donne de la grandeur aux plus simples*“.

Pour illustrer d'un exemple vivant ce que vient de nous dire l'immortel Voltaire, et pour faire ressortir, en outre, comment et combien la force de l'expression, unie

à la grandeur des images, peut ajouter à la valeur des idées, prenons-en une, celle-ci : *Dieu est partout, ou bien, La nature toute entière nous parle de Dieu.*

Cette pensée est bien à tous. Mais . . . lisons ces deux strophes intitulées :

E X T A S E

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles ;
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles ;
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel ;
Et les bois et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger, dans un confus murmure,
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient en inclinant leurs couronnes de feu :
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :
C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu !

Bien des générations, bien des écrivains et des poètes ont exprimé cette pensée, bien l'expriment et l'exprimeront probablement encore longtemps. Mais, à notre humble avis, pas un ne l'a fait, d'une manière aussi magistrale, ni avant ni après Victor Hugo !

Mais il est temps de descendre de ces hauteurs pour revenir modestement sur nos pas.

On ne saurait trop insister sur le juste emploi des mots. Avant de songer à la *composition* proprement dite, donnons aux élèves l'instrument de la pensée, l'auxiliaire de l'expression. Le reste viendra de soi.

Les exercices que nous ferons faire aux élèves porteront surtout sur les synonymes pour alterner avec l'application des mots et des expressions qui rentrent dans le domaine de la syntaxe. Or, il n'y a presque pas de morceaux dans nos Textes qui n'aient des notes ayant trait aux uns aussi bien qu'aux autres.

Qu'il nous soit permis de faire à l'appui de ce que nous venons d'avancer, donc pour le besoin de la cause, cette petite parenthèse.

Dans le fameux discours de Mirabeau sur la *Banqueroute**, nous trouvons cette apostrophe fulgurante : „Je ne vous dis plus: Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus?“

Il n'y a dans tout cela que le mot *turpitudes* qui arrêtera au passage les élèves; puis il y a le verbe *maintenir* qui comporte le synonyme *soutenir*; tout le reste, étant d'une parfaite clarté, se traduit aisément.

Procédons par ordre.

Maintenir signifie *tenir, conserver dans le même état*; **soutenir**, *appuyer; prêter appui à quelqu'un pour l'empêcher de tomber*. On *maintient* ce qu'il faut *tenir* pour qu'il subsiste; on *soutient* ce qui court risque de tomber. On *soutient* ce qui est faible; on *maintient* ce qui change, ce qui varie.

L'élève, en saisissant maintenant la nuance très prononcée entre ces deux synonymes en français, aura désormais le souci de ne pas confondre les verbes roumains correspondants (néologismes littéraires), *a menține, a susține*, car ils présentent l'idée absolument avec les mêmes nuances.

Quant au mot *turpitude*, il n'a pas d'équivalent en roumain. Expliquons-le donc.

Turpitude (du lat. turpitudinem; turpis = laid, honteux) signifie *action honteuse*. Mais il est évident que si l'on pouvait mettre *action honteuse* à la place de *turpitude*, on n'aurait plus besoin de ce dernier, car il n'aurait plus sa raison d'être...

* Textes choisis, XVIII^{ème} siècle.

Donc il y a quelque chose de plus ou de moins. Pour préciser il faut absolument avoir recours à la synonymie.

Turpitude comporte-t-il un synonyme, des synonymes? Certainement. Pour que des mots puissent être synonymes, il faut qu'ils expriment des choses, des idées générales.

Or *turpitude* en exprime une.

Et nous n'avons pas besoin de chercher longtemps un synonyme de *turpitude*. Nous le trouvons dans le néologisme (nous soulignons le mot; on verra plus loin dans quel but) dans le *néologisme*, disons-nous, employé très couramment en roumain, dans le mot *infamie*. Il s'agit donc d'établir avant tout la différence entre ces deux synonymes qui ne peuvent ni ne doivent être employés l'un pour l'autre, attendu qu'il ne sont pas *identiques*.

L'idée principale qu'ils désignent est la même, mais ils la présentent avec des nuances qui en étendent ou qui en restreignent le sens. *Infamie* et *turpitude* se rapportent aux actions qu'on a commises; *l'infamie* est publique, tandis que la *turpitude* doit craindre d'être dévoilée. Et notez bien que, dans le passage précité, *turpitude* n'est pris que dans ce [dernier sens, et non pas dans le sens de: *façon de penser abjecte; paroles qui offensent la pudeur*.

Dès lors, — et puisque l'élève saura désormais vous définir le sens du mot, en français aussi bien qu'en roumain, — quoi de plus simple que de lui donner les droits de cité!*

* On trouve pourtant dans certains dictionnaires français-roumains et roumains-français ceci: *turpitude* = *turpitudine*; *turpitudine* = *turpitude*. Il faut avouer que c'est par trop laconique; c'est même tellement laconique qu'une comparaison s'impose.

Figurez-vous qu'un élève, qui ne sait ni ce que veut dire le mot *blanc*, ni ce que signifie *bonnet*, demanderait à quelqu'un de lui expliquer la chose. Figurez-vous encore que ce quelqu'un, pour tirer d'embarras l'élève, lui répondrait: mais c'est très simple, mon ami! *Bonnet blanc* c'est *blanc bonnet*...

Ce néologisme prendra sa place à côté de *certitudine*, *atitudine*, *infamie*, *rotafiune*, etc. qui ne sont pas non plus populaires, ce qui ne les a nullement empêchés d'enrichir le vocabulaire de la langue roumaine qui, malgré le nombre assez respectable de ses éléments hétérogènes, n'en est pas moins une langue franchement *romane*.

L'on prend son bien où on le trouve, pourvu que ce bien aide à combler des lacunes, soit *nécessairement* profitable.

Il n'y a que les langues classiques qui n'ont plus besoin d'emprunts, attendu qu'elles ne vivent plus. Mais la question change, chaque fois qu'il s'agit d'une langue vivante, de toutes les langues vivantes.

Tel mot emprunté qui, aujourd'hui, est loin d'être dans toutes les bouches, deviendra populaire demain, si c'est la *nécessité* qui l'a fait accepter.

Et puis... le peuple, de quelque pays que ce soit, se contente d'un vocabulaire composé tout au plus de quelques pauvres centaines de mots qui suffisent amplement à ses besoins.

Le paysan analphabète connaît fort bien, de père en fils, les mots *roata*, *a roti*; mais son enfant qui fréquente l'école communale en sait davantage: il n'ignore plus que le mouvement circulaire de la terre s'appelle *rotafiunea pământului*.

Aux yeux du père *rotafiune* est un mot étranger, et il a raison; aux yeux du fils c'est, au contraire, un mot bien roumain, et il n'a pas tort.

C'est que le vocabulaire est en rapport direct avec le cercle des notions.

Maintenant que nous nous sommes entendus sur les mots envisagés sous le rapport de leur signification, du sens, de l'idée qu'ils expriment, et, surtout, de leur juste emploi, poursuivons notre tâche.

Les exercices oraux et écrits concernant la construc-

tion des propositions et des phrases tiendront de près à la composition proprement dite. Ce qui nous préoccupe principalement c'est de donner aux élèves les moyens d'extérioriser la pensée...

Reprenons, comme exemple, les synonymes *maintenir* et *soutenir*. Dans les propositions et les phrases qui servent d'application les élèves remplaceront chaque tiret par le terme convenable

Exercices d'application

Vous avez beau — son projet: il tombera, car tous ont décidé d'avance de — l'institution qui leur est chère.

Il nous a promis de remplir désormais tous ses devoirs d'homme, d'ami et de citoyen; que Dieu le — dans ses bonnes dispositions!

Grâce à l'intervention de vos amis qui vous ont chaleureusement —, vous avez été nommé a cet emploi; et c'est grâce à votre zèle et à votre probité qu'on vous y — (*futur simple*).

Malgré son âge il se — bien, car il a toujours été sobre et rangé.

Malgré les avocats les plus distingués du barreau, qui ont — sa cause, il n'a pu être — en possession.

Passons maintenant à un mot tel que *davantage* dont le juste emploi offre une certaine difficulté.

Davantage = plus: *n'en dites pas davantage.* = Plus longtemps: *ne restez pas davantage.*

Davantage, comme adverbe, rejette tout complément: ainsi on ne dit pas *davantage de*, *davantage que*: il a *davantage d'instruction*, il en a *davantage que vous*; il faut dire: il a **plus** d'instruction, il en a **plus** que vous.

Davantage ne s'emploie pas non plus avec le sens de **le plus**, comme dans cette phrase: *de toutes ces fleurs la rose est celle que j'aime davantage*; il faut dire: *que j'aime le plus*.

Exercices d'application

On vous aimerait bien — si vous changiez de conduite; vos espiègleries vous empêchent de travailler — que les autres; et

c'est dommage, car ayant — de moyens que vos camarades, vous auriez pu l'emporter sur eux.

Soyez donc — attentif et travaillez —.

On nous attend à la maison; nous ne pouvons donc rester —.

Je vous ai dit tout ce que je savais, ne m'en demandez donc pas —.

Ces exercices présentent un double avantage: on peut les employer à l'écrit aussi bien qu'à l'oral. Dans l'un comme dans l'autre cas, le professeur tient en haleine la classe entière, chacun des élèves cherchant à *deviner* le terme qui doit combler la lacune... Le mot ne peut plus être pris au hasard, puisqu'il s'agit de rendre *une pensée*... Ce qui détermine le choix du terme convenable c'est la réflexion.

L'élève compare, donc il juge. Chacun des exercices d'application est un problème à résoudre. Et ce problème offre à l'élève une occupation d'autant plus agréable qu'il a mieux saisi l'explication des synonymes que nous donnons au bas des pages, et qui le renvoie à l'*Appendice*.

Outre ces exercices d'application (un pour chaque auteur, donc treize pour les Textes du XVII^{ème} siècle, et onze pour ceux du XVIII^{ème}) nous avons donné deux compositions à faire: 1^o Une comparaison entre le caractère d'Horace et celui de Curiace, en indiquant la marche à suivre, aussi bien que les passages qui doivent servir de point d'appui aux élèves; 2^o Un exposé de la fameuse scène du sonnet dans le *Misanthrope*.

* * *

Dans l'édition présente nous avons conservé la liste des verbes irréguliers dont nous donnons la conjugaison presque en entier. Les verbes irréguliers ne mettent pas qu'à des élèves roumains des bâtons dans les roues...

Quant aux liaisons des mots entre eux, nous n'avons mis ce signe: ◡ que dans quelques morceaux propres à être

récités, en indiquant tout à la fois par la barre que voici : | les repos, les arrêts naturels de la voix.

Les „Règles sur la liaison“, qui servent d'appui et de fil conducteur, suppléeront avantageusement au signe employé presque d'un bout à l'autre dans l'édition précédente.

Sans liaisons, point de lecture expressive.

Qu'il nous soit permis, pour terminer, de rappeler ce que nous avons dit à la fin de l'Introduction aux Textes choisis de la littérature française du XIX^{ème} siècle (classe V).

Pour accomplir sa tâche, l'auteur a butiné dans les prés et il a glané dans les champs, dans les vastes champs, défrichés, labourés, ensemencés et sarclés par une longue suite de robustes piocheurs, et il y a beaux jours!

Mais prendre son bien où on le trouve n'est pas encore assez, n'est rien encore; car adopter c'est facile. Mais scrupuleusement adapter à ce que l'on vise ce qu'on reconnaît comme bon, c'est déjà, à un certain point de vue, beaucoup... Pour ce faire, il a fallu abrégé par ci, développer par là; négliger ceci, pour faire ressortir cela; il a fallu délaissier très souvent le *bon* pour lui préférer le *meilleur*; il a fallu, en un mot, justifier le *qui veut la fin veut les moyens*, quitte à se retrancher, — conscience tranquille et verbe franc, — derrière ceci :

C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

(Alfred de Musset).

Mais c'est ne dire que la moitié de la vérité que de s'arrêter là. Disons-en l'autre, disons-la toute. L'auteur a mis du sien, et largement, au bas des pages du livre, n'oubliant pas un seul instant que le manuel sera mis entre les mains des élèves qui ne sont pas Français. Et tout

cela, dans le but de leur faire apprendre à connaître et, qui plus est, à *aimer* cette admirable langue vivante dont la clarté n'a point de pareille, et qui, parmi toutes celles qui vivent, est encore loin, mais bien loin encore... d'avoir trouvé sa rivale.

Mai 1905. Bucarest.

J.-B. Héritat

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVIII^{ème} SIÈCLE

I

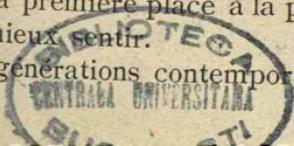
Le dix-huitième siècle n'est point un siècle de littérature monumentale, une époque de chefs-d'œuvre d'art et d'imagination; c'est le siècle du *progrès*, de l'*idée*.

Le XVII^{ème} siècle est plus littéraire, le XVIII^{ème} est plus humanitaire. Les écrivains du XVII^{ème} siècle étudient surtout le cœur humain, ses faiblesses, ses passions; ceux du dix-huitième étudient l'homme dans sa nature entière. Le dix-septième siècle a pour principes: l'antiquité, la foi religieuse, la monarchie; ceux du dix-huitième sont: la nature, la raison, la justice. Pendant que l'un n'étudie que les Grecs et les Latins, l'autre puise à toutes les littératures et cherche surtout l'inspiration dans l'observation des choses du monde; pendant que l'un croit et affirme, l'autre examine et discute; où les hommes du dix-septième siècle ne voient qu'un souverain représentant de Dieu sur la terre, ceux du dix-huitième voient un peuple malheureux, mais plus grand et plus puissant que le roi.

La littérature du XVII^{ème} siècle n'a semblé que le résultat et l'expression de la société existante; la société agit énergiquement sur elle; elle réagit faiblement sur la société. Elle respecte les cadres sociaux, la hiérarchie; elle exprime avec sérénité et impartialement le monde et la vie sans aspirer à en changer les conditions existantes. Au XVIII^{ème} siècle la scène change. Au milieu de la décadence générale des pouvoirs constitués, la littérature devient à son tour un pouvoir; tout en se fortifiant, elle tend aussi à se concentrer; elle se personnifie spécialement dans quelques hommes qui donnent l'impulsion à tout le reste.

La poésie cède la première place à la prose, dont l'influence plus générale se fait mieux sentir.

Quand les deux générations contemporaines de la grandeur



de Louis XIV eurent disparu, celle qui leur succéda n'hérita point de leur enthousiasme pour le grand roi. L'illusion était dissipée; le peuple souffrait. Lorsque Louis XIV mourut, le respect pour la monarchie, qui n'était déjà plus qu'habitude ou hypocrisie, tomba avec lui. Rien ne pouvait plus le rappeler. La licence était montée sur le trône avec le duc d'Orléans, régent de France. Louis XV joignit bientôt à la honte de sa politique extérieure le scandale de sa vie privée. Le mécontentement fut universel. On y répondit par des coups d'autorité.

Cependant les gens de lettres se répandaient de plus en plus dans le monde; soutenus par les mœurs et l'opinion, ils soumièrent à l'examen et à l'analyse, d'abord la religion, puis la politique, la législation, le gouvernement tout entier. Flattés par les souverains du Nord, ils sentirent tout ce qu'ils pouvaient être. Ils se réunirent; ils s'allièrent, au nom de l'humanité, afin d'être utiles au genre humain. Ils conçurent le projet d'exposer sommairement dans un vaste recueil, ou dictionnaire, toutes les connaissances humaines, c'est-à-dire tout ce que l'esprit humain avait conçu, découvert ou créé depuis la formation des sociétés. Toutes les opinions pouvaient se développer dans le cadre immense de l'Encyclopédie, nom qui fut donné à ce recueil. L'autorité, qui aurait dû chercher à diriger l'Encyclopédie, la proscrivit. La discorde entre les opinions et les institutions n'en fut que plus flagrante. Bientôt elle devint une lutte acharnée qui ensanglanta les dernières années du XVIII^{ème} siècle.

Attaquées de toutes parts, les institutions croulèrent enfin toutes à la fois, et leur chute, en ébranlant toute l'Europe, lui ouvrit une ère nouvelle. Ce n'est pas à la littérature qu'il faut attribuer cet immense résultat préparé depuis si longtemps et par tant de causes; mais elle obéit aux opinions qui l'amènèrent, elle travailla à les seconder, à les formuler, et par là même ajouta à leur énergie. Un homme surtout s'en constitue le représentant; ce fut Voltaire.

II

PROSE DIDACTIQUE, PHILOSOPHIE, POLITIQUE, CRITIQUE

Aucun écrivain français n'a mieux connu et mieux représenté son temps et sa nation que **Voltaire** (1694—1778). Son séjour en Angleterre lui donna d'abord l'occasion d'attaquer les abus do-

minants dans son pays, en paraissant n'avoir d'autre dessein que de lui faire connaître la politique, la philosophie, les travaux scientifiques des Anglais. Bientôt la renommée qu'il s'est acquise dans le drame, dans l'épopée, dans l'histoire, le progrès des idées nouvelles, l'enthousiasme que témoignent pour lui les plus grands rois, la conscience de son génie et de sa puissance morale, l'enhardissent à soulever toutes les questions. Il a rendu à son pays d'immenses services en popularisant, par ses ouvrages didactiques, les idées de tolérance, de justice, d'égalité.

Ce qui distingue le style de ses ouvrages, parmi lesquels il faut ranger la *Correspondance*, émule de celle de M^{me} de Sévigné, aussi bien que le *Dictionnaire philosophique*, le *Commentaire sur Corneille* comme les *Lettres sur les Anglais*, c'est la facilité, la clarté, la fécondité, le mordant, la variété, le goût toujours pur, et l'inaltérable élégance.

Beaucoup d'autres écrivains illustres marchaient alors au même but que lui, et, sans embrasser une aussi vaste superficie, creusaient à une plus grande profondeur le terrain auquel ils se bornaient. Montesquieu, Buffon, Rousseau, voilà les noms que le XVIII^{ème} siècle place à côté du nom de Voltaire.

Montesquieu (1689—1755), dans les *Lettres persanes*, avait, comme Voltaire, uni à la satire souvent amère des institutions de son temps, l'amour des hommes et de la liberté, et il avait su animer le sérieux des doctrines par les piquantes observations d'un voyageur et la peinture chaleureuse d'une passion orientale. A ce premier essai succéda bientôt *la Grandeur et la Décadence des Romains*; il y examina Rome, non pas en homme du XVIII^{ème} siècle, mais du point de vue qu'aurait choisi Tacite; il se fit Romain pour juger la république et l'empire. Enfin parut, après vingt ans de recherches et d'études, l'admirable livre de l'*Esprit des Lois*, qui jeta une lumière inattendue sur toutes les questions civiles et politiques, et qui, par la simple analyse de la nature des gouvernements, inspira une haine plus forte pour le despotisme et un enthousiasme plus vif pour la vraie liberté que n'auraient pu faire les plus fougueuses diatribes.

Le langage de Montesquieu est éloquent et tout animé d'une intime poésie. L'*Esprit des Lois* est un des plus parfaits monuments du style de la prose, que le XVIII^{ème} siècle ait légués à ceux qui l'ont suivi.

Buffon (1707—1788) a rendu de grands services à la science naturelle. Comme écrivain Buffon est un admirable *coloriste*, mais sa phrase harmonieusement cadencée devient trop souvent emphatique et déclamatoire.

Le nom de **Jean-Jacques Rousseau** (1712—1778) est devenu

inséparable de celui de Voltaire. Cependant ces deux grands hommes n'avaient de commun que l'extrême influence qu'ils exercèrent sur leurs contemporains, Voltaire en s'appropriant les sentiments de son siècle et en les lui renvoyant ensuite fécondés et développés, Rousseau en imposant à ses concitoyens ses propres sentiments parce qu'ils se trouvaient, sous un certain point de vue, d'accord avec les leurs. Le XVIII^{ème} siècle, en effet, tendait à la destruction des institutions existantes, parce qu'elles n'étaient plus en rapport avec ses opinions; Rousseau eût voulu l'anéantissement de toute espèce d'institutions sociales, parce que s'étant trouvé dès le principe, par sa position, par son caractère, par sa conduite privée, en lutte ouverte avec ces institutions, il en avait été heurté et froissé dans tous les sens. De là la sympathie qui existe entre son siècle et lui; de là aussi ses paradoxes continuels et cependant le profond sentiment de vérité qui anime son cœur et sa voix. Rousseau aime l'humanité en théorie, c'est-à-dire l'humanité telle qu'il se la figure possible; il hait et méprise les hommes en pratique, c'est-à-dire tels qu'ils sont réellement. Et cette contradiction s'étend à toutes choses. Homme de lettres, dans son premier *Discours*¹ il anathématise les sciences et les lettres; musicien et compositeur, dans ses *Lettres sur la musique et sur les spectacles*, il maudit les spectacles et la musique; publiciste, dans le *Discours sur les inégalités des conditions*, dans le *Contrat social*, en cherchant à expliquer comment les sociétés ont pu se former et s'organiser, il regarde l'homme en société comme un animal dépravé, et le rappelle à l'état sauvage, comme à la perfection de sa nature². Et malgré tout, Rousseau est, sous le rapport de l'art, le plus parfait écrivain que la France ait produit. On se laisse entraîné au charme de son style harmonieux et passionné, noble et riche, et dont le tissu est d'une pureté si classique. On partage les rêves de cette imagination que n'arrêtent jamais les limites du réel dans ce monde tout idéal qu'elle a choisi pour son domaine; on s'enflamme de cette éloquence qui substitue le sentiment à l'idée, et arrive toujours au cœur parce que c'est toujours du cœur qu'elle s'échappe.

¹ *Discours sur les sciences et les arts*, couronné par l'Académie de Dijon, en 1750.

² Ce qui fit dire à Voltaire, dans sa lettre adressée à Rousseau le 30 août 1755 : « On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. »

III

Autour de ces quatre grands hommes viennent se grouper une foule d'écrivains que la conformité d'idées, ou une imitation évidente range sous les mêmes bannières.

Sans rester étrangère aux questions de gouvernement et d'administration, l'influence des encyclopédistes et des philosophes se fit mieux sentir dans la morale, les sciences mathématiques et naturelles. Lorsqu'on songe aux obstacles de tout genre qui ont entravé la marche de l'Encyclopédie, sans cesse harcelée par l'autorité, on s'étonne qu'elle ait pu être menée à terme.

Le plus ardent promoteur de cette immense entreprise, l'homme qui lui donna la vie, et la suivit dans sa carrière avec une infatigable constance, ce fut Diderot.

Diderot (1712 - 1784) est, après Voltaire, le génie le plus universel du XVIII^{ème} siècle, l'écrivain le plus éloquent après Rousseau. On ne se lasse point d'admirer la variété féconde et entraînant qui anime sa *Correspondance avec Grimm*, ses *Lettres à M^{me} Roland*, son *Examen des salons de peinture*, etc.

D'Alembert (1717 — 1783). Excellent mathématicien, D'Alembert a traité admirablement la partie du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* qui traite des sciences exactes et naturelles; c'est un de ses plus beaux titres de gloire.

Vauvenargues (1715—1747), sans être resté étranger aux opinions de son âge, n'avait pas étudié l'homme pour le mépriser et le décourager. Sa morale sympathise avec toutes les nobles affections du cœur. Ses *Réflexions et Maximes* ont pour but d'inspirer à l'homme le sentiment de la dignité.

Condorcet (1743 — 1794) croyait l'humanité susceptible d'un progrès sans bornes. Son *Esquisse des progrès de l'esprit humain* a pour but d'inspirer à l'homme le même sentiment que les *Réflexions et Maximes* de Vauvenargues. On ne peut se défendre d'une profonde émotion lorsqu'on songe que celui qui écrivait sur la perfectibilité humaine avait alors pour demeure un cachot et la guillotine en perspective. Pour échapper à l'échafaud Condorcet s'empoisonna.

La **critique littéraire** fut un des genres les plus heureusement cultivés au dix-huitième siècle, et parmi les écrivains de talent qui s'y sont distingués il faut citer **Marmontel** (1728 — 1799) et **La Harpe** (1739—1803).

22

Bernardin de Saint-Pierre (1739—1814) fut l'élève et quelquefois l'émule de Jean-Jacques Rousseau; nul autre que lui n'a mieux reproduit ce vague des rêveries individuelles, cette harmonie riche d'images, cette passion enthousiaste pour les merveilles des cieux et de la terre qui caractérisent son maître. Il y a dans les *Études* et les *Harmonies de la nature* des pages ravissantes; mais le chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre et l'un des meilleurs livres de la langue, c'est ce délicieux roman de *Paul et Virginie*, cette perle que l'on est tout surpris de rencontrer à travers le clinquant et les oripeaux des romans du XVIII^{ème} siècle. Le style enchanteur de *Paul et Virginie* se retrouve, mêlé aux couleurs de la philosophie du temps, dans la jolie nouvelle de la *Chaumière indienne*.

Tous les deux, maître et disciple, sont les aïeux intellectuels de l'école romantique du XIX^{ème} siècle.

IV

ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE, DU BARREAU ET DE LA TRIBUNE

On conçoit qu'au milieu du torrent d'opinions hostiles à toutes les institutions précédentes, qui entraînaient le XVIII^{ème} siècle, l'éloquence de la chaire ne pouvait conserver ce caractère sévère et impérieux que les mœurs et les croyances publiques lui avaient assuré sous Louis XIV.

L'éloquence de la chaire ne se survit que chez **Massillon** (1663—1742) qui, n'ayant ni la vigueur de Bourdaloue, ni l'élevation habituelle de Bossuet, surpasse peut-être l'un et l'autre dans le *Sermon*, par la simplicité toujours noble et pure, et la singulière onction de son langage.

Mais si l'éloquence de la chaire ne se soutint pas à la même hauteur que sous Louis XIV, l'éloquence académique et celle du barreau se perfectionnèrent, et, en 1789, les circonstances créèrent l'éloquence politique.

Déjà les écrits politiques et les journaux qui s'étaient multipliés avaient répandu de toutes parts les idées de réforme dans la jurisprudence et l'administration, lorsque les événements de 1789 dotèrent la France d'une représentation nationale. Alors d'habiles juriconsultes appliquèrent l'art oratoire à tous les objets de la législation.

L'ancien régime eut aussi des défenseurs éloquents dans **Ca-**
zalès (1758—1804) et l'abbé **Maury** (1746—1817).

Mais celui qui plane sur tous les orateurs du temps de toute la hauteur de sa mâle et dominante éloquence, c'est Gabriel — Honoré Riquetti, comte de **Mirabeau** (1749—1791), cet homme aux passions impetueuses et au sublime génie, dont on a dit qu'il avait les pieds dans la fange et la tête dans les cieux, le plus puissant des temps modernes pour soumettre les autres hommes à l'empire de la parole, dont le nom, comme celui de Démosthènes, est devenu synonyme de l'éloquence.

HISTOIRE, ROMANS

Le genre historique fut cultivé par **Rollin** (1661—1741), **Cré-**
vier 1693—1765), continuateur de *l'Histoire romaine* de Rollin, **Bar-**
thélemy (1716—1795).

Voltaire avait senti le besoin d'une réforme dans la manière d'écrire l'histoire. Il voulut l'exécuter en y introduisant l'esprit philosophique; mais sa vivacité d'imagination, l'ardeur avec laquelle il saisissait les opinions, sans pouvoir se soumettre toujours à la patience de l'examen, ne lui permirent pas de réussir complètement. Le meilleur de ses ouvrages historiques est *l'Histoire de Charles XII*; là, en effet, il devait se montrer plutôt peintre que philosophe.

Les trois meilleurs romanciers du XVIII^{ème} siècle sont: l'abbé **Prévost** (1697—1763), **Lesage** (1668—1747) et encore Voltaire.

Les *Contes* de Voltaire sont une œuvre à part que l'on a souvent tenté d'imiter sans jamais y parvenir. On est presque effrayé de la sanglante ironie qu'il deverse sur toutes les institutions humaines; mais quel feu, quelle originalité, que d'esprit et de bon sens dans *Candide*, dans *Zadig*, dans *Memnon*, dans *Babouc!* Quelle sensibilité vraie et touchante dans *l'Ingénu*, dans *Jeannot et Collin!* Partout l'imagination est riche et variée; la parole, facile et rapide.

L'abbé Prévost offre un caractère tout opposé; il plaît par une bonhomie pleine de négligence. Son chef-d'œuvre est *Manon Lescaut*.

Lesage cependant lui est bien supérieur. Il avait rappelé Molière dans *Turcaret*; il le rappela mieux encore dans *Gil Blas*. Lesage pénètre dans l'intérieur des cœurs comme des habitations humaines, semblable à cet Asmodée que créa son imagination:

chacun de ses personnages a son masque qui n'est qu'à lui; on le voit agir, on l'entend penser; aucun vice, aucun ridicule ne lui échappe, il peint au lieu d'analyser, et telle est la vérité de son dessin et de sa couleur que, tandis que chez d'autres écrivains les mots seuls peuvent devenir proverbes, dans Lesage c'est le personnage lui-même qui reste proverbial.

V.

THÉÂTRE; TRAGÉDIE, COMÉDIE, DRAME

Voltaire est réellement l'âme du XVIII^{ème} siècle; c'est lui qui s'y présente toujours le premier dans toutes les routes de l'intelligence. Il avait commencé sa carrière littéraire par le drame; ici il suivit d'abord les idées reçues et l'exemple de ses prédécesseurs; mais à mesure qu'il avançait dans cette voie, il sentit que le théâtre aussi pouvait lui servir de tribune.

Dès lors le but de la tragédie fut modifié; elle devint une arme de lutte, un moyen de donner une publicité étendue aux idées. Si la philosophie gagna beaucoup à cette méthode, si Voltaire rendit de grands services à son siècle par les principes qu'il mit ainsi en circulation, l'art y perdait nécessairement; le poète allait souvent parler par la bouche de ses personnages, et d'une autre part, le besoin d'un auditoire bienveillant l'obligeait à se conformer au goût et aux exigences des spectateurs plutôt qu'aux principes constitutifs du vrai. *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope* sont les trois chefs-d'œuvre de son théâtre.

La tragédie se reposait en quelque sorte depuis Voltaire, lorsque, dans les dernières années du XVIII^{ème} siècle, s'élevèrent deux hommes dignes des plus beaux temps de la littérature.

Marie-Joseph Chénier, frère d'André Chénier, (1764—1811) unit son style vigoureux et ses hautes pensées au cri de la liberté naissante. *Gracchus* et *Timoléon* rappelèrent les sublimes dévouements pour la liberté; *Charles IX*, *Tibère*, *Philippe II*, *Henri VIII*, montrèrent la tyrannie sous toutes ses faces.

Ducis (1733—1816) sentit le besoin d'aller puiser chez les étrangers à des sources d'émotions nouvelles. Il transporta Shakespeare sur le théâtre français; *Hamlet*, *Roméo* et *Juliette*, *le roi Lear*, *Macbeth*, *Othello*, ne sont point des traductions, mais des

imitations mâles et énergiques. Ducis n'a cependant pas, — tout comme Voltaire, du reste, — complètement pénétré le génie des drames de Shakespeare. Il a rétréci ces grandes compositions, en croyant leur enlever seulement une enveloppe inculte et grossière. Le caractère de Ducis mérite les plus grands éloges; il a fièrement refusé les faveurs de Napoléon 1^{er}, disant qu' „il vaut mieux porter des haillons que des chaînes“.

La comédie eut le même sort que la tragédie; elle fléchit longtemps et ne se releva que vers la fin du XVIII^{ème} siècle. Les poètes furent en grand nombre; mais bien peu d'entre eux peuvent rappeler quelque souvenirs des beaux jours de Molière.

Mais les vrais comiques du commencement du XVIII^{ème} siècle sont **Lesage**, **Piron** (1689—1773) et **Gresset** (1709—1777). Chacun d'eux cependant ne réussit pleinement qu'une seule fois, mais chacune des trois pièces fut un chef-d'œuvre. Le *Turcaret* de Lesage représenta avec une verve digne de Molière l'avidité, l'insolence, la bassesse, la stupide vanité des financiers de son temps et du peuple d'agioteurs qui intriguait autour d'eux; c'est le vice à nu fouetté jusqu'au sang avec la verge du ridicule.

Piron s'était essayé dans le genre tragique, mais sans succès. Mais la *Métromanie* est un ouvrage du plus haut mérite. Quoique tout le comique se porte sur un seul personnage plutôt imaginaire que réel, il y a tant de vigueur et de naturel dans la manière dont le poète l'a saisi, que cet ouvrage suffit à la gloire de Piron; il y avait provoqué le rire par la peinture d'un ridicule inoffensif et presque intéressant.

Gresset, dans le *Méchant*, attaqua le vice devenu une affaire de mode et un point d'honneur. Bon nombre de vers du *Méchant* sont devenus des proverbes, par exemple:

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

La réalité du tableau, l'élégance de la versification dont le *Méchant* est semé firent oublier la froideur et le défaut de gaieté inhérent à un caractère odieux sans être ridicule.

Pendant on cherchait à s'éloigner de plus en plus de la route qu'avait tracée Molière; mais le mauvais goût qui accompagnait alors les mauvaises mœurs s'opposait à toute heureuse modification. On voulut innover à tout prix, et l'on ne put corriger l'ennui qu'avec de l'affectation; le naturel devint du prosaïsme et du larmoyant.

Marivaux (1688 – 1763) n'est le disciple de personne. „J'aime mieux, disait-il, être assis sur le dernier banc de la petite troupe des auteurs originaux qu'orgueilleusement placé à la première ligne dans le nombreux bétail des singes littéraires.“

Il réussit à attacher son nom à un genre particulier.

C'est du *marivaudage* dit-on d'un esprit fin et délié, si délié même qu'il devient subtil jusque dans la plaisanterie. C'est du marivaudage lorsque la conversation légère et libre reste toujours bienséante, lorsque le mot fait sourire et ne choque jamais une oreille délicate. Marivaux a poussé jusqu'au plus savant raffinement le comique d'observation, mais ce qu'il observe mérite à peine d'être observé. Un simple malentendu, une situation comique fournit à l'auteur la matière de ses trois ou de ses cinq actes. La nouveauté de son théâtre consiste dans l'importance qu'il donna à l'amour. Ses meilleures pièces sont: *La Surprise de l'Amour*, *les Fausses Confidences*, *les Serments indiscrets*, *le Jeu de l'Amour et du Hasard*. Cette dernière est un des modèles du genre.

Après Lesage et Marivaux, la comédie en prose n'est représentée que par **Collé** (1707—1783), plus connu par des chansons que par sa pièce *Une partie de Chasse de Henri IV*, et par **Sedaine** (1719—1797), l'auteur de la comédie *le Philosophe sans le savoir*, pièce qui tient beaucoup du drame.

C'est à Diderot qu'on doit la création du drame, genre spécial qui prend naissance au dix-huitième siècle pour se développer au dix-neuvième. Il en avait donné la théorie dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Observant que dans la vie les pleurs et le rire se succèdent, que les vertus et les faiblesses coexistent chez le grand nombre, il résolut de mettre à la scène le monde tel qu'il est. „Pourquoi, se disait-il, ne faire parler que des héros et des princes. Un manouvrier peut avoir une belle âme. un artisan est un homme sensible; prenons donc pour héros de nos pièces des hommes de toutes conditions; prenons des situations sociales qui peuvent donner le sujet d'une forte intrigue.“ Prêchant d'exemple, Diderot composa le *Fils naturel* et le *Père de famille*. Malgré l'appui de Voltaire et des philosophes, les deux pièces tombèrent. Mais d'autres ont repris la poétique nouvelle, et le drame a donné de nos jours des œuvres fortes et belles.

Le nom de **Beaumarchais** (1732—1799) doit être mis à part parmi les comiques du XVIII^{ème} siècle. Beaumarchais envisagea la comédie sous un nouveau point de vue dans *le Barbier de Séville* qui n'est, pour ainsi dire, que la préface indispensable

du chef-d'œuvre intitulé *le Mariage de Figaro*. La comédie fut pour lui ce que la tragédie avait été pour Voltaire; le théâtre devint sa tribune; il y fit parvenir aux masses, avec une audace de pensées qui ne connut ni frein ni limites, toutes les idées philosophiques et politiques qui fermentaient dans les esprits et semblaient ne plus attendre qu'un interprète. Jamais on n'avait peint sous des couleurs si énergiques et si vraies les excès de l'aristocratie et le pouvoir naissant du tiers-état. Son succès fut de l'enthousiasme.

Une comédie telle que *le Mariage de Figaro*, représentée dans une époque de crise sociale, constituait un danger réel pour la royauté. Louis XVI l'avait compris. Il interdit la représentation aussi longtemps qu'il le put.

VI.

POÉSIE ÉPIQUE, LYRIQUE, DIDACTIQUE, FUGITIVE, ETC.

Quoique le génie et le caractère de Voltaire ne fussent pas plus épiques que son siècle, *la Henriade* occupe une bonne place parmi les épopées philosophiques, à côté de la *Pharsule* de Lucain. *La Henriade* est le premier combat où Voltaire lutte pour la liberté politique et religieuse, le premier assaut qu'il donne aux préjugés et à l'intolérance.

Voltaire ne fut point un poète lyrique. Ses adversaires lui opposaient l'*Orphée de la France*, **Jean-Baptiste Rousseau** (1671—1741), qui, à force d'art, faisait des odes comparées par ses admirateurs à celles de Pindare. J.-B. Rousseau fut un versificateur habile, un artiste du vers et de la cadence, auquel manqua la véritable inspiration lyrique, qui part du cœur et non de l'esprit.

Disciple de J.-B. Rousseau, dont il chanta la mort, Jean-Jacques **Le Franc de Pompignan** (1707—1784, eut encore moins d'inspiration que son maître.

La vraie note lyrique, au dix-huitième siècle, ne se trouve que par bouffées, pour ainsi dire, dans les vers de **Malfilatre** (1732—1767) et dans ceux de **Gilbert** (1751—1780), deux poètes morts trop jeunes pour avoir pu produire. L'un se fit connaître tout d'abord par une ode au *Soleil fixe au milieu des Planètes*, l'autre, par l'*Ode au jugement dernier* et les *Adieux à la vie*.

Si la poésie lyrique est pauvre, la poésie didactique tient une large place au dix-huitième siècle. Voltaire a écrit en ce genre *l'Épître à Uranie*, le *Discours sur l'homme*, le *Poème de la loi naturelle*.

Louis Racine (1692—1763), le fils du grand tragique, composa les poèmes de *la Religion* et de *la Grâce*.

A peine Louis Racine venait-il de mourir, qu'un des premiers poètes didactiques de France entrait dans la carrière littéraire, et s'y faisait un nom par la traduction en vers des *Georgiques* de Virgile. **Jacques Delille** (1738—1813), devenu chef de l'école descriptive, eut une grande influence à la fin du dix-huitième siècle et pendant l'Empire. Ses disciples et lui-même abusèrent de l'artifice, des détails et de la périphrase. On voulut alors tout faire entrer dans le cadre des poésies didactiques. **Demoustier** (1763—1801) écrit moitié en prose, moitié en vers les *Lettres à Émilie*, où il parle de la mythologie avec esprit, mais aussi avec afféterie.

Roucher (1745—1794), écrit le poème des *Mois*, alors que **Saint-Lambert** (1717—1803) compose celui des *Saisons*.

Les fabulistes ne manquent pas au XVIII^{ème} siècle. **Lamotte-Houdard** (1672—1731) essaye d'imiter l'immortel La Fontaine, mais il ne le suit que de bien loin. A l'époque de la Révolution, **Le Bailly** (1756—1832) n'est pas plus heureux. Un seul homme réussit à prendre place au-dessous de La Fontaine, comme Regnard au-dessous de Molière: c'est **Florian** (1755—1794). Les apologues de Florian n'ont pas la portée philosophique des belles fables de La Fontaine, ils n'en ont pas la maligne verve gauloise, mais ils ne manquent pas de délicatesse et de poésie. Le meilleures fables de Florian sont: *les Deux Pigeons*, *le Lapin et la Sarcelle*, *l'Aveugle et le Paralytique*, *le Grillon*, *la Carpe et les Carpillons*, *le Singe qui montre la lanterne magique*.

Les poésies légères ou fugitives formaient un genre fort en honneur au dix-huitième siècle dans les salons littéraires de Madame de Tencin, de Madame Geoffrin et de Madame de Deffand. Voltaire y excellait. Il rimait, en se jouant, de gracieuses pièces, des épigrammes mordantes, des morceaux d'à propos qui couraient le monde.

Deux poètes seulement peuvent lui être comparés. Gresset, l'auteur du *Vert-Vert*, et *Piron*.

Revenons à la poésie lyrique. De tous les écrivains du XVIII^{ème} siècle, celui qui offre le plus de rapports avec les écrivains du XIX^{ème}, c'est **André Chénier** (1762—1794).

Doué de la plus poétique organisation et d'un sentiment exquis des plus secrètes beautés de l'art, né sous le ciel de la Grèce, il raviva cette antique mythologie que le XVIII^{ème} siècle avait flétrie et énervée; il se créa un vers tout nouveau. Dans ses *Elégies*, il épancha avec amour les intimes affections de sa vie d'homme et de poète. Placé sur les limites d'un âge qui finissait, il semble en détourner la vue, pour diriger ses regards vers l'âge qui s'approche et lui tendre la main. Douce ou indignée, la poésie d'André Chénier est toujours sincère; elle contraste avec cette poésie de confection que, jusqu'à lui, on était convenu d'appeler la poésie lyrique. Quand on pense à Chénier, enlevé à la fleur de l'âge par la hache révolutionnaire, on a sur les lèvres les vers doux et mélancoliques qu'il chantait encore au moment où la mort vint le prendre:

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
 Anime la fin d'un beau jour,
 Au pied de l'échafaud j'essaye encore ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour.
 Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
 Ait posé sur l'émail brillant,
 Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,
 Le sommeil du tombeau fermera ma paupière.
 Avant que de ses deux moitiés
 Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
 Peut-être en ces murs effrayés
 Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
 Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

.....

RÈGLES SUR LA LIAISON

Il y a dans la langue française un grand nombre de mots qui, prononcés isolément, se terminent par une consonne muette.

Mais dès que ces mots sont suivis d'autres mots qui commencent par une voyelle ou un *h* muet, la consonne finale est liée à la voyelle initiale du mot suivant et, dans ce cas, de muette qu'elle était jusqu'alors, devient sonore: un gros arbre, un bois épais, une noix encore verte, une voix agréable, un petit enfant, un grand homme.

Mais il est bien entendu que la liaison ne se produit que lorsque les deux mots sont l'un avec l'autre dans un étroit rapport grammatical et logique.

Si nous alignions une série de mots dont les finales seraient autrement susceptibles de liaison, mais qui ne seraient pas unis logiquement et grammaticalement, la liaison n'aurait plus sa raison d'être; ainsi les mots cités ci-dessus, alignés sans qu'aucun sens ne les rattache les uns aux autres, seront prononcés sans liaison; gros, arbre, bois, épais, noix, encore, voix, agréable, petit, enfant, grand, homme.

Donc, pour qu'il se produise une liaison entre deux mots, il faut avant tout que ces mots aient entre eux un rapport logique, qu'ils soient groupés par deux séparément, ou bien qu'ils fassent partie d'une proposition entière.

Mais il y a à cette règle générale deux exceptions.

La liaison n'a pas lieu entre deux mots réunissant cependant toutes les conditions pour être liés, si, en faisant la liaison, il en résultait une cacophonie ou une amphibologie, une équivoque.

La liaison n'a pas lieu également, toutes les autres conditions étant réunies, lorsqu'entre les deux mots à lier il y a une pause, un arrêt, une suspension naturelle de la voix.

Enfin, il convient, quant à la liaison, de bien distinguer entre la langue de la conversation et la lecture à haute voix d'un morceau classique. en style soutenu.

Tandis que dans le langage familier le nombre des liaisons usuelles est restreint, attendu qu'on y tolère l'hiatus, les liaisons deviennent beaucoup plus fréquentes dans la lecture à haute voix, dans le style soutenu et, en particulier, dans la lecture des vers où l'hiatus est prohibé.

Avant de fixer les règles sur les liaisons strictement nécessaires et obligatoires dans la conversation usuelle, puis celles qu'il faut observer dans le style soutenu et la poésie, il est nécessaire que nous donnions quelques exemples conformes aux conditions indiquées ci-dessus et en dehors desquelles la liaison n'a pas lieu.

Prenons le mot *trop* : il se lie dans la langue familière, dans la langue populaire, dans la lecture, le style soutenu et la poésie. Ex. : Cet homme est tropavare. L'air est tropenfermé. J'ai tropà faire. Tropabondant, trophumain, tropirascible, tropindépendant.

Ce qui pourrait empêcher la liaison serait :

1) Une équivoque, et 2) une pause, une suspension, un arrêt naturel de la voix.

Comme spécimen d'équivoque nous citerons par exemple ; *il est trop homme...*

Comme spécimen de pause interdisant la liaison : *le trop | et te trop peu ; le trop | est nuisible ; trop | est un adverbe de quantité.*

Ces exemples suffiraient pour montrer toutes les conditions dans lesquelles deux mots liables doivent se trouver pour pouvoir être liés ou non.

Mais prenons un autre exemple ; le vocable *mot*.

Mot ne se lie dans la conversation que dans *mot à mot*. Il se lie ensuite dans le langage soutenu et en poésie, dans : *un mot ambigu, un mot à double sens, un mot expressif, un mot inutile*, etc.

Dans *ce mot | a vieilli*, il n'y aura pas de liaison, à cause de la pause légère qui l'on sent entre *mot* et *a*. De même dans : *ce mot | est vieux ; ce mot | avait un double sens.*

Comme résultat de ce que nous avons exposé, nous arrivons au principe suivant :

La consonne finale d'un mot se lie avec la voyelle initiale du mot suivant : quand il ne peut y avoir de pause entre les deux mots ; quand il ne se produit pas du fait de la liaison une cacophonie ou une équivoque.

Dans le parler ordinaire on fait la liaison :

1) Entre le mot déterminatif et le substantif ou l'adjectif qui suit:

Des_enfants	Deux_ennemis
Mes_amis	Cinq_aunes
Tes_excellents_amis	Les_oiseaux
Ces_abricots	Un_enfant

Qu'on observe comment l'*n* nasal se lie avec la voyelle initiale du mot suivant: on entend d'abord le son nasal pur qui s'appuie ensuite sur un autre *n* normal.

Un-n-enfant	Un-n-homme
En-n-un mot	En-n-apportant
En-n-ami	En-n-horreur
En-n-avant	En-n-arrière

La consonne *n* dans *an*, *ain*, *on*, *un*, *oin*, *yen*, *ien*, ne se lie pas avec la voyelle suivante, quand les mots terminés de la sorte sont des substantifs: l'airain | appelle les fidèles à la prière: ôter les mauvaises herbes brin | à brin; ce pain | est excellent; la nourrice donne le sein | à l'enfant; un son | harmonieux, un ton—impérieux, une chanson | amusante; l'alun | en poudre; un besoin | immédiat; un bien | immense; le bien | et le mal; le van | est un instrument d'osier pour nettoyer le grain; le grain | ensemencé; un plan | audacieux; un moyen | infailible; un soin | assidu, etc.

Mais si les mots terminés en *n* ne sont pas des substantifs, la liaison se fait: le moyen-n-âge, en plein-n-air, un bon-n-enfant, ton-n-enfant, son-n-ennemi, le malin-n-esprit, un vain-n-espoir, aucun-n-espoir, un vilain-n-enfant, un ancien-n-ami, dans un certain-n-endroit, etc.

Dans l'expression matin-n-et soir; d'autre part on dit: matin | enchanteur. Avec *bien*, adverbe, on fait également la liaison; il est bien-n-affligé, bien-n-à-plaindre; il est arrivé bien-n-à-propos; cela est bien-n-établi; cela est bien-n-à-vous, tenez-vous pour bien-n-averti; d'autre part: ce bien | est à lui (bien subst.) etc.

Après les mots: *on*, *rien*, *quelqu'un*, *chacun*, *combien*, on fait la liaison: on-n-a, on-n-en voit tous les jours; on-n-envoie par la poste; on-n-établit; il n'y a rien-n-à-faire; d'autre part: un rien | effraie cet enfant (rien subst.); je n'ai rien-n-à-vous dire; pour rien-n-au monde. Combien-n-est-ce? Chacun-n-à son tour. Quelqu'un-n-aurait-il jamais cru?

Les mots en *m* comme: la *faim*, le *thym*, le *parfum*, l'*essaim*, entrent dans le groupe des mots en *n'*¹⁾.

Leur consonne finale ne peut jamais se lier avec la voyelle initiale du mot suivant.

2. Quand l'adjectif précède immédiatement le substantif qu'il qualifie ou qu'il détermine:

Le petit_enfant	Vos_opinions
L'excellent_ami	Mes_habitudes
Un charmant_homme	Leurs_avis

Si l'adjectif se termine en *d*, cette consonne finale prend dans la liaison le renforcement en *t*:

Grand_homme	Grand_enfant
Fécond_esprit	Froid_accueil
Second_acte	Grand_effet

Le *d* de *quand* prend également le son de *t*: quand_il vient, quand_on veut, quand_elle répond, quand_ils s'en vont, quand_elles reviennent.

Dans *piéd-à-terre* et *piéd_à piéd*, il se prononce également comme *t*.

Dans les mots composés *nord-est* et *nord-ouest*, où la liaison se fait toujours, le *d* conserve le son normal (*nord-est* etc.).

On prononce *d* comme *t* dans les verbes de la 4^e conjugaison, à la 3^{ème} pers. sing. de l'ind. présent, quand il y a un trait d'union entre le verbe et les pronoms *il* ou *elle* dans les formes interrogatives et exclamatives: répond-on, rend-elle, perd-elle, moud-il, prend-on?

Dans la construction affirmative *d* de *perd* ne se lie pas; il *perd* assez souvent au jeu; il *perd* à tous les coups.

Dans les mots (substantifs et adjectifs) dont la consonne finale *d* est précédée d'un *r*, le *d* ne se lie pas:

Le hasard inattendu,	Un bord escarpé,
Eu égard à son âge,	Un placard ouvert.
Un visage hagard et terrible,	Un bavard insipide
Un homme blafard et défait,	Avoir égard à son raug
Un aliment lourd et malsain,	Un homnard en sauce
Un brouillard épais,	Un visage blafard et livide
Un retard excusable,	Il est sourd et muet
Un gaillard audacieux,	Il est sourd à ma prière

¹⁾ L'orthographe avec *m* n'est qu'une variante de celle avec *n*; le mot latin *aramen* a donné *airain*, *examen-essaim*.

Un buvard usé	Un boyard appauvri
Un boulevard élargi	Un criard insupportable
Tourner de bâbord à tribord	Un regard indifférent.

Les lettres *s* et *x* prennent le son *z* dans la liaison :

Trois_œillets	De vrais_amis
Deux_anémones	Un heureux_ami
Un gros_arbre	Dix_étoiles
Les_autres_enfants	Le joyeux_artiste
De mauvais_aloi	Un faux_air
De bas_aloi	Un doux_accueil

La lettre *g* prend le son *k* :

Un long_amas	Un long_intervalle
Un long_espoir	Un long_apprentissage
Un long_usage	Toute la journée n'a été qu'un
Un long_abus	long_amusement

De même dans les substantifs *rang* et *sang* :

Un rang_élevé	Le sang_illustre
Un rang_illustre	Un sang_abject
Un rang_inférieur	Un sang_innocent
Un rang_éminent	Le sang_humain
Aller de rang_en rang	Le sang_épandu
Suer sang_et eau, etc.	

Mais le *g* des mots *coing*, *poing*, *seing*, *étang*, ne se lie jamais avec le voyelle initiale du mot suivant.

On prononce dans la liaison comme *v* la lettre *f* du nom de nombre *neuf* : *neuv_ans*, *neuv_enfants*, *neuv_heures*.

Mais quand *neuf* est employé pour *neuvième* dans l'indication du quantième du mois, il conserve son articulation de *f* : le neuf avril, le neuf août, le neuf octobre. Cet *f* se prononce également devant les noms de mois commençant par une consonne : le neuf mars, le neuf décembre, le neuf janvier, le neuf février, le neuf juin, le vingt-neuf juillet.

La consonne finale des adjectifs numéraux *cing*, *six*, *sept*, *huit*, *neuf*, *dix*, se prononce quand ces mots sont, ou isolés d'autres mots, ou devant un mot qui commence par une voyelle ou un *h* muet :

Combien en avez-vous ? J'en ai *cing*, *six*, *sept*, *huit*, *neuf*, *dix*. *Cinq_hommes*, *six (-z-) aunes*, *sept_ans*, *huit_abricots*, *neuf (-v-) ans*, *dix (-z-) épis*.

Devant les mots commençant par une consonne, la finale de ces adjectifs numériques demeure muette :

Cinq fusils	Huit mille
Six canons	Neuf soldats
Sept cents	Dix drapeaux

Devant les noms de mois, ce n'est pas seulement le *f* de *neuf* que l'on prononce, mais on entend aussi les finales de cinq, six, sept, huit, dix : le cinq février, le six mars, le sept novembre, le huit décembre, le dix janvier, le dix mai, le vingt-cinq février, le vingt-sept juin, le dix-huit juillet, le dix-huit décembre.

Le *t* de vingt ne s'entend que devant un mot commençant par une voyelle ou un *h* muet : vingt_enfants, vingt_hommes.

Il s'entend également dans les adjectifs numériques de vingt et un à vingt-neuf : vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf.

De quatre-vingt-un à quatre-vingt-dix-neuf le *t* demeure muet ; donc : quatre-ving(t)-quatre, quatre-vingt(t)-huit, quatre-ving(t)-neuf.

3. Quand le pronom personnel est suivi d'un verbe :

Ils_excellent	Vous_exercez
Vous_irez	Ils_allument
Nous_abattons	Nous_obéissons

Dans la langue de la conversation il ne faut pas faire de liaison dans : deux, trois, quatre etc. heures | et demie (entre l's d'heures et la conjonction *et*) ; ce serait prétentieux et affecté.

De même on ne lie pas l's à la 2^e pers. sing. de l'indicatif prés. de la 1^{ère} conjugaison. Ex. : tu renonces à ton projet ; tu parles à merveille ; tu chantes admirablement ; tu dînes en ville.

Ces liaisons-là ne sont admises que dans le langage poétique afin de conserver au vers sa mesure et d'éviter l'hiatus.

Donc, tandis que, dans la conversation, vous direz : tu parles à des sourds, vous prononcerez ces mêmes mots en vers : *tu parles_à des sourds*, qui forment un hémistiche ou un hexasyllabique.

4. Quand le verbe auxiliaire est accompagné de son participe :

Je suis_arrivé	Nous sommes_obéis
Tu as_appris	Vous_avez_annoncé
Il est_attendu	Ils_ont_oublié
Vous m'avez_exaspéré	Ils sont_ahuris
Nous sommes_oubliés	Ils l'ont_exercé

5. Entre la préposition, l'adverbe ou la conjonction et le mot qui suit :

Sans_elle	Chez_eux
Avant_une heure	Dès_aujourd'hui
Mais_enfin	Devant_eux
Pendant_une heure	Dans_un moment
Depuis_un mois	Dans_un mois
Tôt_ou tard	Après_avoir diné
Bientôt_après, etc.	

6. Entre l'adjectif, le participe ou l'adverbe, et l'adverbe qui le modifie :

Assez_habile	Fort_habilement
Plus_avare	Fort_adroit
Moins_éloquent	Profondément_ému
Plus_instruit	Fort_aimable
Très_éloquemment	Plus_ou moins
Admirablement_établi	Très_amusant
Excessivement_employé	Très_irrégulièrement
Sagement_employé	Essentiellement_appliqué

7. Dans les expressions composées :

Pas_à pas	Petit_à petit
C'est-à-dire	Pot-au-feu
Pied(t)_à-terre	Pot_à eau
Pied(t)_à pied	Pot_à tabac
Tout_à l'heure	Mot_à mot
Tout_à fait	De temps_en temps

La consonne *t* de la conjonction *et* ne se lie jamais avec la voyelle initiale du mot suivant.

On ne fait pas non plus les liaisons entre la consonne finale, quelle qu'elle soit, d'un mot qui précède les mots *onze* et *onzième*.

Mes | onze ducats, tes | onze livres. Nous sommes arrivés vers les | onze heures. Cinq et six font | onze. Les trois | onzièmes.

*
* * *

Dans le style soutenu, la prose élégante, le style historique, philosophique et poétique on fait la liaison :

1. Entre *r*, terminaison des verbes de la 1^{ère} conjug. en *er*, *ier*, *yer*, et la voyelle initiale du mot suivant :

Tu te verras changer, insensiblement.

(Fénelon).

Le divertissement nous amuse | et nous fait arriver insensiblement à la mort.

(Pascal).

Il faut marcher. On voudrait retourner en arrière; plus de moyen.

(Bossuet).

Pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine?

(Pascal).

Peut-on trop abhorrer et mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité?

(Pascal).

Voilà, ma bonne, toutes les inutilités que je puis vous mander aujourd'hui.

(M-me de Sévigné).

C'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

(La Rochefoucauld).

D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble.

(André Chénier).

N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble?

(A. de Musset).

Oh! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,

Et m'égarer au fond des bois!

(Victor Hugo).

La même consonne finale *r* des mots en *er*, *ier*, *yer*, ne se lie pas avec la voyelle suivante quand ces mots sont des substantifs:

Un berger écossais	Le chevrier insouciant
Un muletier andalou	Un ouvrier intelligent
Un vannier habile	Un métier agréable
Un bûcher élevé	Un guerrier audacieux
Un épervier apprivoisé	Un fermier actif
Un rocher escarpé	Un serrurier inventif
Un églantier épanoui	Un charretier embourbé
Un sentier oublié	Un coursier arabe
Un noyer en fleur	Un financier avare
Un portier indiscret	Un loyer énorme

Mais si les mots en *er* et *ier* sont des adjectifs qui précèdent

immédiatement le substantif qu'ils qualifient, on fait la liaison, plus rarement dans la conversation, plus souvent dans le style soutenu :

Un léger_appui	Un léger_accent
Le dernier_adieu	Un léger_effort
Le premier_avancement	Le premier_âge
C'est le dernier_homme	Le premier_artiste
à qui je me confierais	Ce fut son dernier_ami

Il est à remarquer que, dans ces liaisons, la prononciation de l'*e* précédant l'*r* équivaut à un *é* fermé, comme *ez* : un légé-*r*-effort, le dernié-*r*-adieu. Grâce à cette prononciation on peut distinguer le masculin du féminin : la dernière aventure, la première fois. Il en est de même pour la prononciation de l'*e* dans les infinitifs en *er* : aimé-*r*-à lire, marché-*r*-en avant, s'arrété-*r*-à mi-chemin.

Tandis que les liaisons avec les adjectifs en *er* et *ier* se font fréquemment dans la conversation des gens cultivés, les liaisons avec l'infinitif ne s'emploient pas dans la langue familière ; leur emploi trahirait un certain pédantisme ou, tout au moins, une affectation qu'il convient d'éviter.

2. Entre le substantif et l'adjectif qui le suit :

Un cas_extraordinaire	Un cas_éventuel
Un choix_étonnant	La voix_humaine
L'accent_aigu	Un bras_arrondi
Le fait_avéré	Le sentiment_affectueux

3. Entre le verbe et l'adverbe ou la préposition qui suit :

Déclarer_ouvertement	Vous admirez_en lui sa probité
Ils frappent_aveuglément	Nous admirons_en eux leur courage.
Ils se fatiguent_excessivement.	Nous nous faisons_ainsi des_illusions.

4. Entre la conjonction et le premier mot de la proposition :

Donc_il a raison.	Mais_on n'a rien décidé encore.
Donc_on n'en revient plus.	Mais_alors à quoi bon protester?
	Mais_enfin, êtes-vous décidé?

Une consonne finale, muette au singulier, ne pourra pas être liée au pluriel ; mais le mot suivant commençant par une voyelle ou un *h* muet se liera avec l'*s* du pluriel du mot précédent.

Les étangs_{et} les rivières; les coings_{et} les pommes; il a des poings_{et} excessivement gros; des égards_{et} attentifs; des hasards_{et} heureux; des visages hagards_{et} terribles, blafards_{et} livides.

Dans la lecture notamment, on fait la liaison entre deux substantifs et entre deux adjectifs mis au pluriel et unie par la conjonction *et*:

Les remparts_{et} les fossés, les cavaliers_{et} les fantassins, gais_{et} dispos, les morts_{et} les vivants (mor-*z*-et...).

Grâce à la conjonction *et* la liaison se fait aussi au singulier entre deux substantifs et deux adjectifs, quand celui qui précède se termine par une consonne susceptible d'être liée à la voyelle suivante

Epais _{et} lourd	Trépas _{et} désastre
Heureux _{et} tranquille	Frais _{et} vermeil
Las _{et} découragé	Faux _{et} méchant
Gras _{et} fort	Bas _{et} cruel
Gros _{et} gras	Vieux _{et} infirme
Gros _{et} lourd	Doux _{et} bénin
Appas _{et} charme	Cor(p)s _{et} âme

Mais les liaisons qui donnent tant d'harmonie à la langue française doivent être évitées, aussitôt qu'il peut en résulter une équivoque.

Prenons par exemple l'adjectif *grand* dont la consonne finale est une de plus susceptibles d'être liée avec la voyelle initiale du mot suivant.

Le Français, à quelque couche sociale qu'il appartienne, ne pourra prononcer autrement que *grand_éclat*, *grand_embarras*, etc. Il serait donc fort naturel qu'il fit la liaison entre *grand et fort*; mais, prononcés ainsi, ces deux adjectifs unis par la conjonction *et* présentent immédiatement à l'esprit une autre combinaison de mots, et nommément: *grand_effort*.

Nous avons donc une équivoque, et une équivoque d'autant plus parfaite que la prononciation, dans les deux cas, est absolument identique. La conjonction *et* présente l'équivalent de l'*e* fermé: donc, *grand_é... fort*; le même équivalent est donné par l'*e* (initial d'un mot) suivi d'une consonne double; *effet*, *effectivement*, *essentiel*, *essentiellement*; donc de nouveau; *grand_é... ffort*, et au pluriel: *grands_é... fforts*.

Par conséquent, il sera de toute nécessité de conserver la liaison dans: *il fit_un grand_effort sur lui-même*, et nous nous abstiendrons de lier dans: *grand et fort*.

Les règles et les exemples que nous avons donnés jusqu'ici ne se rapportent qu'à la liaison entre deux mots pris isolément ; mais entrés dans la composition d'une phrase, ces mots peuvent être susceptibles encore d'autres liaisons.

Comment faciliter l'intelligence et l'emploi exacts de ces liaisons-là ?

Le seul moyen, la *conditio sine qua non*, se trouve dans la *lecture expressive*.

Le sens de la phrase nous indique alors clairement :

- 1) le rapport intime entre les mots, et, par conséquent, la liaison s'ils en sont susceptibles ;
- 2) la pause logique qui empêche leur liaison.

Si on lit seulement pour lire, c'est-à-dire, si on ne poursuit que le *processus* de la lecture, rien que dans le but d'obtenir une traduction plus ou moins exacte, les liaisons cessent d'avoir leur importance... L'harmonie de la phrase est détruite, et l'énergie et la plasticité auxquelles les liaisons contribuent presque toujours si puissamment, disparaissent.

TEXTES CHOISIS
DE
LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII^{ème} SIÈCLE

MONTESQUIEU

(1689—1755)

Charles de Secondat, baron de Montesquieu, naquit en 1689 au château de la Brède, près de Bordeaux. Ses principaux ouvrages sont: *Lettres persanes*, *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* et *l'Esprit des Loix*, son chef-d'œuvre. On ne trouve dans les œuvres de Montesquieu rien de cette rhétorique creuse et sonore que ses contemporains employèrent trop souvent. Il est simple, concis et substantiel.

PORTRAIT DE LA NATION FRANÇAISE

S'il y avait dans le monde une nation qui eût une humeur sociable, une ouverture de cœur, une joie dans la vie, un goût, une facilité à communiquer ses pensées; qui fût vive, agréable, enjouée¹, quelquefois imprudente, souvent indiscrète, et qui eût avec cela du courage, de la générosité, de la franchise, un certain point d'honneur², il ne

¹ Enjouée = d'une gaité douce et vive.

² Point d'honneur = ce en quoi l'on fait principalement consister l'honneur: être délicat sur le point d'honneur.

faudrait point chercher à gêner, par des lois, ses manières, pour ne point gêner ses vertus. Si en général le caractère est bon, qu'importe de quelques défauts¹ qui s'y trouvent?

On y pourrait faire des lois pour corriger les mœurs, et borner le luxe; mais qui sait si on n'y perdrait pas un certain goût qui serait la source des richesses de la nation, et une politesse qui attire chez elle les étrangers?

C'est au législateur à suivre l'esprit de la nation lorsqu'il n'est pas contraire aux principes du gouvernement; car nous ne faisons rien de mieux que ce que nous faisons librement, et en suivant notre génie naturel.

Qu'on donne un esprit de pédanterie à une nation naturellement gaie, l'État n'y gagnera rien, ni pour le dedans ni pour le dehors. Laissez-lui faire les choses frivoles² sérieusement, et gaiement les choses sérieuses.

LE GÉOMÈTRE ET LE TRADUCTEUR

(LETTRES PERSANES *)

Je passais l'autre jour sur le Pont-Neuf³ avec un de mes amis; il rencontra un homme de sa connaissance qu'il me dit être géomètre. Je le vis plongé dans une rêverie pro-

¹ *Qu'importe de quelques défauts?*... Cette construction qui n'est plus usitée aujourd'hui en français a cela d'intéressant qu'elle est la même qu'en roumain: *ce ne pasă de unele cusururi?*...

² Frivole = léger, vain.—**Syn. Frivole, futile.** L'homme *frivole* s'occupe sérieusement de petites choses; l'homme *futile* parle et agit inconsidérément.

*) Cette satire est extraite des *Lettres persanes*, où de prétendus Persans, voyageant en France au XVIII^{ème} siècle, expriment d'une manière spirituelle leurs opinions, ou plutôt celles de Montesquieu, sur les mœurs du temps et sur beaucoup de questions graves.

³ Sur la Seine. C'est un des principaux ponts de Paris.

fonde¹; il fallut que mon ami le tirât longtemps par la manche² pour le faire descendre jusqu'à lui. . . Le géomètre était arrivé ce jour-là de la campagne avec un homme qui avait vu un château superbe et des jardins magnifiques; et il n'avait vu, lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large, et un bosquet comptant dix arpents: il aurait fort souhaité que les règles de la perspective eussent été tellement observées que les allées des avenues eussent paru partout de même largeur, et il aurait donné pour cela une méthode infaillible.

Un nouvelliste³ parla du bombardement du château de Fontarabie⁴; et il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avaient décrite en l'air, et charmé de savoir cela, il voulut en ignorer entièrement le succès. Un homme se plaignait d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant par une inondation. „Ce que vous me dites là m'est fort agréable“, dit alors le géomètre; je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, et qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau de plus que l'année dernière“.

Un moment après, il sortit, et nous le suivîmes; comme il allait assez vite, et qu'il négligeait de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme: ils se choquèrent rudement, et de ce coup, ils rejaillirent chacun de son côté en raison réciproque de leur vitesse et de leurs masses.

Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement,

¹ Rêverie = pensées riantes ou tristes auxquelles se laisse aller l'imagination, *visuri cu ochi deschîși*.

² La manche = partie du vêtement qui couvre le bras, *măneca*. — **Homon**: le manche = poignée d'un instrument, d'un outil, *mănerul*.

³ Un nouvelliste = journaliste, *reporter, ziarist*.

⁴ Fontarabie — ville forte d'Espagne, à 22 kilomètres de Bayonne, fut prise par les Français en 1719 et en 1794.

⁵ Et il = le gémètre.

cet homme, portant la main sur le front, dit au géomètre: „Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Je viens de donner mon *Horace* au public“. — „Comment! dit le géomètre, il y a deux mille ans qu'il y est. — „Vous ne m'entendez pas“, reprit l'autre; „c'est une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour: il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions“. — „Quoi! monsieur“ dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas! vous parlez pour les autres et ils pensent pour vous“. — „Monsieur“, dit le savant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au public de lui rendre la lecture des bons auteurs familière?“ — „Je ne dis pas tout à fait cela; j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez; car si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais. Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple; mais elles sont toujours faibles et d'un mauvais aloi¹. Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts, et j'avoue que vous leur donnez bien un corps; mais vous ne leur rendez pas la vie; il y manque toujours un esprit pour les animer. Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours?“ Après ce petit conseil, ils se séparèrent, je crois, très mécontents l'un de l'autre.

¹ De mauvais aloi. — Aloï (lat. *à lege* = d'après la loi) = titre légal des métaux. *Or de mauvais aloï* = qui n'est pas au titre. — Bonne ou mauvaise qualité d'une chose: *marchandise de mauvais aloï*, *marfa proastă*. — *Homme de bas aloï* = de basse naissance, d'une profession vile. *Façon d'agir de mauvais aloï*. = qui n'est pas délicate, n'est pas permise.

LA VANITÉ HUMAINE

Il y a en France trois sortes d'états: l'Eglise, l'épée et la robe¹. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres; tel, par exemple, que l'on devrait mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi; chacun s'élève au-dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Érivan, qui, ayant reçu quelque grâce d'un de nos monarques, lui souhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fit gouverneur d'Érivan.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaisseau français ayant relâché² à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendait la justice à ses sujets sous un arbre. Il était sur son trône, c'est-à-dire sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du Grand Mogol; il avait trois ou quatre gardes avec des piques de bois; un parasol en forme de dais le couvrait de l'ardeur du soleil; tous ses ornements et ceux de la reine sa femme consistaient en leur peau noire et quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si l'on parlait beaucoup de lui en France. Il croyait que son nom devait être porté d'un pôle à l'autre; et, à la différence de ce conquérant de qui

¹ L'Eglise = le clergé; l'épée = l'armée; la robe = la magistrature.

² Ayant relâché (t. de marine) = s'étant arrêté.

on a dit qu'il avait fait taire toute la terre, il croyait, lui, qu'il devait faire parler tout l'univers.

Quand le khan de Tartarie a diné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller diner, si bon leur semble; et ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ses esclaves, et les insulte régulièrement deux fois par jour.

LA MANIE DES VISITES

On dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-la¹, il me paraît que le Français est plus homme qu'un autre, c'est l'homme par excellence²; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens qui non seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins, et peuplent en un instant les quatre quartiers d'une ville: cent hommes de cette espèce abondent plus que³ deux mille citoyens: ils pourraient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste ou de la famine. On demande dans les écoles si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient où ils vont et d'où ils viennent.

¹ Sur ce pied-là = sur le pied où sont les choses, *dacă așă stau lucrurile.*

² C'est l'homme par excellence, *e omul în toată puterea cuvântului.*

³ Abondent plus que = occupent plus de place que... font plus de bruit que...

On ne leur ôterait jamais de la tête qu'il est de la bien-séance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble; mais, comme la voie en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau que les vents et les tempêtes. Si l'on allait examiner la liste de tous les portiers, on y trouverait chaque jour leur nom estropié de mille manières en caractères suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans des compliments de condoléance, ou dans des sollicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets qu'il ¹ ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, et on mit cette épithaphe sur son tombeau: „C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cent trente enterrements. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cent quatre-vingts enfants. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différents, montent à deux millions six cent mille livres; le chemin qu'il a fait sur le pavé, à neuf mille six cents stades; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation était amusante; il avait un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes; il possédait d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apophthèmes ² tirés des anciens, qu'il employait dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais, voyageur; car comment pourrais-je achever de te dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vu?“

¹ Qu'il = sans que cela... *fără că...*

² Apophthème = mot mémorable de quelque personnage célèbre. — Se dit par dérision pour *sentence, maxime*.

L'HOMME UNIVERSEL

Je me trouvai l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques, et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire¹ si universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; on parla des nouvelles du temps; il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même; il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse; mais à peine lui eus-je dit quatre mots qu'il me donna deux démentis. Ah! bon Dieu! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là? Il connaîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi. Mon parti fut bientôt pris; je me tus, je le laissai parler, et il décide encore.

LE PERSAN A PARIS

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance². Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; si j'étais au spectacle, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure: enfin, jamais homme n'a tant été

¹ Décisionnaire universel = un homme qui décide de tout. Ce mot dont le sens est ironique est dû à Montesquieu; mais il est resté presque inusité.

² Jusqu'à l'extravagance = jusqu'au ridicule.

vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : „Il faut avouer qu'il a l'air bien persan“. Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge¹ : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entraî tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : „Ah ! ah ! monsieur est Persan ! C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?

LE VANITEUX

Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes ; leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure ; ils vous parleront

¹ Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge = n'en sont pas moins à charge, *atâtea onoruri totuși te plictisesc, te supără.*

des moindres¹ choses qui leur sont arrivées, et ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux: ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé; ils sont un modèle universel, un sujet de comparaison inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit² vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme³ de ce caractère nous accabla pendant deux heures de lui, de son mérite et de ses talents: mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel en ce monde, il cessa de parler. La conversation nous revint donc, et nous la primes.

Un homme qui paraissait assez chagrin commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi! toujours des sots qui se peignent eux-mêmes et qui ramènent tout à eux! — Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur; il n'y a qu'à faire comme moi; je ne me loue jamais: j'ai du bien, de la naissance; je fais de la dépense; mes amis disent que j'ai quelque esprit; mais je ne parle jamais de tout cela: si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admiraïs cet impertinent; et pendant qu'il parlait tout haut, je disais tout bas: Heureux celui qui a assez de vanité⁴ pour ne dire jamais du bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, et ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres!

¹ Des moindres choses = des choses les plus insignifiantes.—
Syn. Moindre, plus petit. Celui-ci se dit des choses qui se mesurent, et celui-là des choses qui s'évaluent.

² *Réfléchit* est pris au figuré et est neutre.

³ Il y a quelques jours qu'un homme.—Il faudrait plutôt: il y a quelques jours, un homme...

⁴ Assez de vanité = assez d'amour-propre.

CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA
GRANDEUR ET DE LA DÉCADENCE DES ROMAINS

PARALLÈLE DE ROME ET DE CARTHAGE

Carthage, devenue riche plus tôt¹ que Rome, avait aussi été plus tôt corrompue; ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenaient que par la vertu et ne donnaient d'utilité que l'honneur et une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendait à Carthage, et tout service rendu par les particuliers y était payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un État plus près de sa ruine que l'indifférence pour le bien commun n'y met² une république. L'avantage d'un État libre est que les revenus y sont mieux administrés; mais lorsqu'ils le sont plus mal, l'avantage d'un État libre est qu'il n'y a point de favoris; mais quand cela n'est pas, et qu'au lieu des amis et des parents du prince, il faut faire la fortune des amis et des parents de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu; les lois y sont éludées plus dangereusement qu'elles ne³ sont violées par un prince, qui étant toujours le plus grand citoyen de l'État, a le plus d'intérêt à sa conservation.

D'anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendaient à Rome les fortunes à peu près égales; mais à Carthage des particuliers avaient les richesses des rois.

De deux factions qui régnaient à Carthage, l'une

¹ Plus tôt. — **Syntaxe:** *Plus tôt* (en deux mots) éveille l'idée de temps; *plutôt* (en un seul mot) éveille l'idée de préférence.

² N'y met. **Syntaxe:** Après un comparatif (ici le comparatif est *plus près*) on emploie la négation **ne** devant le verbe de la proposition subordonnée, quand la proposition principale n'est pas négative. Cette négation ne se traduit point en roumain. — *On lui donne plus qu'il ne mérite, i se dă mai mult decât merită.*

³ Qu'elles ne sont. Voyez la note précédente.

voulait toujours la paix, et l'autre toujours la guerre; de façon qu'il était impossible d'y jouir de l'une ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissait d'abord tous les intérêts, elle les séparait encore plus à Carthage¹.

Dans les États gouvernés par un prince, les divisions s'apaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coercitive² qui ramène les deux partis; mais, dans une république, elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourrait le guérir.

A Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffrait que le sénat eût la direction des affaires; à Carthage gouvernée par des abus, le peuple voulait tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait, par cela même, du désavantage³: l'or et l'argent s'épuisent, mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étaient ambitieux par orgueil, et les Carthaginois par avarice; les uns voulaient commander, les autres voulaient acquérir; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

*
* *

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affaiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des nations voisines, pouvaient faire accepter

¹ La présence d'Annibal fit cesser parmi les Romains toutes les divisions; mais la présence de Scipion aigrit celles qui étaient déjà parmi les Carthaginois: elle ôta au gouvernement tout ce que lui restait de force; les généraux, le sénat, les grands, devinrent plus suspects au peuple, et le peuple devint plus furieux. Voyez dans Appien toute cette guerre du premier Scipion. (Montesquieu).

² Puissance coercitive = qui contraint,

³ Désavantage = infériorité.

à Carthage les conditions de paix les plus dures ; mais Rome ne se conduisait point par le sentiment des biens et des maux ; elle ne se déterminait que par sa gloire ; et comme elle n'imaginait point qu'elle pût être si elle ne commandait pas, il n'y avait point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'aurait point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone ; car, pour lors, il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourrait avoir une faction.

Les Carthaginois se servaient de troupes étrangères, et les Romains employaient les leurs. Comme ces derniers n'avaient jamais regardé les vaincus que comme des instruments pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats¹ tous les peuples qu'ils avaient soumis ; et plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes, devenir les auxiliaires des Romains ; et quelque temps avant la seconde guerre punique, ils tirèrent d'eux et de leurs alliés, c'est-à-dire d'un pays qui n'était guère² plus grand que les États du pape et de Naples, sept cent mille hommes de pied, et soixante et dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois.

Dans le fort³ de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions ; cependant il paraît par Tite-Live que le cens⁴ n'était pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

¹ Ils rendirent soldats = il firent devenir soldats.

² Guère (ou *guères* en poésie) = peu, pas beaucoup. — Suivi de **plus** et **moins**, cet adverbe signifie à *peu près* : qui n'était guère plus grand = qui était à peu près aussi grand.

³ Dans le fort = dans le moment le plus redoutable, *in toiul*... Au fort de l'hiver, *in toiul iernei* ; au fort de l'été, *in toiul verei*.

⁴ Le cens (on prononce l's).

Carthage employait plus de forces pour attaquer, Rome pour se défendre; celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois et Annibal qui l'attaquaient, et elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois: ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays était moins solide que celui de Rome dans le sien: cette dernière avait trente colonies autour d'elle, qui en étaient comme les remparts. Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avait abandonnée; c'est que les Samnites et les autres peuples d'Italie étaient accoutumés à sa domination.

La plupart des villes d'Afrique, étant peu fortifiées, se rendaient d'abord à quiconque se présentait pour les prendre; aussi tous ceux qui y débarquèrent, Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils ¹ d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut guère attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion; leur ville et leurs armées même étaient affamées, tandis que les Romains étaient dans l'abondance de toutes choses.

*
* *

Chez les Carthaginois, les armées qui avaient été battues devenaient plus insolentes; quelquefois elles mettaient en croix leurs généraux, et les punissaient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le consul décimait les troupes qui avaient fui et les ramenait contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois était très dur: ils avaient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que lorsque les Romains y arrivèrent, ils furent regardés comme des libérateurs; et si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succombèrent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagère, et qu'elle ne remplit pas même ses vues.

¹ Mirent-ils. Voyez page 57, note 1.

La fondation d'Alexandrie avait beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la superstition bannissait en quelque façon les étrangers de l'Égypte; et lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avaient songé qu'à affaiblir leurs nouveaux sujets; mais, sous les rois grecs, l'Égypte fit presque tout le commerce du monde, et celui de Carthage commença à déchoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister longtemps dans leur médiocrité, mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élèvent peu à peu et sans que personne s'en aperçoive, car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit et signale leur puissance; mais lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie carthaginoise valait mieux que la romaine, par deux raisons: l'une, que les chevaux numides et espagnols étaient meilleurs que ceux d'Italie; et l'autre, que la cavalerie romaine était mal armée: car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grèce qu'ils changèrent de manière, comme nous l'apprenons de Polybe.

Dans la première guerre punique, Régulus fut battu dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie; et, dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires.

Scipion ayant conquis l'Espagne, et fait alliance avec Massinisse, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama et finit la guerre.

Les Carthaginois avaient plus d'expérience sur la mer, et connaissaient mieux la manœuvre que les Romains; mais il me semble que cet avantage n'était pas pour lors si grand qu'il le serait aujourd'hui.

¹ Aussi = voilà pourquoi. — **Observ.** Après aussi, à peine, en vain, toujours, encore, le verbe, au lieu d'être précédé de son pronom personnel, en est suivi.

Les anciens, n'ayant pas la boussole, ne pouvaient guère naviguer que sur les côtes; aussi ne se servaient-ils que de bâtiments à rames, petits et plats; presque toutes les rades étaient pour eux des ports: la science des pilotes était très bornée, et leur manœuvre très peu de chose; aussi Aristote disait-il qu'il était inutile d'avoir un corps de mariniers, et que les laboureurs suffisaient pour cela.

L'art était si imparfait, qu'on ne faisait guère avec mille rames que ce qui se fait aujourd'hui avec cent.

Les grands vaisseaux étaient désavantageux, ne ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvaient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit à Actium une funeste expérience: ses navires ne pouvaient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquaient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisaient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étaient plus que des machines immobiles comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés.

*
* * *

Depuis l'invention de la boussole, on a changé de manière; on a abandonné les rames, on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux; la machine est devenue plus composée, et les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'aurait pas soupçonnée: c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art, car, pour résister à la violence du canon, et ne pas essayer un feu ¹ supérieur, il a fallu de gros navires. Mais à la grandeur de la machine on a dû proportionner la puissance de l'art.

Les petits vaisseaux d'autrefois s'accorchaient soudain et les soldats combattaient des deux parts; on mettait sur

¹ Essayer un feu = souffrir un feu, s'exposer aux coups de canons.

une flotte toute une armée de terre. Dans la bataille navale que Régulus et son collègue gagnèrent, on vit combattre cent trente mille Romains contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors les soldats étaient pour beaucoup, et les gens de l'art pour peu; à présent, les soldats sont pour rien, ou pour peu, et les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du consul Duilius fait bien sentir cette différence. Les Romains n'avaient aucune connaissance de la navigation; une galère carthaginoise échoua sur leurs côtes; ils se servirent de ce modèle pour en bâtir en trois mois de temps, leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée, elle mit à la mer¹, elle trouva l'armée navale des Carthaginois et la battit.

A peine² à présent toute une vie suffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paraître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer: c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si de nos jours un grand prince réussit d'abord³, l'expérience a fait voir à d'autres que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi⁴.

La seconde guerre punique est si fameuse que tout le monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébie et de Trasimène, après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les

¹ Elle mit à la mer = elle lança ses vaisseaux à la mer, *ea puse pe mare nāvile sale*.—**Synon. Mettre, poser, placer.** *mettre* a un sens général; *poser*, c'est mettre dans le vrai sens; *placer*, c'est mettre en ordre. On *met* des colonnes pour soutenir un édifice; on les *pose* d'aplomb, on les *place* avec symétrie.

² A peine. Voyez page 57 note 1.

³ Louis XIV (Montesquieu).

⁴ L'Espagne et la Moscovie (Montesquieu).

peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départait jamais des maximes anciennes: il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun accommodement ¹ tandis qu'il serait en Italie; et je trouve dans Denys d'Halicarnasse que, lors de la négociation ² de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violerait point ses coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvait faire de paix tandis que les ennemis étaient sur ses terres; mais que, si les Volsques se retiraient, on accorderait tout ce qui serait juste.

*
* * *

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes; le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense, ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

D'un autre côté, le consul Térentius Varron, avait fui honteusement jusqu'à Venouse; cet homme, de la plus basse naissance, n'avait été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe; il vit combien il était nécessaire qu'il s'attirât, dans cette occasion, la confiance du peuple: il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire celle de quelques milliers d'hommes) qui est funeste à un État, mais la perte imaginaire et le découragement qui le privent des forces mêmes que la fortune lui avait laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles

¹ Aucun accommodement = arrangement, — *vre-o inſelegere*.

² Lors de la négociation, *pe timpul negocierei*.

ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne ¹ de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer partout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue, où elle s'amollit; mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue? Alexandre, qui commandait à ses propres sujets, prit dans une occasion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avait que des troupes mercenaires, ne pouvait pas prendre; il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, et brûla toutes leurs richesses et les siennes. On nous dit que Kouli-Khan, après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies ² d'argent*).

Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avait

¹ Une faute insigne = remarquable, signalée, — *o greșală însemnată*. Insigne se prend en bonne et en mauvaise part: *une insigne faveur*, — *o favoare însemnată, foarte mare*. C'est un insigne fripon, — *e un pungaș de frunte, baș-pungaș*. — **Synon.** Insigne, signalé. Une faveur est *insigne* lorsqu'elle est aussi grande qu'elle peut l'être, et elle est *signalée* lorsqu'elle est faite avec éclat, avec distinction.

² Roupie (*rupie*) = monnaie d'argent des Indes, valant 2 fr. 50 environ; monnaie d'or de Perse, valant 38 fr. 70 environ.

*) Nadir-Chah, dit aussi Thasp-Kouli-Khan (chef des serviteurs de Thasp), conquérant célèbre, servit d'abord Thasp, fils de Husséin, et le rétablit sur le trône (1729); en 1736, il fut proclamé chah; après onze ans d'un règne guerrier, signalé par d'éclatants succès dans l'Hindoustan, et par la prise de Delhi (1739), il fut assassiné par ses généraux (1747) (Montesquieu).

pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevait très peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains, mais lorsqu'il fallut qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégés, ses forces se trouvèrent trop petites, et il perdit en détail une partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

L'ESPRIT DES LOIS

CHARLES XII

(LIVRE X. CHAP. XIII)

Ce prince, qui ne fit usage que de ses seules forces, détermina sa chute en formant des desseins qui ne pouvaient être exécutés que par une longue guerre: ce que son royaume ne pouvait soutenir.

Ce n'était pas un État qui fût dans la décadence qu'il entreprit de renverser, mais un empire naissant. Les Moscovites se servirent de la guerre qu'il leur faisait comme d'une école. A chaque défaite, ils s'approchaient de la victoire; et perdant au dehors, ils apprenaient à se défendre au dedans.

Charles se croyait le maître du monde dans les déserts de la Pologne, où il errait, et dans lesquels la Suède était comme répandue, pendant que son principal ennemi se fortifiait contre lui, le serrait, s'établissait sur la mer Baltique, détruisait ou prenait la Livonie.

La Suède ressemblait à un fleuve dont on coupait les eaux dans sa source, pendant qu'on les détournait dans son cours.

Ce ne fut point Pultava qui perdit Charles: s'il n'avait pas été détruit dans ce lieu, il l'aurait été dans un autre.

Les accidents de la fortune se reparent aisément; mais comment parer à des événements qui naissent continuellement de la nature des choses?

Mais la nature ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui que lui-même.

Il ne se réglait point sur la disposition actuelle des choses, mais sur un certain modèle qu'il avait pris: encore le suivit-il ¹ très mal. Il n'était point Alexandre; mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre.

Le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il était sensé. Les mauvais succès des Perses dans les invasions qu'ils firent de la Grèce, les conquêtes d'Agésilas ² et la retraite des Dix Mille, avaient fait connaître au juste la supériorité des Grecs dans leur manière de combattre et dans le genre de leurs armes; et l'on savait bien que les Perses étaient trop grands pour se corriger.

Ils ne pouvaient plus affaiblir la Grèce par des divisions: elle était alors réunie sous un chef qui ne pouvait avoir de meilleur moyen pour lui cacher sa servitude que de l'éblouir par la destruction de ses ennemis éternels, et par l'espérance de la conquête de l'Asie.

Un empire cultivé par la nation du monde la plus industrielle, et qui travaillait les terres par principe de religion, fertile et abondant en toutes choses, donnait à un ennemi toutes sortes de facilités pour y subsister.

On pouvait juger par l'orgueil de ses rois, toujours vainement mortifiés par leurs défaites, qu'ils précipiteraient leur chute en donnant toujours des batailles, et que la flatterie ne permettrait jamais qu'ils pussent douter de leur grandeur.

Et non seulement le projet était sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre, dans la rapidité de ses ac-

¹ Encore le suivit-il. Voyez page 57, note 1.

² Agésilas (on prononce l's), roi de Sparte, remporta de nombreuses victoires; fut vaincu par Épaminondas à Mantinée (400—361 av. J.-C.).

tions, dans le feu de ses passions mêmes, avait, si j'ose me servir de ce terme, une saillie de raison qui le conduisait, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire, et qui avaient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober. Parlons-en tout à notre aise.

A L E X A N D R E

(CHAP. XIV).

Il ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les peuples barbares qui en étaient voisins, et achevé d'accabler les Grecs; il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise; il rendit impuisante la jalousie des Lacédémoniens; il attaqua les provinces maritimes; il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre; il ne manqua point de subsistances: et s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour procurer la victoire.

Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de chose au hasard: quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsque, avant son départ, il marche contre les Triballiens et les Illyriens, vous voyez une guerre comme celle que César fit depuis dans les Gaules. Lorsqu'il est de retour dans la Grèce, c'est comme malgré lui qu'il prend et détruit Thèbes: campé auprès de leur ville, il attend que les Thébains veuillent faire la paix; ils précipitent eux-mêmes leur ruine. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. Son industrie¹ fut de séparer les Perses

¹ Industrie (du lat. *industria*) = dextérité, adresse à faire une chose, *indămănare, dibăcie*. Syn. Industrie, savoir-faire. L'*industrie* est une adresse; le *savoir-faire*, un art, un talent.

des côtes de la mer, et de les réduire à abandonner eux-mêmes leur marine, dans laquelle ils étaient supérieurs. Tyr était par principe attachée aux Perses, qui ne pouvaient se passer de son commerce et de sa marine; Alexandre la détruisit. Il prit l'Égypte, que Darius avait laissée dégarnie de troupes pendant qu'il rassemblait des armées innombrables dans un autre univers.

Le passage du Granique fit qu'Alexandre se rendit maître des colonies grecques; la bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et ne s'occupe qu'à affermir et à régler ses conquêtes: après la bataille d'Arbelles, il le suit de si près qu'il ne lui laisse aucune retraite dans son empire. Darius n'entre dans ses villes et dans ses provinces que pour en sortir; les marches d'Alexandre sont si rapides que vous croyez voir l'empire de l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes: voyons comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres, et les Perses comme esclaves; il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu; il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire: il prit les mœurs des Perses, pour ne pas désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs; c'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et pour la mère de Darius, et qu'il montra tant de continence; c'est ce qui le fit tant regretter des Perses. Qu'est-ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis? qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes? C'est un trait de cette vie dont

les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant se puisse vanter.

Alexandre, qui cherchait à unir les deux peuples, songea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques : il bâtit une infinité de villes, et il cimentait si bien toutes les parties de ce nouvel empire, qu'après sa mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, après que les Grecs se furent, pour ainsi dire, anéantis eux-mêmes, aucune province de Perse ne se révolta.

Pour ne point épuiser la Grèce et la Macédoine, il envoya en Alexandrie une colonie de Juifs ; il ne lui importait quelles mœurs eussent ces peuples, pourvu qu'ils lui fussent fidèles.

Il ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs mœurs ; il leur laissa encore leurs lois civiles, et souvent même les rois et les gouverneurs qu'il avait trouvés, il mettait les Macédoniens à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête du gouvernement, aimant mieux courir le risque de quelque infidélité particulière (ce qui lui arriva quelquefois), que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes et tous les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avaient détruit les temples des Grecs, des Babyloniens et des Égyptiens ; il les rétablit : peu de nations se soumirent à lui, sur les autels desquelles il ne fit des sacrifices. Il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque ville. Les Romains conquièrent tout pour tout détruire ; il voulut tout conquérir pour tout conserver ; et, quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans la grandeur de son génie ; les seconds, dans sa frugalité et son économie particulière ; les troisièmes, dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa main se fermait pour les dépenses

privées; elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison, c'était un Macédonien; fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée, il était Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions; il brûla Persépolis et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir: de sorte qu'on oublia ses actions criminelles, pour se souvenir de son respect pour la vertu; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs que comme des choses qui lui fussent propres; de sorte que la postérité trouve la beauté de son âme presque à côté de ses emportements et de ses faiblesses: de sorte qu'il fallut le plaindre, et qu'il n'était plus possible de le haïr.

Je vais le comparer à César. Quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entraînait dans le plan de sa conquête.

LES TROGLODYTES

Il y avait en Arabie un petit peuple, appelé Troglodyte, qui descendait de ces anciens Troglodytes¹ qui, si nous en croyons les historiens², ressemblaient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étaient point si contrefaits; ils n'étaient point velus comme des ours, ils ne sifflaient point, ils avaient deux yeux; mais ils étaient si méchants et si féroces, qu'il n'y avait parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

¹ Troglodytes. nom d'un ancien peuple d'Afrique, qui vivait dans des cavernes.

² Si nous en croyons les historiens = si nous prêtons foi à ce que oisent les historiens, *dacă ne luăm după spusele istoricilor.*

Ils avaient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitait sévèrement; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement; et, après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais à peine les eurent-ils ¹ élus, qu'ils leur devinrent insupportables; et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiraient plus à personne; que chacun veillerait uniquement à ses intérêts, sans ceux des autres.

Cette résolution unanime flattait extrêmement tous les particuliers. Ils disaient: „Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux; que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins; et, pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodytes soient misérables.“

On était dans le mois où l'on ensemence les terres; chacun dit: „Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me serait inutile: je ne prendrai point de la peine pour rien“.

Les terres de ce petit royaume n'étaient pas de même nature: il y en avait d'arides et de montagneuses; et d'autres qui, dans un terrain bas, étaient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très grande, de manière que les terres qui étaient dans les lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très fertiles: ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par

¹ Mais à peine les eurent-ils. Voyez page 57, note 1.

la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très pluvieuse: les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avaient été eux-mêmes.

Cependant une maladie cruelle ravageait la contrée.

De tant de familles, il n'en resta que deux qui échappèrent aux malheurs de la nation, Il y avait dans ce pays deux hommes bien singuliers: ils avaient de l'humanité; ils connaissaient la justice; ils aimaient la vertu; autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale, et ne la ressentaient que par la pitié; c'était le motif d'une union nouvelle. Ils travaillaient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun; ils n'avaient de différends¹ que ceux qu'une douce et tendre amitié faisait naître; et, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence; ils menaient une vie heureuse et tranquille: la terre semblait produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimaient leurs femmes, et ils en étaient tendrement chéris. Toute leur attention était d'élever leurs enfants à la vertu. Ils leur représentaient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes. et leur mettaient devant les yeux cet exemple si touchant; ils leur faisaient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter; qu'il ne faut point la regarder comme

¹ Différend = débat, contestation, — *neĩntelegere*. — Syn. Différend, dispute, querelle. La concurrence des intérêts produit les *différends* (= *neĩntelegeri*); la différence des opinions fait naître des *disputes*; (= *certe*) l'aigreur des esprits est cause des *querelles* (*sfezi* = *sfe*de, *certe*, *gálcevi*.) (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

un exercice pénible, et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfants qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages: le nombre augmenta, l'union fut toujours la même; et la vertu, bien loin de s'affaiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples. Qui pourrait représenter ici le bonheur de ces Troglodytes? Un peuple si juste devait être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connaître, il apprit à les craindre; et la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avait laissé de trop rude.

On allait au temple pour demander les faveurs des dieux; ce n'était pas¹ les richesses et une onéreuse abondance; de pareils souhaits étaient indignes des heureux Troglodytes; ils ne savaient les désirer que pour leurs compatriotes; ils n'étaient au pied des autels que pour demander la santé de leurs pères, l'union de leurs frères, l'amour et l'obéissance de leurs enfants.

Le soir, lorsque les troupeaux quittaient les prairies et que² les bœufs fatigués avaient ramené la charrue, ils s'assemblaient: et dans un repas frugal, ils chantaient les injustices des premiers Troglodytes et leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple, et sa félicité; ils célébraient la grandeur des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas; ils décrivaient ensuite les délices de la vie champêtre et le

¹ Ce n'était pas. Le verbe de rapportant à *les richesses*, il faudrait: ce n'étaient pas.

² Le soir, lorsque les troupeaux quittaient les prairies et *que... seara, când turmele părăseau pășunele și pe când...* *Que* est mis ici au lieu de *lorsque* pour éviter la répétition. *Que*, dans de pareils cas, remplace aussi: *quand, comme, si, pendant que, tandis que, puisque, alors que.*

bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnaient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompaient jamais.

La nature ne fournissait pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité¹ était étrangère; ils se faisaient des présents, où celui qui donnait croyait toujours avoir l'avantage. Le peuple troglodyte se regardait comme une seule famille: les troupeaux étaient presque toujours confondus; la seule peine qu'on s'épargnait ordinairement, c'était de les partager.

Je ne saurais assez te parler de la vertu des Troglodytes. Un d'eux disait un jour: „Mon père doit demain labourer son champ; je me lèverai deux heures avant lui; et quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.“

Un autre disait en lui-même: „Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodyte de nos parents; il faut que je parle à mon père, et que je le détermine à faire ce mariage.“

On vint dire à un autre que des voleurs avaient enlevé son troupeau: „J'en suis bien fâché, dit-il; car il y avait une génisse toute blanche que je voulais offrir aux dieux.“

On entendait dire à un autre: „Il faut que j'aille au temple remercier les dieux; car mon frère, que mon père aime tant, et que je chéris si fort, a recouvré sa santé.“

Ou bien: „Il y a un champ qui touche celui de mon père, et ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil; il faut que j'aille y planter deux

¹ La cupidité = convoitise, désir immodéré des richesses, *lăcomia de bani*. — Syn. Convoitise, avidité, cupidité. La cupidité est un désir violent; la convoitise (= *râvnire, jinduire*) est un désir illicite (= *o dorință neiertată, nelegiuită*); l'avidité, un désir insatiable (= *nesățioasă*).

arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre“.

Un jour que plusieurs Troglodytes étaient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnait d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. „Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodytes; mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille!“

On vint dire à un Troglodyte que des étrangers avaient pillé sa maison, et avaient tout emporté. „S'ils n'étaient pas injustes, répondit-il, je souhaiterais que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi“.

Tant de prospérités ne furent pas regardés sans envie: les peuples voisins s'assemblèrent; et, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodytes envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlèrent ainsi:

„Que vous on fait les Troglodytes? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes? Non: nous sommes justes, et nous craignons les dieux. Que voulez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits? Voulez-vous du lait de nos troupeaux, ou des fruits de nos terres? Posez bas les armes; venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré,¹ que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous

¹ Mais nous jurons *par ce qu'il y a de plus sacré, dar noi jurăm pe ce e mai sfânt.* — **Observation.** **Par ce que** (en trois mots) signifie: par la chose que, par les choses que, *pe cea ce, prin cea ce*; **Parce que** (en deux mots) signifie **attendu que, pentrucă, de oarece.** — *Par ce que* tu me dis je juge que tu as raison, — *prin cea ce'mi spui, judec că ai dreptate.* *Parce qu'il se fâche, faut-il que tu te fâches? Pentrucă (de oarece) se supără el, trebuie să te superi și tu?*

regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches“.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris; ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodytes, qu'ils ne croyaient défendus que par leur innocence.

Mais ils étaient bien disposés à la défense. Ils avaient mis leurs femmes et leurs enfants au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'était emparée de leur cœur; l'un voulait mourir pour son père, un autre pour sa femme et ses enfants, celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple troglodyte; la place de celui qui expirait était d'abord prise par un autre qui, outre la cause commune, avait encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchaient que le butin¹, n'eurent pas honte de fuir; et ils cédèrent à la vertu des Troglodytes, mais sans en être touchés.

Comme le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent qu'il était à propos de se choisir un roi; ils convinrent qu'il fallait déferer la couronne à celui qui était le plus juste; et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avait pas voulu se trouver à cette assemblée; il s'était retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avait fait de lui: „A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi! Vous me déférez la couronne; et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne; mais comp-

¹ Butin = tout ce qu'on enlève à l'ennemi, — *plean, pradä*.
Syn. Butin, proie. *Butin* éveille une idée de pillage (= *jaf*); *proie* une idée de destruction.

tez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodytes libres, et de les voir aujourd'hui assujettis. „A ces mots il se mit à repandre un torrent de larmes. „Malheureux jour! disait-il; et pourquoi ai-je tant vécu?“ Puis il s'écria d'une voix sévère: „Je vois bien ce que c'est, ô Troglodytes! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous; sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paraît trop dur: vous aimez mieux être soumis à un prince, et obéir à ses lois moins rigides que vos mœurs. Vous savez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses et languir dans une lâche volupté; et que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu“. Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulèrent plus que jamais. „Et que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la ferait tout de même sans moi, et par le seul penchant de sa nature? O Troglodytes! je suis à la fin de mes jours; mon sang est glacé dans mes veines; je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu?“.

PENSÉES DIVERSES

Dieu est comme ce monarque qui a plusieurs nations dans son empire; elles viennent toutes lui porter un tribut, et chacune lui parle sa langue, religions diverses.

Quand l'immortalité de l'âme serait une erreur, je serais fâché de ne pas la croire: j'avoue que je ne suis pas si humble que les athées. Je ne sais comment ils pensent; mai pour moi je ne veux pas troquer l'idée de mon immortel comme Dieu même. Indépendamment des idées révélées, les idées métaphysiques me donnent une très forte espérance de mon bonheur éternel, à laquelle je ne voudrais pas renoncer.

La dévotion trouve, pour faire de mauvaises actions, des raisons qu'un simple honnête homme ne saurait trouver.

Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses.

M... est si doux, qu'il me semble voir un ver qui file de la soie.

Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise.

Je n'aime pas les discours oratoires, ce sont des ouvrages d'ostentation¹.

Une belle action est celle qui a de la bonté, et qui demande de la force pour la faire.

Je pardonne aisément, par la raison que je ne suis pas haineux: il me semble que la haine est douloureuse. Lorsque quelqu'un a voulu se réconcilier avec moi, j'ai senti ma vanité flattée, et j'ai cessé de regarder comme ennemi un homme qui me rendait le service de me donner bonne opinion de moi.

¹ Ce sont des ouvrages d'ostentation, — *de paradă, de fudulie*.
Syn. Parade, ostentation. *Parade*, désigne l'action et son but; *ostentation*, la manière de faire l'action. On fait une chose pour la *parade*; on la fait par *ostentation*.

VOLTAIRE

(1694—1778)

François-Marie Arouet de Voltaire naquit à Paris en 1694. Génie universel, il a écrit dans tous les genres. A la fois philosophe, historien, romancier, pamphlétaire, critique, poète, il répandait ses idées dans le monde entier, et ce fut pendant plus de soixante années qu'il tint en main le sceptre de la littérature française. Dominé par l'idée d'être clair, d'être compris de tous, il écrivait dans un style dont la noblesse naturelle, l'élégance, la précision et la pureté n'ont rien de comparable. Ses ouvrages les plus connus sont: *Histoire de Charles XII*, *Siècle de Louis XIV*, *la Henriade* (poème). Parmi ses tragédies on admire encore *Zaïre*, *Mahomet*, *Mérope*, *Sémiramis*.

LA VANITÉ*

(SATIRE. 1760)

Qu'as-tu, petit bourgeois d'une petite ville?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures;
L'univers me contemple et les races futures

* Cette mordante satire est dirigée contre *Jean-Jacques Le Franc de Pompignan* (Voyez le Résumé de l'histoire de la littérature française, page 27).

Contre mes ennemis déposeront pour moi.

— L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encore moins : conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage ;
De quel nuage épais ton crâne est offusqué !

— Ah ! j'ai fait un discours, et l'on s'en est moqué ¹ :
Des plaisants de Paris j'ai senti la malice ;
Je vais me plaindre au roi, qui me rendra justice ;
Sans doute il punira ses ris audacieux.

— Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux ;
Il a trop peu de temps, et trop de soins à prendre,
Son peuple à soulager, ses amis à défendre,
La guerre à soutenir ; en un mot les bourgeois
Doivent très rarement importuner les rois.

La cour te croira fou : reste chez toi, bonhomme.
— Non, je n'y puis tenir : de brocards on ² m'assomme.
Les *quand*, les *que*, les *quoi* ³, pleuvent de tous côtés,
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.

L'intérêt du public se joint à ma vengeance :
Je prétends des plaisants réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers, il faut faire une loi ;
Et de ce même pas je vais parler au roi.

Ainsi, nouveau venu sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène ⁴
De son plaisant délire amusait les passants.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens ;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère ⁵,
Implorant à grands cris le fier dieu de la guerre,

¹ Le discours de réception à l'Académie (1760) où Le Franc avait attaqué les doctrines philosophiques du siècle.

² Brocard = moquerie, raillerie piquante et injurieuse.

³ Petites feuilles volantes qui coururent Paris.

⁴ Énergumène = personne enthousiaste avec folie, colère à l'excès.

⁵ Allusion au „Combat des Grenouilles et des Rats“ (Βατραχο-
μομαχία).

Et les dieux des enfers, et Bellone¹, et Pallas²,
 Et les foudres des cieus, pour se venger des rats...
 Je suis loin de blâmer le soin très légitime
 De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.
 Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,
 Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,
 Être approuvé du moins de ses graves confrères;
 Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires,
 Sur la scène du monde ardents à s'étaler!
 Veux-tu te faire acteur? on voudra te siffler.
 Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
 Qui, pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athènes,
 A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
 Vécût dans un tonneau pour s'y faire admirer.
 Malheur à tout mortel, et surtout dans notre âge,
 Qui se fait singulier³ pour être un personnage!
 Piron⁴ seul eut raison, quand dans un goût nouveau
 Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau:
*Ci-gît qui ne fut rien*⁵. Quoi que l'orgueil en dise,
 Humains, faibles humains, voilà votre devise.
 Combien de rois, grands dieux! jadis si révéérés,
 Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés!
 La terre a vu passer leur empire et leur trône.
 On ne sait en quel lieu florissait Babylone.
 Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
 Avec sa ville altière a péri dispersé.

¹ Bellone = déesse de la guerre, sœur de Mars (Myth).

² Pallas = surnom de Minerve considérée comme présidant à la guerre. Le hibou lui était consacré (Myth).

³ Singulier = qui ne ressemble point aux autres.

⁴ Voyez le Résumé de l'histoire de la littérature française, page 25.

⁵ Voici cette épitaphe spirituelle:

*Ci-gît Piron qui ne fut rien,
 Pas même académicien.*

César n'a point d'asile où son ombre repose ;
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose¹ !

L A R A I S O N

La raison est de l'homme et le guide et l'appui ;
Il l'apporte en naissant, elle croît avec lui ;
C'est elle qui, des traits de sa divine flamme
Purifiant son cœur, illuminant son âme,
Montre à ce malheureux par le vice abattu
Que la félicité n'est que dans la vertu :
Qu'elle donne aux humains couverts de son égide
La volupté tranquille, innocente et solide,
La joie et la santé qu'entretient dans sa fleur
Le repos de l'esprit et le calme du cœur ;
Que par elle un mortel aussi ferme que libre,
Au milieu des revers garde un juste équilibre,

¹ *Le Franc de Pompignan* donnait prise sur lui par l'importance exagérée qu'il s'attribuait et par l'emphase de son langage. Il eut la maladresse d'attaquer les philosophes dans son discours de réception à l'Académie française. Cette attaque lui coûta cher : il fut écrasé sous les épigrammes et obligé de se retirer dans sa terre de Pompignan.

Voici encore deux vers par lesquels Voltaire vise les *Cantiques sacrés* de Le Franc.

*Tenez, prenez mes Cantiques sacrés ;
Sacrés ils sont, car personne n'y touche.
(Le Pauvre Diable. Satire).*

Et cette épigramme :

*Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait.*

Rit de ses ennemis, et, résistant au sort,
 Affronte l'indigence et les fers et la mort;
 Comme un rocher, que frappe une mer mugissante,
 Brave des flots émus la fureur impuissante.

VIVONS EN FRÈRES

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
 Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères;
 Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux.
 Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
 Mille ennemis cruels assiègent notre vie,
 Toujours par nous maudite, et toujours si chérie.
 Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
 Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs;
 Mais le plaisir s'envole et passe comme une ombre;
 Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
 Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
 Est brûlé de désirs ou glacé par l'ennui.
 Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
 De la société les secourables charmes
 Consolent nos douleurs au moins quelques instants;
 Remède encore trop faible à des maux si constants.
 Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
 Je crois voir des forçats, dans leur cachot funeste,
 Se pouvant secourir¹, l'un sur l'autre acharnés,
 Combattre avec les fers dont ils sont enchainés.

¹ Secourir. — Syn. Secourir, aider, assister. *Secourir* suppose un danger imminent; *aider* suppose un partage de force et de moyen; *assister* suppose le besoin. On *secourt* dans le danger; on *aide* à la faiblesse; on *assiste* dans le besoin.

UN JUGEMENT DE ZADIG*

Le principal talent de Zadig était de démêler¹ la vérité, que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration² il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes; il avait fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur, et il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur; chacun disait: „C'est l'aîné qui aime le mieux son père; le cadet aime mieux sa sœur: c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces“.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné: „Votre père n'est point mort; il est guéri de sa dernière maladie; il revient à Babylone. — Dieu soit loué! répondit le jeune homme; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher!“ Zadig dit ensuite la même chose au cadet. „Dieu soit loué! répondit-il, je vais rendre à mon

* *Zadig*, personnage arabe d'un roman de Voltaire, célèbre par son grand sens, sa sagesse pratique et son amour pour la justice.

¹ Démêler. — **Syntaxe.** Le verbe *démêler* (= *séparer les choses qui sont mêlées ensemble. Figur. débrouiller, éclaircir*) s'emploie de deux façons: *démêler de* et *démêler d'avec*. Démêler *de* se dit d'une distinction faite avec facilité, sans effort: nous démêlons les amis *des* flatteurs. *Démêler d'avec* se dit d'une différence établie avec peine, après un examen attentif: *démêler* le dévot *d'avec* l'hypocrite. — **Syn. Discerner, distinguer, démêler.** Nous *discernons* un objet à ses signes exclusifs; nous le *distinguons* par ses apparences; nous le *démêlons* à ses signes particuliers. Pour choisir il faut *discerner*; pour connaître, il faut *distinguer*; pour rétablir l'ordre, il faut *démêler*.

² Administration. Zadig était devenu premier *ministre* de Moabdar, roi de Babylone: en cette qualité il *administrait* le royaume.

père tout ce que j'ai; mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. — Vous ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces. C'est vous qui aimez le mieux votre père“.

LE CORRIDOR DE LA TENTATION

Nabussan, roi de Serendib, était un des meilleurs princes de l'Asie. Ce bon prince était toujours loué, trompé, et volé: c'était à qui pillerait ses trésors¹. Le receveur général de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait; il avait changé de trésorier plusieurs fois; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à sa majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig. „Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous pas le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point? — Assurément, répondit Zadig, je sais une façon² infallible³ de vous donner un homme qui ait les mains nettes“. Le roi charmé lui demanda, en l'em brassant, comment il fallait s'y prendre. „Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailiblement le plus honnête homme. — Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaisante

¹ C'était à qui pillerait = ils pillaient à l'envi, à qui mieux mieux, — *care mai de care să-i jupuiască (comorile)*.

² Je sais une façon = je connais un moyen.

³ Infaillible = certain, immanquable; qui ne peut errer ni tromper. — **Syn. Infaillible, immanquable.** Ce dernier signifie: qui ne peut manquer d'avoir lieu, de réussir; que l'objet lui-même est certain; *infaillible* marque une science certaine de l'objet. (Pour les Exercices d'application voyez l'Appendice).

façon de choisir un receveur de mes finances! Quoi! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat ¹ sera le financier le plus intègre et le plus habile! — Je ne vous répons pas qu'il sera le plus habile, répartit Zadig; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme". Zadig parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers.

„Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig; si Votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée". Nabussan, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple que si on le lui avait donné pour un miracle: „Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. — Laissez-moi faire, dit Zadig, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez". Le jour même il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de sa gracieuse majesté Nabussan, fils de Nussanab, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du Crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante et quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin; tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier ² vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot ³, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendants furent

¹ Entrechat = saut léger dans lequel les pieds battent rapidement l'un contre l'autre (terme de danse), — *bătaie în călcăie (în pinteni)*.

² Huissier. Voyez page 86, note 1.

³ Qui avait le mot = qui était averti, — *care era înțeles de mainainte (cu Zadig)*.

arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fit danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. Quels fripons! disait tout bas Zadig.

Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. „Ah! l'honnête homme! le brave homme!“ disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara son trésorier, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que, de ces soixante et quatre danseurs, il y eût soixante et trois filous. La galerie obscure fût appelée le *Corridor de la Tentation*.

JEANNOT ET COLIN

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire, en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collègue et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé; Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui après avoir payé les impôts, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils s'aimaient beaucoup. Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût; le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux; mais Jeannot prit un air de supé-

riorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque temps après un valet de chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à M. le marquis de la Jeannotière: c'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise de poste, en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant, et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot, le père, avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires; bientôt on ne l'appela que M. de la Jeannotière; il y avait même déjà six mois qu'il avait acheté un marquisat, lorsqu'il retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade. Le petit marquis ne lui fit point de réponse: Colin en fut malade de douleur.

M. de la Jeannotière voulait donner une éducation brillante à son fils; mais madame la marquise ne voulut pas qu'il apprit le latin, parce qu'on ne jouait la comédie et l'opéra qu'en français; elle empêcha aussi qu'on lui apprit la géographie, parce que, disait-elle, les postillons sauront bien trouver, sans qu'il s'en embarrasse, le chemin de ses terres. Après avoir examiné de cette manière toutes les sciences utiles, il fut décidé que le jeune marquis apprendrait à danser.

On imagine bien que, 'éloigné de toutes les études qui doivent occuper un jeune homme, il fut bientôt conduit par l'oisiveté dans le libertinage; il dépensa des sommes immenses à rechercher de faux plaisirs, pendant que ses parents s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté

les grands biens de M. et de Madame de la Jeannotière, en se les appropriant et en épousant le jeune marquis. Une vieille voisine proposa le mariage. Les parents, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition. Tout était prêt pour les noces, et le jeune marquis recevait déjà les compliments de ses amis, lorsqu'un valet de chambre de sa mère arriva tout effaré. „Voici bien d'autres nouvelles, dit-il, des huissiers¹ déménagent la maison de Monsieur et de Madame; tout est saisi par des créanciers; on parle de prise de corps², et je vais faire mes diligences³ pour être payé de mes gages. — Voyons un peu, disait le marquis, ce que c'est que ça. — Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vite“. Il y courut, il arriva à la maison; son père était déjà emprisonné: tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu: sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes: il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune et de ses folles dépenses.

Le marquis, stupéfait, la rage dans le cœur, alla chez ceux qu'il avait vus venir le plus familièrement dans la maison de son père; ils le reçurent tous avec une politesse étudiée et en ne lui donnant que de vagues espérances. Il apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante, à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu;

¹ *Huissier*. Le vrai sens du mot *huissier* est *portier*, *huis* signifiant (dans l'ancien français) *porte*. *Huis* s'est conservé dans: à *huis clos* = séance secrète, — *cu ușile închise*.

² On parle de prise de corps = d'arrestation.

³ Et je vais faire mes diligences = et je vais faire mon possible et vite, *și o să fac tot ce-mi stă în putință și iute*.

c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaieté; sa petite femme, brune et assez agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maitre¹: le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abîmé dans sa douleur: „Eh! mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot.“ A ce nom le marquis lève les yeux; la voiture s'arrête: „C'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot!“ Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut, et court embrasser son ancien camarade.

Jeannot reconnut Colin; la honte et les pleurs couvrirent son visage: „Tu m'as abandonné, dit Colin; mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours“. Jeannot confus et attendri, lui conta, en sanglotant, une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin; allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. „Qu'est-ce donc que tout cet attirail? Vous appartient-il? — Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre; j'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits: nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux; nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays; je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile; je te mettrai de part², et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés“.

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte, et il se disait tout bas:

¹ Petit-maitre = jeune homme qui a des manières prétentieuses et ridicules, — *pomădat, filfison*. Au pluriel, *petits-maitres* = parti de Condé pendant la Fronde (= parti ennemi de la cour d'Anne d'Autriche et du ministre Mazarin (vers 1650).

² Je te mettrai de part = tu seras mon associé.

„Tous mes amis du bel air ¹ m'ont trahi, et Colin, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours. Quelle instruction?“ La bonté d'âme de Colin développa dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel, que le monde n'avait pas encore étouffé; il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. „Nous aurons soin de ta mère, dit Colin; et quant à ton bonhomme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires, et je me charge des siennes“. Il vint effectivement à bout ² de le retirer des mains de ses créanciers. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents, qui reprirent leur première profession; il épousa une sœur de Colin, laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très heureux; et Jeannot le père, et Jeannot la mère, et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

CARACTÈRE DE CHARLES XII

..... Ainsi périt, à l'âge de trente six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre.

Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie ³, ont été bien loin au-delà du vraisemblable.

C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine et le retint

¹ Tous mes amis du bel air = du haut monde, distingués, — *din lumea bună, aleasă*.

² Il vint effectivement à bout = il réussit en effet.

³ Unie = tranquille, sans prétentions.

cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénéralant en profusion ¹, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, et dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités dont une seule eût pu immortaliser un autre prince ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne: homme unique plutôt que grand homme; admirable plutôt qu'à imiter.

Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

DU GOÛT

Le goût, ce sens, ce don de discerner ², nos aliments, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime par le mot *goût* le sentiment des beautés et des défauts. C'est un discernement prompt comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la

¹ Profusion = excès de libéralité ou de dépense, — *risipã, bel-sug*. — **Syn. Profusion, prodigalité.** La *profusion* dépasse de beaucoup la dépense réglée et ordinaire; la *prodigalité* (= *cheltueli nebune*) est une dépense excessive faite sans raison et sans prévoyance.

² Discerner. Voyez page 81, note 1.

réflexion : il est, comme lui, sensible et voluptueux à l'égard du bon ; il rejette, comme lui, le mauvais avec soulèvement ¹ ; il est souvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude.

Il ne suffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage ; il faut la sentir, en être touché ; il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'un manière confuse : il faut démêler ² les différentes nuances. Rien ne doit échapper à la promptitude du discernement ; et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût sensuel : car le gourmet ³ sent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs : l'homme de goût, le connaisseur verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles, il verra un défaut à côté d'un agrément ⁴.

Comme le mauvais goût, au physique, consiste à n'être flatté que par des assaisonnements ⁵ trop piquants et trop recherchés ; ainsi le mauvais goût, dans les arts, est de ne se plaire qu'aux ornements étudiés, et de ne pas sentir la belle nature.

On dit qu'il ne faut point disputer des goûts, et on a raison quand il n'est question que du goût sensuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts : comme ils ont des beautés réelles, il y a un goût qui les discerne ⁶, et un mauvais goût

¹ Soulèvement = mouvement d'indignation, de dégoût.

² Démêler. Voyez page 81, note 1.

³ Gourmet = amateur et connaisseur en vins et en bonne chère ; fin gourmand.

⁴ A côté d'un agrément = à côté de quelque chose d'agréable, qui a le don de plaire, — *pe lângă un ce plăcut*.

⁵ Assaisonnements = apprêts, — *dresuri (unor bucate)*. (Assaisonner (au fig.) = rendre agréable. *La sagesse assaisonne le plaisir.*)

⁶ Discerne. Voyez page 81, note 1.

qui les ignore; et on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers. Il y a aussi des âmes froides, des esprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redresser; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point...

Ne se trompe-t-on point quand on dit que c'est un malheur d'avoir le goût trop délicat; d'être trop connaisseur; qu'alors on est trop choqué des défauts, et trop insensible aux beautés; qu'enfin on perd à être trop difficile? N'est-il pas vrai, au contraire, qu'il n'y a véritablement de plaisir que pour les gens du goût? Ils voient, ils entendent, ils sentent ce qui échappe aux hommes moins sensiblement organisés et moins exercés.

(*Dictionnaire philosophique*).

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT ¹

A Colmar, 29 de mai 1754

Savez vous le latin, madame? Non: voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux Pope ² que Virgile. Ah! madame, toutes nos langues modernes sont sèches, pauvres et sans harmonie, en comparaison de celles qu'ont parlées nos premiers maîtres, les Grecs et les Romains. Nous ne sommes que des violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poème épique, aux amours de Didon ³, à l'embrasement de Troie ⁴, à la descente d'Enée aux enfers ⁵?

¹ (1697—1780) ouvrit son salon aux philosophes et hommes de lettres de son temps

² Poète anglais (1688—1744); son principal ouvrage est l'*Essai sur l'homme*.

³ Dans l'*Énéide* de Virgile.

⁴ Dans l'*Illiad*e d'Homère. — *Embrasement*, synonyme d'*incendie*. L'*embrasement* est un feu général; l'*incendie* à des progrès successifs; une étincelle peut allumer un incendie, et l'*incendie* peut produire un vaste *embrasement*.

⁵ Dans l'*Énéide*.

Je crois l'*Essai sur l'homme* de Pope le premier des poèmes didactiques, des poèmes philosophiques; mais ne mettons rien à côté de Virgile. Vous le connaissez par les traductions; mais les poètes ne se traduisent point: peut-on traduire de la musique? Je vous plains, madame, avec le goût et la sensibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire Virgile. Je vous plaindrais davantage si vous lisiez des Annales¹, quelques courtes qu'elles soient. L'Allemagne en miniature n'est pas faite pour plaire à une imagination française telle que la vôtre.

Je vous écris rarement, madame, quoique, après le plaisir de lire vos lettres, celui d'y répondre comme je peux soit le plus grand pour moi; mais je suis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon temps avec la maladie. Je n'ai point de temps à moi; car je souffre et je travaille sans cesse. Cela fait une vie pleine, pas tout à fait heureuse; mais où est le bonheur? je n'en sais rien, madame; c'est un beau problème à résoudre . . .

J.-J. ROUSSEAU

(1712—1778)

Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève en 1712. Ses principaux ouvrages sont: *le Discours sur l'inégalité*, *le Contrat social*, *la Nouvelle Héloïse*, *l'Émile ou l'Éducation*. Rousseau exerça une très grande influence sur la dernière moitié du dix-huitième siècle.

LE LEVER DU SOLEIL

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient

¹ Annales. — Il s'agit ici des *Annales de l'Empire*, publiées par Voltaire en 1754.

paraît tout en flammes: à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître: on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace¹; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montre couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie: en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée; il se sent² de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid³.

LA PROMENADE

Quel temps croiriez-vous, monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse: ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promena-

¹ Espace (m). Comme terme d'imprimerie, *espace* = petite pièce de fonte qui sert à séparer les mots (*albitură*), est du genre féminin.

² Il se sent = se ressent, *se simte în el* (*moliciumea unei pacinice treziri din somn*).

³ N'en laisse aucun de sang-froid = impassible, *nepăsător*.

des solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable Auteur.

En me levant avant le soleil, pour aller contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vissent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns et me ménager un plus long après-midi.

Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil, pressant le pas, dans la crainte que quelqu'un ne vint s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver, mais quand une fois j'avais pu doubler ¹ un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétilllement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant: „Me voilà maître de moi pour le reste de ce jour!“ J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vint s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères² frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'entouraient, l'étonnante

¹ Mais quand une fois j'avais pu doubler=franchir, passer, laisser derrière moi.

² L'or des genêts = la couleur jaune d'or, — *aurul inistrului, al drobiței* (= *genista tinctoria*, genêt des teinturiers, genestrolle), et la pourpre des bruyères = la couleur rouge, — *și purpura a ierbeii negre, a cruzățelei* (= *Erica vulgaris*.)

variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration. Le concours de tant d'objets intéressants qui disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et me faisait souvent redire en moi-même: „Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.“

Ainsi s'écoulaient pour moi les journées les plus charmantes; et quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas assez mis à profit ma journée; je pensais en pouvoir jouir davantage encore, et, pour réparer le temps perdu, je me disais: „Je reviendrai demain.“

Je revenais à petits pas¹, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content; je me reposais agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur ma terrasse. Je soupais de grand appétit dans mon petit domestique. Ma gaieté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour. J'étais bien différent quand j'avais vu de la compagnie: j'étais rarement content des autres, et jamais de moi.

LE VOYAGEUR A PIED

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval: c'est d'aller à pied. On part à

¹ Je revenais à petits pas = lentement, à pas comptés,—*incetinel*.

² Dans mon petit domestique = dans mon petit intérieur,—*in mica mea gospodărie*.

son moment ¹, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays, et on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apreçois-je une rivière, je la côtoie; un bois touffu, je vais sous son ombre; une grotte, je la visite; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tous faits, des routes commodes, je passe partout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir, et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager! sans compter la santé qui s'affermi, l'humeur qui s'égayé.

LA MAISON DE CAMPAGNE

Je n'irai pas me bâtir une ville en campagne et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bieu ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure,

¹ On part à son moment=on part quand bon vous semble,—
pornești la drum când îți place.

je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, tous les airs ¹ de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins ² sont bien ridicules à des gens en haleine ³ depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers; une longue procession de gais convives

¹ Là, tous les airs = toutes les habitudes, — *toate apucăturile*.

² Les ragoûts fins = les mets délicats, *măncările alese*.

³ A des gens en haleine = à des gens au travail, en mouvement, — *pentru oamenii cari sunt în picioare (din zorii zilei)*.

porterait en chantant l'aprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaise; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons. Point d'importuns laquais épiaut nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long diner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres, chacun serait servi par tous: le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret: „Je suis encore homme“.

LE RETOUR DANS LA PATRIE

Plus j'approchais de la Suisse, plus je me sentais ému³. L'instant où, des hauteurs du Jura, je découvris le lac de Genève, fut un instant d'extase et de ravissement. La vue de mon pays, de ce pays si chéri, où des torrents de plaisirs avaient inondé mon cœur; l'air des Alpes,

¹ Nos maintiens = notre tenue, nos manières, — *felul nostru de a fi, manierele noastre, ținuta noastră, mișcările noastre*.

² On prononce *outi*. — **Syn. Outil, instrument.** *Outil* (*uneltă, sculă*), appartient aux professions mécaniques; *l'instrument* sert dans les arts, dans les sciences: *outil* de menuisier; *instrument* de chirurgie.

³ Plus j'approchais, — *cu cât m'apropiam mai mult*; plus je me sentais ému, — *cu atât mă simțeam mai mișcat*.

si salulaire et si pur; le doux air de la patrie plus suave que les parfums de l'Orient; cette terre riche et fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé; ce séjour charmant auquel je n'avais rien trouvé d'égal dans le tour du monde; l'aspect d'un peuple heureux et libre; la douceur de la saison, la sérénité du climat; mille souvenirs délicieux qui réveillaient tous les sentiments que j'avais goûtés; tout cela me jetait dans des transports que je ne puis décrire, et semblait me rendre à la fois la jouissance de ma vie entière.

UNE NUIT À LA BELLE ÉTOILE ¹

Je me souviens d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône ², car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très chaud ce jour-là; la soirée était charmante: la rosée humectait l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air était frais sans être froid; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion ³ rendait l'eau couleur de roses; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie ⁴,

¹ A la belle étoile = dehors.

² On prononce *Sône*.

³ Réflexion = rejaillissement, réverbération, — *resfrângere*. —

Syn. Réflexion = action de l'esprit qui réfléchit, méditation, *gândire*, *chibzuală*, *judecată*.

⁴ Rêverie. Voyez page 45, note 1.

je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade sans m'apercevoir que j'étais las¹.

Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres; un rossignol était précisément au-dessus de moi. Je m'endormis à son chant; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour, mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable, Je me levai, me secouai, la faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs² qui me restaient encore. J'étais de si bonne humeur, que j'allais chantant tout le long du chemin.

LA JEUNESSE

Un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions tendres et affectueuses; son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaillit d'aise quand il revoit son camarade: ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement: il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang

¹ Las. — Syn. Las, fatigué, harassé. On est *las* (=ostenit) quand on n'a plus ni la volonté ni la force d'agir; on est *fatigué* (=obosit) lorsque la lassitude est forcée; on est *harassé* (=spetit, rupt de oboseală zdrobit de osteneală) quand on ressent une fatigue excessive.

² Deux pièces de six blancs = de deux sous et demi (=12 centimes et demi.) Le *blanc* = ancienne monnaie de cinq deniers; le *denier* = monnaie de cuivre dont la valeur était la douzième partie d'un *sou*. On dit encore *six blancs*, pour deux sous et demie.

qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit le moment d'après toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir: il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite; il voudrait au prix de son sang racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même? au fort de sa fureur ¹, une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité.

CONSEILS À UN JEUNE HOMME

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus, fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez.

Vous m'honorez, en pensant que je pourrais vous y être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de vous établir à Montmorency; vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale.

Rentrez dans votre cœur ², et vous les y trouverez, et je ne pourrai rien vous dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous la voudrez consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science

¹ Au fort de sa fureur. Voyez page 55, note 3.

² Rentrez dans votre cœur = examinez votre cœur, — *cercetea-ză-ți inima*.

qui s'apprend avec tant d'appareil : pour être vertueux, il suffit vouloir l'être ; et si vous avez bien cette volonté, tout est fait : votre bonheur est décidé.

S'il m'appartenait ¹ de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût, que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir ; la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations.

Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre ; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province ; allez vivre dans le sein de votre famille, servez, soignez vos vertueux parents : c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu nous impose.

Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manèges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait monsieur votre père ; et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi-même ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir.

Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency : peut-

¹ S'il m'appartenait = si j'avais le droit, s'il m'était permis, si je pouvais, si j'étais en droit.

être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir.

LE DUEL

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard: c'est celle où l'on se bat au premier sang! Au premier sang! Grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire, de ce sang, bête féroce? le veux-tu boire?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers¹? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton? D'autres temps, d'autres

¹ Combats particuliers=singuliers, — *dueluri*.

mœurs, je le sais : mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir¹ si les mœurs d'un temps sont celles qu'exigent le solide honneur ? Non, cet honneur n'est point variable ; il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés ; il ne peut ni passer, ni renaître ; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait celui qui s'y veut asservir dans les lieux où règne un usage contraire ? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là ; et l'honneur ne consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre² juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi ; on voit

¹ S'enquérir = s'informer minutieusement, — *a se informa cu deamănuntul*. — **Syn. S'enquérir, s'informer.** *S'enquérir* = faire des recherches profondes pour connaître exactement ; *s'informer* = demander des éclaircissements. — En s'informant, on apprend ; en s'enquérant, on découvre.

² En toute rencontre = en toute circonstance.

aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récuse: et, dans une conduite si bien liée¹, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux² et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très malhonnêtes gens qui, de peur qu'on ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter, ni le retenir: l'homme de bien le porte partout avec lui; au combat, contre l'ennemi; dans un cercle, en faveur des absents et de la vérité: dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps: elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

LA VRAIE LIBERTÉ

O homme! resserre ton existence au dedans de toi, et tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la

¹ Dans une conduite si bien liée = si bien réglée.

² Ombrageux, *năzarnic, bănuitor*.—Syn. **Méfiant ombrageux, soupçonneux**. Le *méfiant* craint habituellement d'être trompé; l'*ombrageux* prend trop légèrement des craintes; le *soupçonneux* (= *prepuielnicul*) conjecture (= *judecă după ipoteze, i se năzare, vede*) partout le mal, même sous les apparences du bien. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir; ne regimbe¹ point contre la dure loi de la nécessité, et n'épuise pas, à vouloir lui résister, des forces que le ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît, et autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir, ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, et pas au delà; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige². La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion: car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de manière de penser, il faudra bien, par force, que tu changes de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres, ces visirs³, ces courtisans, ces soldats, ces valets, et jusqu'à des enfants, quand tu serais un Thémistocle en génie⁴, vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes peuples sont mes sujets, dis-tu fièrement. Soit; mais toi, qu'es-tu? Le sujet de tes ministres: et tes ministres

¹ Ne regimble pas contre = ne refuse point d'obéir à, — *nu te impotrivi*.

² Prestige = illusion attribuée à une cause supranaturelle, — *farmec*.

³ Les principaux officiers du conseil du Sultan.

⁴ (Note de J.-J. Rousseau): Ce petit garçon que vous voyez là-bas, disait Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grèce: car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens, et les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh! quels petits conducteurs on trouverait souvent aux plus grands empires, si, du prince, on descendait par degrés jusqu'à la première main qui donne le branle en secret.

à leur tour que sont-ils? Les sujets de leurs commis¹, les valets de leurs valets. Prenez tout, usurpez² tout, et puis versez l'argent à pleines mains, dressez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des lois, des édits, multipliez les espions, les soldats, les bourreaux, les prisons, les chaînes; pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela? Vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours, et vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens: d'où il suit que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté: l'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut et ne fait que ce qu'il lui plaît.

¹ Commis = employé d'une administration.

² Usurper = s'emparer par force ou par ruse du bien ou des titres d'autrui. — Syn. **Usurper**, **envahir**, **s'emparer**. *Usurper*, c'est prendre injustement, par voie d'autorité; *envahir*, c'est prendre par voie de fait, sans prévenir par aucun acte d'hostilité; *s'emparer*, c'est se rendre maître d'une chose, en prévenant tous ceux qui peuvent y prétendre avec plus de droit.

BUFFON

(1707—1788)

George-Louis Leclerc, comte de Buffon, naquit à Montbard (Côte-d'Or) en 1707, et mourut à Paris en 1788, au moment où allait éclater la Révolution. Son œuvre immense (31 volumes) intitulée *Histoire naturelle* fut publiée de 1749 à 1788. *Les Époques de la nature* en forment la partie la plus belle. Buffon a popularisé les sciences naturelles par un style éloquent; non seulement il a laissé des modèles magnifiques, mais il a encore donné la théorie de l'art d'écrire dans son célèbre *Discours sur le style*.

L'HISTOIRE NATURELLE ET L'HISTOIRE CIVILE

Comme, dans l'histoire civile, on consulte les titres, on recherche les médailles, on déchiffre les inscriptions antiques, pour déterminer les époques des révolutions humaines et constater les dates des événements moraux: de même, dans l'histoire naturelle, il faut fouiller les archives du monde, tirer des entrailles de la terre les vieux monuments, recueillir leurs débris, et rassembler en un corps de preuves tous les indices des changements physiques qui peuvent nous faire remonter aux différents âges de la nature. C'est le seul moyen de fixer quelques points dans l'immensité de l'espace, et de placer un certain nombre de pierres numéraires¹ sur la route éternelle du temps. Le

¹ Pierres numéraires = signes, pierres indiquant la longueur des routes.

passé est comme la distance; notre vue y décroît, et s'y perdrait de même, si l'histoire et la chronologie n'eussent placé des fanaux, des flambeaux aux points les plus obscurs; mais, malgré ces lumières de la tradition écrite, si l'on remonte à quelques siècles, que d'incertitudes dans les faits! que d'erreurs sur les causes des événements! et quelle obscurité profonde n'environne pas les temps antérieurs à cette tradition! D'ailleurs, elle ne nous a transmis que les gestes de quelques nations, c'est-à-dire les actes d'une très petite partie du genre humain: tout le reste des hommes est demeuré nul pour nous, nul pour la postérité; ils ne sont sortis de leur néant que pour passer comme des ombres qui ne laissent point de traces; et plût au ciel¹ que le nom de tous ces prétendus héros, dont on a célébré les crimes ou la gloire sanguinaire, fût également enseveli dans la nuit de l'oubli!

Ainsi l'histoire civile, bornée d'un côté par les ténèbres d'un temps assez voisin du nôtre, ne s'étend de l'autre qu'aux petites portions de terre qu'ont occupées successivement les peuples soigneux de leur mémoire; au lieu que l'histoire naturelle embrasse également tous les espaces, tous les temps, et n'a d'autres limites que celles de l'univers.

EMPIRE DE L'HOMME SUR LES ANIMAUX

L'empire de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire; c'est l'empire de l'esprit sur la matière, c'est non seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables. mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnaître à tout instant l'excellence de son être; car ce

¹ Et plût au ciel = et fasse le ciel.

n'est pas parce qu'il leur commande: s'il n'était que le premier du même ordre, les seconds se réuniraient pour lui disputer l'empire; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande; il pense, et dès lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

Il est maître des corps bruts, qui ne peuvent opposer à sa volonté qu'une lourde résistance ou qu'une inflexible dureté, que sa main sait toujours surmonter et vaincre en les faisant agir les uns contre les autres; il est maître des végétaux, que par son industrie¹ il peut augmenter, diminuer, renouveler, dénaturer, détruire ou multiplier à l'infini; il est maître des animaux, parce que, non seulement il a comme eux du mouvement et du sentiment, mais qu'il a de plus la lumière de la pensée, qu'il connaît les fins et les moyens, qu'il sait diriger ses actions, concerter ses opérations, mesurer ses mouvements, vaincre la force par l'esprit, et la vitesse par l'emploi du temps.

Cependant, parmi les animaux, les uns paraissent être plus ou moins familiers, plus ou moins sauvages, plus ou moins doux, plus ou moins féroces: que l'on compare la docilité et la soumission du chien avec la fierté et la férocité du tigre, l'un paraît être l'ami de l'homme et l'autre son ennemi; son empire sur les animaux n'est donc pas absolu: combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met entre eux et l'homme l'élément qu'ils habitent! Combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse! et enfin combien y en a-t-il qui, bien loin de reconnaître leur souverain, l'attaquent à force ouverte!

C'est donc par les talents de l'esprit et non par la force et par les autres qualités de la matière, que l'homme a su subjuguier les animaux: dans les premiers temps ils devaient être tous également indépendants; l'homme devenu

¹ Industrie. Voyez page 64, note 1.

criminel et féroce, était peu propre à les apprivoiser ; il a fallu du temps pour les approcher, pour les reconnaître, pour les choisir, pour les dompter ; il a fallu qu'il fût civilisé lui-même pour savoir instruire et commander, et l'empire sur les animaux comme tous les autres empires, n'a été fondé qu'après la société.

C'est d'elle que l'homme tient sa puissance, c'est par elle qu'il a perfectionné sa raison, exercé son esprit et réuni ses forces : auparavant, l'homme était peut-être l'animal le plus sauvage et le moins redoutable de tous ; nu, sans armes et sans abri, la terre n'était pour lui qu'un vaste désert peuplé de monstres, dont souvent il devenait la proie ; et même longtemps après, l'histoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des destructeurs de bêtes.

Mais lorsque avec le temps l'espèce humaine s'est étendue, multipliée, répandue, et qu'à la faveur des arts et de la société l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'univers, il a fait reculer peu à peu les bêtes féroces, il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore les ossements énormes, il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les espèces voraces et nuisibles, il a opposé les animaux aux animaux, et, subjuguant les uns par adresse, domptant les autres par la force, ou les écartant par le nombre et les attaquant tous par des moyens raisonnés. il est parvenu à se mettre en sûreté, et à établir un empire qui n'est borné que par les lieux inaccessibles, les solitudes reculées, les sables brûlants, les montagnes glacées, les cavernes obscures, qui servent de retraites au petit nombre d'espèces d'animaux indomptables.

LES OISEAUX

Les oiseaux sont de tous les êtres de la nature les plus indépendants et les plus fiers de leur liberté, parce

qu'elle est plus entière et plus étendue que celle de tous les autres animaux; comme il ne faut qu'un instant à l'oiseau pour franchir tout obstacle et s'élever au-dessus de ses ennemis, qu'il leur est supérieur par la vitesse du mouvement, et par l'avantage de sa position dans un élément où ils ne peuvent atteindre, il voit tous les animaux terrestres comme des êtres lourds et rampants attachés à la terre; il n'aurait même nulle crainte de l'homme si la balle et la flèche ne lui avaient appris que, sans sortir de sa place, il peut atteindre, frapper et porter la mort au loin. La nature, en donnant des ailes aux oiseaux, leur a départi les attributs de l'indépendance et les instruments de la haute liberté, aussi n'ont-ils¹ de patrie que le ciel qui leur convient; ils en prévoient les vicissitudes et changent de climat en devançant les saisons; ils ne s'y établissent qu'après en avoir pressenti la température; la plupart n'arrivent que quand la douce haleine du printemps a tapissé les forêts de verdure; quand elle fait éclore les germes qui doivent les nourrir; quand ils peuvent s'établir, se giter², se cacher sous l'ombrage: quand enfin la nature vivifiant les puissances de l'amour, le ciel et la terre semblent réunir leurs bienfaits pour combler leur bonheur. Cependant cette saison de plaisir devient bientôt un temps d'inquiétude; tout à l'heure ils auront à craindre ces mêmes ennemis au-dessus desquels ils planaient avec mépris; le chat sauvage, la martre, la belette, chercheront à dévorer ce qu'ils ont de plus cher; la couleuvre rampante gravira³ pour avaler leurs œufs et détruire leur progéniture: quelque élevé, quelque caché que puisse être leur nid, ils sauront le découvrir, l'atteindre,

¹ Aussi n'ont-ils. Voyez page 57, note 1.

² Se giter = passer la nuit, trouver un gîte,—*a nopta, a-și găsi un culcuș pentru o noapte.*

³ Gravira. Gravier = monter avec effort à quelque endroit escarpé, *a (se) urca, a (se) sui cu greutate.* Gravier sur une montagne, et *activement*: gravir une montagne.

le dévaster¹; et les enfants, cette aimable portion du genre humain, mais toujours malfaisante par désœuvrement², voleront sans raison ces dépôts sacrés du produit de l'amour: souvent la tendre mère se sacrifie dans l'espérance de sauver ses petits; elle se laisse prendre plutôt que de les abandonner. L'affection maternelle est donc un sentiment plus fort que celui de la crainte, et plus profond que celui de l'amour, puisque ici cette affection l'emporte sur les deux dans le cœur d'une mère, et lui fait oublier son amour, sa liberté, sa vie.

Le coup d'œil que nous venons de jeter³ rapidement sur les facultés des oiseaux suffit pour nous démontrer que, dans la chaîne du grand ordre des êtres, ils doivent être après l'homme placés au premier rang. La nature a rassemblé, concentré dans le petit volume de leur corps plus de force qu'elle n'en a départi aux grandes masses des animaux les plus puissants; elle leur a donné plus de légèreté sans rien ôter à la solidité de leur organisation, elle leur a laissé un empire plus étendu sur les habitants de l'air, de la terre et des eaux; elle leur a laissé un pouvoir de domination excessive sur le genre entier

¹ Dévaster.—Syn. Ravager (= *a prāda*), désoler (= *a prāda*, *a stinge*, *a pustii*), dévaster (= *a pustii*), saccager (= *a pustii*, *a sfārāma*, *a jefui*, *a prāda*).

Ravager = renverser, entraîner les biens par une action subite, impétueuse; *désoler* = détruire la population d'une contrée, la réduire à un désert: *dévaster* = tout détruire dans un pays; *saccager* = livrer au carnage une ville, des lieux peuplés.

² Désœuvrement = état d'une personne désœuvrée. — Syn. **Inaction, désœuvrement, oisiveté, loisir.** *L'inaction* est l'état de celui qui ne fait rien dans le moment; le *désœuvrement*, de celui qui n'a rien et ne cherche rien à faire,—*trândăvie*; *l'oisiveté* est l'état de celui qui ne veut rien faire,—*lene*, *lenevie*; le *loisir* est le temps dont on peut disposer sans manquer à ses devoirs. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

³ Le coup d'œil que nous venons de jeter. Venir **de**, joint à l'infinitif d'un verbe sert à marquer un passé très prochain.

des insectes, qui ne semblent tenir d'elle leur existence que pour maintenir et fortifier celle de leurs destructeurs auxquels ils servent de pâture; ils dominent de même sur les reptiles, dont ils purgent la terre sans redouter leur venin, sur les poissons qu'ils enlèvent hors de leur élément pour les dévorer; enfin sur les animaux quadrupèdes dont ils font également des victimes; on a vu la buse¹ attaquer le renard, le faucon arrêter la gazelle, l'aigle enlever la brebis, attaquer le chien comme le lièvre, les mettre à mort et les emporter dans son aire; et si nous ajoutons à toutes ces prééminences de force et de vitesse, celles qui rapprochent les oiseaux de la nature de l'homme, la marche à deux pieds, l'imitation de la parole, la mémoire musicale, nous les verrons plus près de nous que leur forme extérieure ne paraît l'indiquer²; en même temps que par la prérogative³ unique de l'attribut des ailes et par la prééminence du vol sur la course, nous reconnaitrons leur supériorité sur tous les animaux terrestres.

LE CYGNE

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la cruauté, au lieu que

¹ Buse (lat. *buteo*) = oiseau de proie pesant et stupide, du genre des faucons, *uliul șoarecelor*.—**Homon.** Buse = personne sotte et qui n'est propre à rien: c'est une buse = *e un tont, e un Tănase*.—**Fig. et prov.** On ne saurait faire d'une buse un épervier (= *curui*) = on ne peut faire d'un sot un homme d'esprit,—*prostu tot prost*.

² Que leur forme extérieure ne paraît l'indiquer. Voyez page 53 note 2.

³ La prérogative.—**Syn. Prérrogative, privilège.** La naissance donne les *prérrogatives*; les charges (= *însărcinările, slujbele*) donnent les *privilèges*.

le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser, et de ne pas les employer que pour la défense. Il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle, sans le provoquer, sans le craindre : il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide ; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi ; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature ; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux ; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire ; nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la beauté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la volupté.

A sa noble aisance, à la facilité, à la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître, non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour

l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la proue¹ du navire fendant l'onde: son large estomac en présente la carène²; son corps, penché en avant pour cingler³, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe; sa queue est un vrai gouvernail; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que voguant en troupe, on voie de loin au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée; soit que, s'en détachant et s'approchant du rivage, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords les plus écartés; puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

¹ Proue (lat. *prora*) = l'avant d'un navire, — *proră*, *piscul corăbiei*; la partie opposée à la proue, l'arrière d'un navire, s'appelle *poupe* (lat. *puppis*).

² La carène (lat. *carina*) = partie du vaisseau qui plonge dans l'eau, — *partea inferioară a corăbiei*.

³ Cingler (t. de mar.) = naviguer à pleines voiles.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux, ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ses beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales.

L'OISEAU-MOUCHE

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature: elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur, *maxime miranda in minimis*; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche: elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air volant de fleurs en fleurs; il a leur éclat; il vit de leur nectar et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches; elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques, car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court sé-

jour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyr à la suite d'un printemps éternel.

Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile (*le taon*¹) pour la grandeur, et du bourdon² pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine et leur langue un fil délié, leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent³ transparentes. A peine aperçoit-on⁴ leurs pieds, tant ils sont courts et menus: ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs. Leur vol est continu⁵ bourdonnant et rapide; on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet⁶. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs paraît non seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre. Il les visite toutes plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter

¹ Taon. Prononcez **tan** (= *tăun*).

² Bourdon = espèce d'abeille qui fait en volant un bruit appelé bourdonnement (= *zbărniit*), *bondar*. — **Homon**. Bourdon = grosse cloche. = Bourdon d'orgue = *băsul orgei*. T. d'imprimerie = omission d'un ou de plusieurs mots, — *omitere*, de *către culegători tipografi, a unuia sau a mai multor cuvinte*. = Bâton de pèlerin, avec un ornement en haut en forme de pomme, — *băț de pelerin*.

³ Qu'elles en paraissent = qu'elles paraissent à cause de cela, pour cela.

⁴ A peine aperçoit-on. Voyez page 57, note 1.

⁵ Continu (= *neîncetat, neîntrerupt, urmat*). — **Syn. Continu, continuel**. Ce qui est *continuu* n'est pas divisé; ce qui est *continuel* n'est pas interrompu.

⁶ Rouet = machine à *roue* qui sert à filer ou former du *fil* avec des brins de chanvre, de lin, de soie, de laine ou de coton, — *roată (de tors), rodan (furca de tors cu roată)*.

⁷ De ses ailes, — *cu aripele sale*.

jamais: il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace: on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats: l'impatience paraît être leur âme: s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp*, fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

LA FAUVETTE — LE PRINTEMPS

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur de la nature; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante; et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais

et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer et y chanter l'amour.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables: vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents le ton de la joie, et tous leurs jeux l'intérêt de l'amour.

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu¹: il tient un peu de celui du rossignol², et l'on en jouit plus longtemps, car plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tu, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes. Leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations³ peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées⁴. Ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur; car les cœurs sensibles n'entendent pas sans une douce émotion les accents inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux.

L'ÂNE

L'âne n'est point un cheval dégénéré, un cheval à queue nue, il n'est ni étranger, ni intrus⁵, ni bâtard, il a

¹ Le plus continu. Voyez page 118, note 5.

² Il tient un peu de celui du rossignol = il ressemble un peu à celui du rossignol, — *seamnă puțin cu al privighetoarei; e de acelaș fel cu al privighetoarei.*

³ Modulation (t. de musique) = passage d'un ton à un autre dans le chant ou dans l'harmonie. Suite de tons qui forment un chant dans un mode donné, — *modulație.*

⁴ Nuancées, — *nuanțate.* Nuance (t. de musique) = augmentation ou diminution de la force du son, de la vitesse du mouvement, — *nuanță.*

⁵ Intrus, se dit, familièrement et par extension, de celui qui

comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce et son rang: son sang est pur; et quoique sa noblesse soit moins illustre elle est tout aussi bonne, tout aussi ancienne que celle du cheval; pourquoi donc tant de mépris pour cet animal si bon, si patient, si sobre, si utile? Les hommes mépriseraient-ils jusque dans les animaux ceux qui les servent trop bien et à trop peu de frais? On donne au cheval de l'éducation, on le soigne, on l'instruit, on l'exerce; tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté du dernier des valets, ou à la malice des enfants, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par son éducation; et s'il n'avait pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdrait en effet par la manière dont on le traite; il est le jouet, le plastron¹, le bardeau² des rustres qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précautions, sans ménagement.

L'âne est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtimens et les coups; il est sobre et sur la qualité et sur la quantité de la nourriture; il se contente des herbes les plus dures, les plus désagréables, que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent; il est fort délicat

s'introduit quelque part sans avoir qualité pour y être admis, — *ne-poftit*. — *Intrus, use*, participe du verbe *intrure* qui est inusité = introduit, établi par force, par ruse, ou contre le droit et sans titre dans quelque charge, dans quelque dignité, dans quelque emploi etc. *Il s'est intrus dans cette charge*.

¹ Il est le plastron = il est en butte aux railleries, — *finta zeflemelelor, ciuca bătăilor, toporul de oase*. — Servir de plastron à quelqu'un.

² Le bardeau (mieux: *bardot*) = quelqu'un que les autres prennent pour l'objet de leurs plaisanteries, ou sur lequel ils se déchargent de leurs besognes, — *finta zeflemelelor, ciuca bătăilor, toporul de oase*. Le bardot des rustres = *toporul de oase al bătărilor*.

sur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus; il boit aussi sobrement qu'il mange, et n'enfoncé point du tout son nez dans l'eau par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles. Comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère¹; et, sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui; car il ne se vautre pas, comme le cheval, dans la fange et dans l'eau; il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue; aussi a-t-il² la jambe plus sèche et plus nette que le cheval; il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Dans la première jeunesse, il est gai, et même assez joli; il a de la légèreté et de la gentillesse; mais il la perd bientôt, soit par l'âge soit par les mauvais traitements, et il devient lent, indocile et têtù. Il s'attache à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité; il le sent de loin, et le distingue de tous les autres hommes; il reconnaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés: il a les yeux bons, l'odorat admirable, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au rang des animaux timides, qui ont tous à ce qu'on prétend, l'ouïe très fine et les oreilles longues; lorsqu'on le surcharge, il le marque en inclinant la tête et baissant les oreilles: lorsqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche et retire les lèvres d'une manière très désagréable, ce qui lui donne un air moqueur et dérisoire: si on lui couvre les yeux, il reste immobile; et lorsqu'il est couché sur le côté, si on lui place la tête de manière que

¹ Fougère,—*feriga*, *spata-dracului*, *earba-șarpelui*, *spinarea lupului*.

² Aussi a-t-il. Voyez page 57, note 1.

l'œil soit appuyé sur la terre, et qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il restera dans cette situation sans faire aucun mouvement et sans se secouer pour se relever: il marche, il trotte et il galope comme le cheval; mais tous ses mouvements sont petits, et beaucoup plus lents; quoiqu'il puisse d'abord courir avec assez de vitesse, il ne peut fournir qu'une petite carrière ¹ pendant un petit espace de temps; et quelque allure ² qu'il prenne, si on le presse, il est bientôt rendu ³.

LE BŒUF

Le bœuf, le mouton, et les autres animaux qui paissent l'herbe, non seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais sont encore ceux qui consomment et dépensent le moins: le bœuf surtout est à cet égard l'animal par excellence; car il rend à la terre tout autant qu'il en tire et même il améliore le fonds sur lequel il vit, il engraisse son pâturage: au lieu que le cheval et la plupart des autres animaux amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que le bétail procure à l'homme: sans le bœuf, les pauvres et les riches auraient beaucoup de peine à vivre; la terre demeurerait inculte; les champs et même les jardins seraient secs et stériles; c'est sur lui que roulent ⁴ tous les

¹ Il ne peut fournir qu'une petite carrière = course.

² Allure = façon de marcher, principalement des chevaux, — *mers, umblet*.

³ Rendu = las, fatigué.

⁴ C'est sur lui que roulent = c'est de lui que dépendent tous les travaux de la campagne, — *pe dânsul se întemeiază toate muncile câmpului*.

travaux de la campagne; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait toute la force de l'agriculture: autrefois il faisait toute la richesse des hommes et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des États, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval et l'âne pour porter des fardeaux: la forme de son dos et de ses reins le démontre; mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue. La masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et à sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre¹ à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts.

Dans les espèces d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux, et où la multiplication est l'objet principal, la

¹ A le rendre propre = convenable, — *a-l face bun, potrivit.* —

Observation. Au lieu du verbe **faire** on emploie le verbe **rendre** devant les adjectifs qualificatifs. *Rendre* signifie ici **faire devenir**. Ex. *Le malheur l'a rendu* (= l'a fait devenir) *sage*. — Devant les substantifs on emploie le verbe *faire*: *on l'a fait juge*. — **Se rendre** signifie **devenir** (par ses soins): *rendons-nous utiles; ils se sont rendus indispensables*. Devant les substantifs: *il s'est fait juge*. Exception: il s'est *rendu* maître. — Lorsque le verbe *faire* est pris dans le sens de: *dire, publier qu'une chose est, en donner une certaine opinion*, on ne peut pas le remplacer par le verbe *rendre* devant un adjectif: on le *faisait* mort, mais il se porte bien = on le *disait* mort, etc. — *lumea îl făcea mort, dar el e sănătos*. On le *fait* riche, mais il ne l'est pas, — *lumea îl face (zice că e) bogat, și el nu e*. — Il en est de même lorsque le verbe *se faire* signifie *devenir*: votre enfant *se fait* grand = devient grand, *se face* mare. Ce jardin commence à *se faire* beau, — *incepe a se face frumos*. Nous nous *faisons* vieux tous les jours (= nous devenons, *ne facem*). Il se fait riche aux dépens d'autrui (= *pe socoteala altora*).

femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle : le produit de la vache est un bien qui croit et qui se renouvelle à chaque instant : la chair du veau est une nourriture aussi adondante que saine et délicate ; le lait est l'aliment des enfants ; le beurre, l'assaisonnement de la plupart de nos mets ; le fromage, la nourriture la plus ordinaire des habitants de la campagne : que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache ! Ces mêmes hommes qui tous les jours, et du matin au soir, gémissent dans le travail et sont courbés sur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, et sont obligés de céder à d'autres la fleur, la substance de leur grain ; c'est par eux, et ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes : ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le soignent et s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux ; la chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage, réduits par la nécessité de leur condition, c'est-à-dire par la dureté des autres hommes, à vivre, comme les chevaux, d'orge et d'avoine, ou de légumes grossiers et de lait aigre.

DISCOURS SUR LE STYLE

... Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples, et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent¹ de même, le marquent fortement au dehors,

¹ S'affectent = s'impressionnent.

et, par une impresion purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvements, tous les signes, concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader¹? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui, comme vous, messieurs, comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner: il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux; il faut agir sur l'âme et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis²; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus³, lâche⁴ et trainant.

¹ Persuader = déterminer quelqu'un à croire, à faire quelque chose. — **Syn. Persuader, convaincre.** On est *convaincu* par le raisonnement; *persuadé* par l'éloquence; l'un porte à l'esprit, l'autre au cœur.

² Concis = serré, pressant, exprimé en peu de mots. — **concis,** — **Syn. Laconique, concis.** *Laconique*, (= bref en paroles à la manière des Lacédémoniens) se dit des personnes et des choses: *homme laconique, réponse laconique, lettre laconique, ton laconique, style laconique*, — tandis que *concis* ne se dit guère que des choses.

³ Diffus = trop abondant en paroles, prolixe. — **Syn. Diffus, prolixe.** L'homme *diffus* abonde en paroles qui délaient sa pensée; l'homme *prolixe* abonde en mots qui affaiblissent l'expression. Les écarts (= *abaterile, digresiunile*) rendent le style *diffus*; les longueurs le rendent *prolixe*.

⁴ Lâche = languissant, sans nerf, — *trăgănat, fără vigoare.*

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement¹, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité² que donne le grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports.

On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées: plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement et le soumet à des lois; sans cela, le meilleur écrivain s'égaré, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelques brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques

¹ Discernement = qualité de l'esprit qui aperçoit les différences qui distinguent les choses. — **Syn. Discernement, jugement.** Le *discernement* est éclairé: il rend les idées justes; le *jugement* est sage: il empêche de s'égarer.

² Sagacité. = pénétration d'esprit, — *pätundere*.

beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'il ne peuvent soutenir: que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant, tout sujet est un; et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles et contrainte par la nécessité des circonstances: autrement, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage: le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur, il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais; elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche¹ par un acte unique la forme primitive de

¹ Ébaucher = donner les premiers traits à un ouvrage, en indiquer les principales parties, = *faire une ébauche*. — Syn. Ébau-

tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne: mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer: il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation; ses connaissances sont les germes de ses productions: mais, s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et, comme il ne les a ni comparées, ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres; il demeure donc dans la perplexité¹; mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire: les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment, se joignant à la lu-

che, esquisse. L'ébauche (= *eboşa*, *prima incercare*, *inceputul*) est la première forme donnée à un ouvrage; l'esquisse (= *schîţa*) n'en contient que l'esprit, ne montre que la pensée.

¹ Perplexité = incertitude pénible, irresolution fâcheuse. — **Syn. Irrésolution, incertitude, perplexité.** L'irrésolution est une timidité à entreprendre; l'incertitude, une irresolution à croire; la *perplexité*, une irresolution inquiète.

mière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition: l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Aussi plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style; à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées; ils travaillent

donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées, parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre. Le style doit graver des pensées; ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en règlera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif, et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance¹ constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. Enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne

¹ Répugnance = aversion pour quelqu'un, pour quelque chose, — *desgust, scârbă*. — Syn. Haine, animosité, aversion, répugnance, antipathie. La haine naît de la passion; l'*animosité* ajoute à la haine une certaine activité qui tend sans cesse au mal et à la vengeance; l'*aversion*, repousse la présence et l'idée des objets qu'elle ne peut souffrir; la *répugnance* est un dégoût de ce qu'on est forcé de faire; l'*antipathie* est une répugnance non raisonnée et indépendante de la volonté.

foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

C'est ainsi, messieurs, qu'il me semblait, en vous lisant, que vous me parliez, que vous m'instruisiez. Mon âme, qui recueillait avec avidité ces oracles de la sagesse, voulait prendre l'essor et s'élever jusqu'à vous; vains efforts! Les règles, disiez-vous encore, ne peuvent suppléer au génie; s'il manque, elles seront inutiles: bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir. et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme, et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles. Les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes; il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé; aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond, ni le ton du style, et se trouve souvent dans les écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet; il ne doit jamais être forcé; il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin, si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque

suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non seulement élevé, mais sublime.

Ici, messieurs, l'application ferait plus que la règle; les exemples instruiraient mieux que les préceptes; mais comme il ne m'est pas permis de citer les morceaux sublimes qui m'ont si souvent transporté en lisant vos ouvrages, je suis contraint de me borner à des réflexions. Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité: la multitude des connaissances, la singularité des faits,¹ la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité: si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent² aisément, se transportent, et gagnent même à être mises en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer; s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable, et même éternelle. Or, un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très grand objet, l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature; la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, les exagère, elle crée les héros et les dieux. L'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est:

¹ La singularité des faits = la nouveauté des faits.

² S'enlèvent = s'empruntent.

ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions; et partout ailleurs, il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît; et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(1737—1814)

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre naquit au Havre, en 1737. Il fut l'ami et le disciple de J.-J. Rousseau. Ses ouvrages sont: *Voyage à l'île de France, les Harmonies de la nature, l'Arcadie, la Chaumière indienne, les Études de la nature* et *Paul et Virginie*. Ces deux derniers ouvrages consacrèrent sa réputation.

LE LIS ET LA ROSE

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état où je reconnaitrai un lis¹?

¹ Le lis (on pron. l's), du lat. *lilium* = plante bulbeuse à fleurs blanches et très odoriférantes, *crinul.* Dans *fleurs de lis* = anciennes armoiries des rois de France, on prononce li.

N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admèrerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante, quand elle est mouchetée comme par des gouttes de corail, par de petits scarabées¹ écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile?

Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Il faut la voir lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle la main par son éclat et par ses parfums. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude. C'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle et le repentir dans son sein.

HARMONIES DE LA NATURE VÉGÉTALE ET DE LA NATURE ANIMALE

La Providence a mis, au midi, des arbres toujours verts, et leur a donné un large feuillage pour abriter les animaux de la chaleur. Elle y est encore venue au secours des animaux en les couvrant de robes à poil ras, afin de les revêtir à la légère, et elle a tapissé la terre qu'ils habitent de fougères et de lianes vertes, afin de les

¹ Le scarabée (gr. *scarabos*) = insecte dont les ailes sont recouvertes par des étuis cornés, comme le hanneton, — *gândac*, *gândăcel*. — Ici il s'agit spécialement de la *Coccinella septempunctata*: coccinelle à sept points = *bubușliea*, *buburuză*.

tenir fraîchement. Elle n'a pas oublié les besoins des animaux du nord : elle a donné à ceux-ci pour toits les sapins toujours verts, dont les pyramides hautes et touffues écartent les neiges de leurs pieds, et dont les branches sont si garnies de longues mousses grises, qu'à peine on en aperçoit le tronc ; pour litières, les mousses mêmes de la terre, qui y ont en plusieurs endroits plus d'un pied d'épaisseur, et les feuilles molles et sèches de beaucoup d'arbres, qui tombent précisément à l'entrée de la mauvaise saison ; enfin pour provisions, les fruits de ces mêmes arbres, qui sont alors en pleine maturité. Elle y ajoute çà et là les grappes rouges des sorbiers, qui, brillant au loin sur la blancheur des neiges, invitent les oiseaux à recourir à ces asiles, en sorte que* les perdrix, les coqs de bruyère, les oiseaux de neige, les lièvres, les écureuils, trouvent souvent, à l'abri du même sapin, de quoi se loger, se nourrir et se tenir fort chaudement.

LE FRAISIER

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain, j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes ; mais il y en vint à la fin en si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très amusante parce que je manquais de loisir¹ et, pour dire la vérité, d'expressions.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes dis-

¹ Loisir = temps suffisant pour faire commodément une chose. — Syn. **Loisir**, **oisiveté**. Le *loisir* est un temps dont on peut disposer ; l'*oisiveté* (= *lene, nelucru*) est un temps d'inaction. Voyez page 113, note 2.

tinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban; d'autres, allongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes, quelques-unes en avaient de longues et de brillantes comme des lames de nacre; d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant, à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerivolants de papier, qui s'élèvent en formant, avec l'axe du vent, un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs; d'autres, simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup d'immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes ces tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier: telles que les limaçons qui se nichaient sous ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme¹, c'est-à-dire dans la seule épaisseur

¹ Parenchyme (on pron. *paranchime*) = tissu tendre et spongieux des feuilles, des tiges et des fruits, et qui remplit les intervalles des parties fibreuses, *parenhim*.

d'une feuille; les guêpes et les mouches à miel¹ qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et l'on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur; car, dans ce cas, ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope, avec des recherches infinies. Leurs yeux même sont très supé-

¹ Mouches à miel = abeilles.

rieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer c'est-à-dire à quelques lignes de distance; tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui nous échappe, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié.

Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or, la nature n'a rien fait en vain: quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux: elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre que le physicien Leuwenhoek ¹ y en a compté des milliers. Plusieurs autres après lui, entre autres

¹ (Antoine Van) naturaliste hollandais (1632—1723.)

Robert Hook ¹, en ont vu, dans une goutte d'eau de la petiteesse d'un grain de millet, les uns dix, les autres trente, et quelques-uns jusqu'à quarante-cinq mille. Ceux qui ignorent jusqu'où peuvent aller la patience et la sagacité d'un observateur pourraient douter de la justesse de ces observations, si Lijonnet, qui le rapporte dans la Théologie des insectes de Lesser, n'en faisait voir la possibilité par un mécanisme assez simple. Au moins on est certain de l'existence de ces êtres, dont on a dessiné les différentes figures. On en trouve d'autres, avec des pieds armés de crochets, sur le corps de la mouche, et même sur celui de la puce. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie de fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée. Les anthères ² jaunes des fleurs suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze ³, d'une grandeur incommensurable, les nectaires ⁴ des fleuves de sucre; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes, que l'architecture et l'orfèvrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture ⁵; car un jour,

¹ Hook (pron. Houk), physicien et mathématicien anglais qui vivait au XVII-ème siècle.

² Anthère=partie supérieure de l'étamine,—*anteră*.

³ Topaze—pierre précieuse de couleur jaune, brillante et transparente,—*topaz*.

⁴ Nectaire=organe de la fleur qui contient un suc doux et visqueux dont les abeilles font leur miel.

⁵ Conjecture = jugement, opinion établie sur des probabilités, *ipoteză, conjectură*.— Syn. **Présomption, conjecture**. La *présomption*

ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long col d'une matière semblable à l'améthyste¹, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'une matière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée, qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes² d'une plante, leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage: évaporée dans l'air une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter au lieu de descendre, se mettre en rond au lieu de se mettre de niveau, et s'élever en l'air au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent sans doute qu'il y a des hommes, et, parmi les hommes, des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout; qui,

est fondée sur des motifs de crédibilité, sur des avis certains; la *conjecture*, sur de simples apparences, sur des suppositions.

¹ Améthyste = pierre précieuse, de couleur violette que l'on supposait préserver de l'ivresse, — *ametistō*.

² Diaphane = qui se laisse traverser par les rayons lumineux, *straveziu, diafan*. — **Syn. Diaphane, transparent, translucide.** *Diaphane* qui ne laisse passer la lumière que par des pores invisibles; *transparent*, qui laisse passer la lumière soit par des pores invisibles, soit par des ouvertures sensibles; *translucide*, qui ne transmet qu'une lumière diffuse et ne laisse pas reconnaître la forme et les couleurs des objets. — La corne est translucide. Le verre est *diaphane* et *transparent*; la gaze est transparente et non pas *diaphane*. L'eau est *diaphane*; un voile *diaphane*. (Du gr. *diaphanēs*, de *dia* = à travers, et de *phainesthai* = apparaître). (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**.)

passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand, où ils ne peuvent atteindre; tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin et des décrépitudes¹ d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de sa science s'évanouissent.

PAUL ET VIRGINIE

(Nulle littérature n'a le pendant de ce charmant petit roman, à la fois pastorale pleine de fraîcheur, idylle poétique, tableau riche de couleurs et de relief. *Paul et Virginie* sont deux créations impérissables; l'amour de ces deux adolescents ingénus au sein d'une nature paradisiaque a touché le cœur de plusieurs générations.)

DESCRIPTION D'UNE TEMPÊTE ET D'UN NAUFRAGE

L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en

¹ Décrépitude = vieillesse extrêmement infirme, — *baccilire, decrepitudine*. — **Syn. Décrépitude, vieillesse.** La *vieillesse* est le dernier âge de la vie; la *décrépitude*, le dernier terme de la vieillesse. — **Caducité** = état de ce qui est *caduc*; état du corps humain dans l'extrême vieillesse. La *décrépitude* ne se dit que des êtres animés; la *caducité* peut se dire aussi des choses inanimées. *La caducité mène à la décrépitude.* La caducité commence à soixante-dix ans (Buffon).

détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux. —

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva; il fut jeté sur les rochers, à une demi-encâblure¹ du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous, Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras: „Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr? — Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure!“ Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domignue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène² et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie et à demi noyée. A peine ce jeune homme avait-il³ repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer,

¹ Encâblure (t. de mar.) = distance de 120 brasses, environ 200 mètres. (La *brasse* = mesure de la longueur des deux bras étendus, environ de 1 m. 62).

² Carène. Voyez page 116, note 2.

³ A peine ce jeune homme avait-il... Voyez page 57, note 1.

sur des vergues¹, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux.

On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié: une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe² du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu Paul à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect: nous les vîmes se jeter à ses genoux et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs: „Sauvez-la! sauvez-la! ne la quittez pas!“ Mais, dans ce moment, une montagne d'eau, d'une effroyable grandeur, s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer, et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

LES TOMBEAUX

Un tombeau est un monument placé sur les limites des deux mondes. Il nous présente d'abord la fin des

¹ Vergue (du lat. *virga*) = pièce de bois longue et ronde qui est attachée en travers des mâts d'un navire pour en soutenir les voiles.

² La poupe. Voyez page 116, note 1.

vaines inquiétudes de la vie et l'image d'un éternel repos ; ensuite il élève en nous le sentiment confus d'une immortalité heureuse, dont les probabilités augmentant à mesure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'est là que se fixe notre vénération ; et cela est si vrai, que, quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate et celle de Néron, personne ne voudrait avoir dans ses bosquets celle de l'empereur romain, quand même elle serait renfermée dans une urne d'argent, et qu'il n'y a personne qui ne mit celle du philosophe dans le lieu le plus honorable de son appartement, quand elle ne serait que dans un vase d'argile.

C'est donc par cet instinct intellectuel pour la vertu, que les tombeaux des grands hommes nous inspirent une vénération si touchante. C'est par le même sentiment que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables nous donnent tant de regrets. Voilà pourquoi nous sommes émus, à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le souvenir de son innocence ; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe sous laquelle repose une jeune femme, l'amour et l'espérance de sa famille par ses vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monuments, des marbres, des bronzes, des dorures : plus ils sont simples, plus ils donnent d'énergie au sentiment de la mélancolie. Ils font plus d'effet, pauvres que riches, antiques que modernes, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puissance.

C'est surtout à la campagne que leur impression se fait vivement sentir ; une simple fosse fait souvent verser plus de larmes que les catafalques dans les cathédrales. C'est là que la douleur prend de la sublimité ; elle s'élève avec les vieux ifs ¹ des cimetières ; elle s'étend avec les

¹ If (t. de bot. (*taxus baccata*) = arbre de la famille des sapins, toujours vert, à la feuille étroite et un peu longue, porte

plaines et les collines d'alentour; elle s'allie avec tous les effets de la nature, le lever de l'aurore, le murmure des vents, le coucher du soleil et les ténèbres de la nuit.

LE P A R I A

Le docteur sauta en bas de son palanquin¹; et, prenant sous son bras son livre de question avec son sac de nuit, et à la main ses pistolets et sa pique, il s'en vint tout seul à la porte de la cabane. A peine il y eut frappé², qu'un homme à la physionomie fort douce vint lui ouvrir la porte, et s'éloigna de lui aussitôt, en lui disant; „Seigneur, je ne suis qu'un pauvre paria, qui ne suis pas digne de vous recevoir: mais si vous jugez à propos de vous mettre à l'abri chez moi vous m'honorez beaucoup. Mon frère, lui répondit l'Anglais, j'accepte de bon cœur votre hospitalité“. Cependant le paria sortit avec une torche à la main, une charge de bois sec sur son dos, et un panier plein de cocos³ et de bananes sous son bras; il s'approcha des gens de la suite du docteur, qui étaient à quelque distance de là sous un arbre, et leur dit. „Puisque vous ne voulez pas me faire l'honneur d'entrer chez moi, voilà des fruits enveloppés de leurs écorces que vous pouvez manger sans être souillés, et voilà du feu pour vous sécher et vous préserver des tigres. Que Dieu vous conserve! Il rentra aussitôt dans sa cabane, et dit au doc-

un petit fruit rouge et rond, *tisă*.—**Homon.** *If* = pièce de charpenterie, de forme triangulaire, et imitant un if taillé en pyramide, qui sert à porter des lampions dans les illuminations. *La promenade était planté d'ifs qui portaient des verres de couleur.*

¹ Palanquin = sorte de litière (= *targă, lectică*) dont on se sert dans l'Inde, — *palanchin*.

² A peine il y eut frappé = à peine y eut-il frappé.

³ Cocos, au lieu de noix de coco, — *cocos*.

teur: „Seigneur, je vous le répète, je ne suis qu'un malheureux paria; mais comme à votre teint blanc et à vos habits je vois que vous n'êtes pas Indien, j'espère que vous n'aurez pas de répugnance¹ pour les aliments que vous présentera votre pauvre serviteur“. En même temps il mit à terre, sur une natte, des mangues², des pommes de crème³, des ignames⁴, des patates cuites sous la cendre, des bananes grillées, et un pot de riz accommodé au suc et au lait de coco; après quoi il se retira sur sa natte, auprès de sa femme et de son enfant endormi près d'elle dans un berceau. „Homme vertueux, lui dit l'Anglais, vous valez beaucoup mieux que moi, puisque vous faites du bien à ceux qui vous méprisent. Si vous ne m'honorez pas de votre présence sur cette même natte, je croirai que vous me prenez moi-même pour un homme méchant, et je sors à l'instant de votre cabane, dussé-je être noyé par la pluie, ou dévoré par les tigres“.

Le paria vint s'asseoir sur la même natte que son hôte, et ils se mirent tous deux à manger.

Cependant le docteur jouissait du plaisir d'être en sûreté au milieu de la tempête. La cabane était inébranlable: outre qu'elle était dans le plus étroit du vallon, elle était bâtie sous un arbre de war ou figuier des banians⁶, dont les branches, qui poussent des paquets de racines à leurs extrémités, forment autant d'arcades qui appuient le tronc principal. Le feuillage de cet arbre était si épais,

¹ Répugnance. Voyez page 131, note 1.

² Mangue (f.) = fruit sucré et fondant du *manguier* des Indes (= *magnifera indica*) de la famille des *Anacardiacées*.

³ Pommes de crème (même famille), — *mere de cremă*.

⁴ Igname (f) (prononcez ig-name) = plante exotique de la famille des *Dioscorées*, dont la racine se mange, — *ignamă*.

⁵ Patate (f.) = plante de la famille des *Convolvulacées* et dont les tubercules ressemblent à ceux des pommes de terre, — *patată*.

⁶ War ou figuier des banians (= *Ficus indica*), de la famille des *Moracées*, — *smochin din India*.

qu'il n'y passait pas une goutte de pluie; et quoique l'ouragan fit entendre ses terribles rugissements entremêlés des éclats de la foudre, la fumée du foyer qui sortait par le milieu du toit, et la lumière de la lampe, n'étaient pas même agitées.

Le docteur admirait autour de lui le calme de l'Indien et de sa femme, encore plus profond que celui des éléments. Leur enfant, noir et poli comme l'ébène, dormait dans son berceau; sa mère le berçait avec son pied, tandis qu'elle s'amusait à lui faire un collier avec des pois d'angole¹ rouges et noirs. Le père jetait alternativement sur l'un et sur l'autre des regards pleins de tendresse. Enfin, jusqu'au chien qui prenait part au bonheur commun, couché avec un chat auprès du feu, il entr'ouvrit de temps en temps les yeux, et soupirait en regardant son maître.

(*La Chaumière indienne*).

LE S A G E

(1668—1747)

Alain-René Le Sage, auteur comique et romancier, naquit en 1668 à Sarzeau, près de Vannes (chef-lieu du département du Morbihan). Ses principaux ouvrages sont: le comédie de *Turcaret*, le roman du *Diable boiteux* (imité de l'auteur espagnol Guevara) et le roman de mœurs *Vie de Gil Blas de Santillane*, son chef-d'œuvre connu sous le titre abrégé de *Gil Blas* *, et dans lequel il fait le tableau complet de la société et des mœurs. „Si tu lis mes aventures, dit Gil Blas au lecteur, sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne retireras aucun fruit de cet ouvrage. Mais si tu les lis avec attention, tu y trouveras selon le précepte d'Horace, l'utile mêlé à l'agréable“.

¹ Pois d'angole = pois d'Angola, ou *pois de sept ans*. *Cytisa* des Indes, de la famille des *Légumineuses*,—*mazere de Angola*.

* On pron. l's.

GIL BLAS AU SERVICE DU DOCTEUR SANGRADO
 À VALLADOLID ¹

Je rencontrai le docteur Sangrado, et je pris la liberté de le saluer. „Eh! te voilà, mon enfant“, me dit-il, „je pensais à toi tout à l'heure ¹. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, et tu m'es revenu dans l'esprit. Tu me parais bon enfant, et je crois que tu serais bien mon fait ², si tu savais lire et écrire“.—„Monsieur“, lui répondis-je, „sur ce pied-là ³ je suis donc votre affaire ⁴, car je sais l'un et l'autre.—„Cela étant“, reprit-il, „tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi; tu n'y auras que de l'agrément, je te traiterai avec distinction“. Je ne te donnerai point de gages ⁵; mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, et je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet“.

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrais sous un si savant maître, me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur-le-champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinait; et cet emploi consistait à écrire le nom et la demeure des

¹ Tout à l'heure. *Tout à l'heure* a deux significations: 1^o dans un moment, tout de suite,—*îndatâ, numai decât*; 2^o il n'y a qu'un moment,—*adineaori*.—Vous disiez tout à l'heure, *spuneași adineaori*.

² Mon fait = ce qui me convient, tu serais bien mon homme, *cea ce-mi vine lu socoteală, cea ce mi-ar trebui, omul meu*.

³ Sur ce pied-là. Voyez page 48, note 1.

⁴ Je suis donc votre affaire = je suis donc votre homme.—**Affaire** = ce qu'il faut, ce qui convient. Par ex. cette place serait mon affaire = *această slujbă mi-ar prinde bine*.

⁵ Gages = salaire des domestiques etc., *simbrie, leafă*. — **Syn. Gages, salaire, appointements, honoraires.** *Gages* ne se dit que des occupations serviles; *salaire*, de la retribution du travail manuel; *appointements*, de tout ce qui est place; *honoraires*, d'une rétribution qu'on paye pour des soins, pour des services qui exigent l'exercice d'un talent ou d'une science.

malades qui l'envoyaient chercher pendant qu'il était en ville. Il y avait pour cet effet au logis un registre, dans lequel une vieille servante, qu'il avait pour tout domestique, marquait les adresses: mais, outre qu'elle ne savait point l'ortographe, elle écrivait si mal qu'on ne pouvait, le plus souvent, déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvait justement appeler un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenais les noms mouraient presque tous. J'inscrivais, pour ainsi parler, les personnes qui voulaient partir pour l'autre monde, comme un commis, dans un bureau de voitures publiques, écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avais souvent la plume à la main parce qu'il n'y avait point en ce temps-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le seigneur Sangrado. Il s'était mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux¹, soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses, qui lui avaient fait plus d'honneur qu'il ne méritait².

Il ne manquait pas de pratiques, ni par conséquent de bien. Il n'en faisait pas³ toutefois meilleure chère; on vivait chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites, ou du fromage. Il disait que ces aliments étaient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digestion, il ne voulait point qu'on s'en rassasiât; en quoi, certes, il se montrait fort raisonnable. Mais s'il nous défendait, à la

¹ Verbiage (= abondance de paroles superflues) spécieux (= qui a une apparence d'exactitude, de vérité; une apparence séduisante), *flecărie, vorbe ademenitoare*.

² Qu'il ne méritait. Voyez page 53, note 2.

³ Il n'en. — On emploie *en* au lieu de *pour cela* devant un verbe suivi d'un comparatif: *il n'en faisait pas toutefois meilleure chère* = il ne faisait pas *pour cela...* *el pentru asta nu se hrănea mai bine tctuși*.

servante et à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettait de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disait quelquefois : „Buvez, mes enfants; la santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment; c'est un dissolvant universel. Le cours du sang est-il ralenti? elle le précipite; est-il trop rapide? elle en arrête l'impétuosité“. Notre docteur était de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvait jamais lui-même que de l'eau bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définissait la vieillesse une phtisie naturelle qui nous dessèche et nous consume; et sur cette définition, il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards.

Malgré ces doctes raisonnements, après avoir été huit jours dans cette maison, je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel et à la mauvaise nourriture que je prenais. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourrait se relâcher et me donner un peu de vin à mes repas; mais il était trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder.

Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de mon maître, et quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportait sur l'expérience.

Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point, que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de sentiment. „Écoute“, me dit-il un jour, „je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude avant que de ¹ les récom-

¹ Avant que de. — **Syntaxe.** La loc. conjonctive **avant que** représente l'action exprimée par la proposition principale comme précédant celle qui est exprimée par la proposition subordonnée.

penser. Je suis content de toi, je t'aime; et sans attendre que tu m'aies servi plus longtemps, j'ai pris la résolution de faire ta fortune dès aujourd'hui; je veux tout à l'heure te découvrir la fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles; et moi, je prétends t'abrèger un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner et faire boire de l'eau chaude: voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce simple secret que je te révèle et que la nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu dérober à mes observations est renfermé dans ces deux points; dans la saignée et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre, tu sais la médecine à fond; et, profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. „Tu peux“, continua-t-il, „me soulager présentement; tu tiendras le matin notre registre, et l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse et du clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers état¹ ou l'on m'appellera; et lorsque tu auras travaillé quelque temps, je te ferai agréger à notre corps. Tu es savant, Gil Blas, avant que d'être² médecin; au lieu que les autres sont longtemps médecins, et la plupart toute leur vie avant que d'être savants“.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement

Si le sujet est le même dans les deux propositions, **avant que** change ordinairement en **avant de** ou **avant que de** suivi d'un infinitif: j'irai le voir *avant qu'il* parte. J'irai le voir **avant de** (=avant que de) partir = avant mon départ.

¹ Tiers état ou le *tiers*, jusqu'à 1789, la classe des Français qui ne faisaient pas partie de la noblesse ni du clergé, — le peuple.

² *Avant que d'être*. Voyez page 151, note 1.

rendu capable de lui servir de substitut; et, pour reconnaître les bontés qu'il avait pour moi, je l'assurai que je suivrais toute ma vie ses opinions, quand même elles seraient contraires à celles d'Hippocrate ¹. Cette assurance pourtant n'était pas tout à fait sincère. Je désapprouvais son sentiment sur l'eau, et je me proposais de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc ² une seconde fois mon habit brodé pour en prendre un de mon maître et me donne l'air d'un médecin. Je débutai par un alguazil ³ qui avait une pleurésie; j'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, et qu'on ne lui plaignît ⁴ point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisait pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, et j'ordonnai qu'on lui fit boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux ⁵ pour mes ordonnances; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandais plus que plaies et bosses. En sortant de la maison du pâtissier, je recontraï Fabrice ⁶, que je n'avais point vu depuis quelque temps. Il me regarda longtemps avec sur-

¹ Hippocrate, le plus grand médecin de l'antiquité, né dans l'île de *Cos* (aujourd'hui *Stanco*) en l'an 460 av. J. C. et mort en 377.

² Je pendis au croc, — *pusei în cui*. (Croc = *cârlig*, *cange*.)

³ Alguazil (pron. *algon-azil*), — officier de police en Espagne.

⁴ Et qu'on ne lui plaignît point l'eau = et qu'on lui donnât de l'eau à discrétion. — *și ca să i se dea apă fără propriire, cât de multă, cât pofteste*. — **Observation.** *Plaindre* a deux sens: 1^o témoigner de la compassion: *plaindre quelqu'un; plaindre son malheur*; 2^o employer, donner avec répugnance, à regret, d'une manière insuffisante: *il ne plaint point l'argent = il ne plaint point la dépense, — îi place să cheltuiască, nu-și cruță banul*. — Il plaint le pain à ses gens = il regrette le pain qu'il donne à ses gens; il leur en donne d'une manière insuffisante.

⁵ Réaux, pluriel du *réal* = monnaie d'argent en Espagne (23 centimes). *Réal* ou *réale* (f.)

⁶ Fabrice, l'ami de Gil Blas.

prise : puis il se mit à rire de toute sa force, en se tenant les côtes. Ce n'était pas sans raison; j'avais un manteau qui traînait à terre, avec un pourpoint¹ et un haut-de-chausse² quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne³ fallait. Je pouvais passer pour une figure originale et grotesque⁴. Je le laissai s'épanouir la rate⁵, non sans être tenté de suivre son exemple; mais je me contraignis, pour garder le *décorum*⁶ dans la rue. Si mon air ridicule avait excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla.

„Vive Dieu⁷! Gil Blas“, me dit-il, „te voilà plaisamment équipé. Qui diable t'a déguisé de la sorte?“ — „Tout beau⁸, mon ami“, lui répondis-je, „tout beau; respecte un nouvel Hippocrate! Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond; et, comme il ne peut fournir à tous les malades⁹ qui le demandent, j'en vois une partie¹⁰ pour le soulager“. — „Fort bien“, reprit Fabrice, „ton sort me paraît digne d'envie; et, pour parler comme

¹ Pourpoint=ancien vêtement français qui couvrait le corps depuis le cou jusqu'à la ceinture.

² Haut-de-chausse ou haut de—chausses =autrefois, partie du vêtement de l'homme qui le couvrait depuis la ceinture jusqu'aux genoux.— Au plur. des hauts-de-chausse ou de-chausses.

³ Qu'il ne fallait. Voyez page 53 note 2.

⁴ Grotesque=bizarre, extravagant, — *grotesc, charaghios*.

⁵ Je le laissai s'épanouir la rate=je le laissai se divertir, rire. — *il lăsai să răză (cu poftă)*. — On dit encore se *désopiler la rate*=rire, se réjouir.

⁶ Prononcez *decorom*.

⁷ Vive Dieu! (marque la surprise) = grand Dieu! *Doamne, Dumnezeu!*

⁸ Tout beau=doucement, modérez-vous, — *mai domol!*

⁹ Et comme il ne peut fournir=(suffire) à tous les malades, — *și de oarece nu-i ajunge timpul să caute pe toți bolnavii*.

¹⁰ J'en vois une partie=j'en visite une partie.

Alexandre, si je n'étais pas Fabrice, je voudrais être Gil Blas ¹.

Pour faire voir à Fabrice qu'il n'avait pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'alguazil et du pâtissier; puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'était ². Nous demeurâmes longtemps dans ce cabaret, Fabrice et moi; nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre valets. Ensuite, voyant que la nuit approchait, nous nous séparâmes, après nous être mutuellement promis que le jour suivant, l'après-dinée ³, nous nous retrouverions au même lieu.

Je ne fus pas sitôt au logis ⁴, que le docteur Sangrado y arriva ¹. Je lui parlai des malades que j'avais vus, et lui remis entre les mains huit réaux qui me restaient des douze que j'avais reçus pour mes ordonnances. „Huit réaux“, me dit-il, après les avoir comptés; „c'est peu de chose pour les deux visites; mais il faut tout prendre“. Aussi les prit-il ⁵ presque tous. Il en garda six, et me donnant les deux autres: „Tiens, Gil Blas“, pour-

¹ Et pour parler comme Alexandre (le Grand). — Ce fut à Corinthe qu'Alexandre le Grand eut avec Diogène cette entrevue à l'issue de laquelle, ayant invité le philosophe à lui demander tout ce qu'il voudrait, il reçut de lui cette réponse: „Ote-toi de mon soleil.“ Le roi dit: „Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène.“

² Meilleur qu'il n'était. Voyez page 53 note 2.

³ Après-dinée, après-dîner, ou après-diné. (Après-dîner est l'orthographe la plus employée) = temps depuis le dîner jusqu'au soir.

⁴ Je ne fus pas sitôt au logis = à peine fus-je rentré au logis que le docteur Sangrado y arriva, — *n'apucaî să intru în casă și doctorul Sangrado sosi și el.*

⁵ Aussi les prit-il. Voyez page 57, note 1.

suivit-il, „voilà pour commencer à te faire un fonds ¹; de plus, je veux faire avec toi une convention qui te sera bien utile; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami, car il y aura, s'il plaît à Dieu, bien des maladies cette année“.

Le lendemain, dès que j'eus diné, je repris mon habit de substitut, et me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avais inscrits, et je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différents. Jusque-là, les choses s'étaient passées sans bruit, et personne, grâce au ciel, ne s'était encore révolté contre mes ordonnances; m'ais quelque excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne saurait manquer de censeurs ², ni d'envieux. J'entrai chez un marchand épicier qui avait un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommait le docteur Cuchillo, et qu'un parent du maître de la maison venait d'amener pour voir le malade. Je fis de profondes révérences à tout le monde et particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avait appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissait. Il me salua d'un air grave; puis, m'ayant envisagé quelques moments avec beaucoup d'attention: „Seigneur docteur“, me dit-il, „je vous prie d'excuser ma curiosité; je croyais connaître tous les médecins de Valladolid, mes confrères, et cependant je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de temps vous soyez venu vous établir dans cette ville“. Je répondis que j'étais un jeune praticien, et que je ne travaillais encore que sous les auspices du docteur Sangrado. „Je vous félicite“, reprit-il poliment, „d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute

¹ Un fonds = un capital.

² Censeur = celui qui censure la conduite, les actions d'autrui, — *ensor, critic, mustrator*.

point que vous ne soyez ¹ déjà très-habile, quoique vous paraissiez bien jeune“. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savais s'il avait parlé sérieusement, ou s'il s'était moqué de moi; et je rêvais à ce que je devais lui répliquer, lorsque l'épicier prenant ce moment pour parler, nous dit: „Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'art de la médecine; examinez s'il vous plaît, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir“.

Là-dessus le petit médecin se mit à observer le malade; et, après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvraient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensais qu'on dût le traiter. „Je suis d'avis“, répondis-je, „qu'on le saigne tous les jours, et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment“. A ces paroles, le petit médecin me dit en souriant d'un air plein de malice: „Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie?“—„N'en doutez pas“, m'écriai-je d'un ton ferme; „vous verrez le malade guérir à vue d'œil; ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au seigneur Sangrado!“—„Sur ce pied-là ²“, reprit-il, „Celse ³ a grand tort d'assurer que, pour guérir plus facilement un hydro-pique, il est à propos de lui faire souffrir la soif et la faim“.—„Oh! Celse“, lui repartis-je, „n'est pas mon oracle; il se trompait comme un autre, et quelquefois je me sais bon gré ⁴ d'aller contre ses opinions; je m'en trouve fort

¹ Je ne doute point que vous ne soyez,—*nu mă îndoiesc de loc că ești*.—**Syntaxe.** Après les verbes *douter*, *nier*, *disconvenir*, *contester*, *désespérer*, employés négativement ou interrogativement, et après les expressions *peu s'en faut* (= *puțin lipsește, aproape*), il ne s'en faut pas beaucoup, le verbe de la proposition subordonnée s'emploie avec la négation *ne*.

² Sur ce pied-là = à ce compte-là, — *dacă e vorba așa*.

³ Celse (Aulus-Cornelius), célèbre médecin que a vécu sous les règnes d'Auguste et de Tibère.

⁴ Je me sais bon gré = je me félicite. — Savoir gré à quel-

bien. — „Je reconnais à vos discours“, me dit Cuchillo, „lapratique sûre et satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée et la boisson sont sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains...“

„N'en venons point aux invectives¹“, interrompis-je assez brusquement; „un homme de votre profession a bonne grâce, vraiment, de faire de pareils reproches! Allez, allez, monsieur le docteur, sans saigner et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde; et vous en avez peut-être vous même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez² au seigneur Sangrado, écrivez contre lui; il vous répondra, et nous verrons de quel côté seront les rieurs.“ — „Par saint Jacques et par saint Denis!“ interrompit-il à son tour avec emportement, „vous ne connaissez guère le docteur Cuchillo. Sachez que j'ai bec et ongles, et que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption et sa vanité, n'est qu'un original“. La figure du petit médecin me mit en colère. Je lui répliquai avec aigreur; il me repartit de la même sorte, et bientôt nous en vinmes aux gourmades³. Nous eûmes le temps de nous donner quelques coups de poing, et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier et son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma visite et retin-

qu'un = éprouver de la gratitude envers quelqu'un, — *a fi recunos-cător cuiva*.

¹ N'en venons point aux invectives = aux paroles injurieuses, *să nu ajungem la vorbe de ocară*. — Syn. **Injurier, invectiver**. Le mépris, l'insolence, la grossièreté *injurient*; la colère, la chaleur, le zèle, *invectivent*. — Injurier quelqu'un; invectiver *contre* quelqu'un.

² Si vous en voulez = si vous voulez du mal, *dacă ți-i necaz pe...*

³ Aux gourmades = aux coups de poing (pop.), — *la ghionturi, la pumni*.

rent mon antagoniste ¹, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chancre qui avait la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra si récalcitrant contre ce spécifique, qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaçait même de me jeter par les fenêtres, si je ne me hâtais de sortir de chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois.

Des fièvres malignes commencèrent à régner dans la ville et dans les faubourgs. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique, et nous particulièrement. Il ne se passait point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades; ce qui suppose bien de l'eau bue et du sang répandu. Mais je ne sais comment cela se faisait, ils mouraient tous, soit que nous les traitassions d'une manière propre à cela, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisons rarement trois visites à un même malade; dès la seconde, ou nous apprenions qu'il venait d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étais qu'un jeune médecin qui n'avait pas encore eu le temps de s'endurcir au meurtre, je m'affligeais des événements funestes qu'on pouvait m'imputer. „Monsieur“ dis-je un soir au docteur Sangrado, „j'atteste ici le ciel ³ que je suis exactement votre méthode; cependant tous mes malades vont en l'autre monde; on dirait qu'ils prennent plaisir à mourir pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré au jourd'hui deux qu'on portait en terre ⁴. — „Mon

¹ Antagoniste = celui qui s'efforce de faire prévaloir son sentiment, son opinion, ses prétentions sur le sentiment, l'opinion et les prétentions d'un autre, — *antagonist*. Syn. **Ennemi, adversaire, antagoniste**. Les *ennemis* se haïssent. Les *adversaires* se poursuivent par intérêt. L'éloignement des *antagonistes* résulte de leurs différentes manières de penser. (Pour les *Ex. d'appl.* voyez l'**Appendice**).

² Peu s'en fallut qu'il ne. Voyez page 157, note 1.

³ J'atteste ici le ciel = je prends ici le ciel à témoin.

⁴ Qu'on portait en terre = au cimetière.

enfant“, me répondit-il „je pourrais te dire à peu près la même chose; je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains; et, si je n'étais pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirais mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite“. — „Si vous m'en voulez croire, monsieur“, repris-je, „nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chimiques à nos malades; le pis qu'il puisse nous arriver, c'est qu'elles produisent le même effet que notre eau chaude et nos saignées“. — „Je ferais volontiers cet essai“, répliqua-t-il, „si cela ne tirait point à conséquence; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée et l'usage de la boisson; veux-tu que j'aie décrier mon ouvrage? — „Oh! vous avez raison“, lui repartis-je; „il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis; ils diraient que vous vous laissez désabuser¹; ils vous perdraient de réputation. Allons donc toujours notre train². Après tout, nos confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne savent pas faire de plus grands miracles que nous; et je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques“.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais³, et nous y procédâmes de manière qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves et d'orphelins que le siège de Troie. Il semblait que la peste fût dans Valladolid, tant on y faisait de funérailles! Il venait tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui

¹ Que vous vous laissez désabuser = tirer d'erreur, *că te lași să fi desămăgit (să-ți cunoști eroarea)*.

² Allons donc toujours notre train = ne changeons donc pas nos habitudes.

³ Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais = comme avant, — *noi continuarăm a o lua de la capăt*. Recommencer sur nouveaux frais = refaire entièrement, à nouveau, — *a face din nou, de-a întregul, a începe de la capăt*.

nous reprochait la mort de son neveu. Les personnes affligées dont il nous fallait essayer les reproches avaient quelquefois une douleur brutale; ils nous appelaient ignorants, assassins, ils ne ménageaient point les termes. J'étais ému de leurs épithètes; mais mon maître, qui était fait ¹ à cela, les écoutait de sang-froid. J'aurais pu, comme lui m'accoutumer aux injures, si le ciel, pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eût fait naître une occasion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquais avec si peu de succès. C'est de quoi je vais faire un détail fidèle, dût ² le lecteur en rire à mes dépens.

Il y avait dans notre voisinage un jeu de paume, où les fainéants ³ de la ville s'assemblaient chaque jour. On y voyait un de ces braves de profession qui s'érigent

¹ Qui était fait à cela = accoutumé à cela.

² Dût le lecteur en rire à mes dépens = quand même le lecteur devrait en rire à mes dépens, *chiar dacă cetitorul ar râde pe socoteala mea.*—**Observ.** L'imparfait du subjonctif du verbe *devoir*, mis à la tête d'une phrase, s'emploie dans le sens de **quand même**: *dussé-je être blâmé = quand même je devrais être blâmé.*—**Quand même** (= **tout de même**) a aussi le sens de **malgré tout**; j'irai le voir *quand même*; je l'estime *quand même* = malgré tout.

³ Fainéant = qui ne veut rien faire, qui reste oisif, *trândav*. **Syn.** *Paresseux*, *fainéant* *indolent*, *nonchalant*, *négligent*. Le *paresseux* craint l'action, il n'aime rien tant que le repos; le *fainéant* craint le travail, il n'aime que l'oisiveté; l'*insolent* craint la peine, il n'aime que la tranquillité; le *nonchalant* craint la fatigue, il n'aime qu'un doux loisir; le *négligent* craint l'application, il n'aime que la dissipation.

La *paresse* a sa source dans l'inertie, dans une grande mollesse. Faute de ressort, de courage, de résolution, le *paresseux* reste comme il est, plutôt que de se mouvoir pour être mieux; l'inaction est son élément. La *fainéantise* provient de la lâcheté de l'âme, d'une éducation complètement vicieuse, de l'habitude d'une vie oisive. Faute de bonne volonté, d'émulation, d'âme, le fainéant reste là, désœuvré, non comme le *paresseux* qui n'a pas le courage d'entreprendre, mais parce qu'il a une volonté décidée de ne rien faire. Il végète, ou plutôt il croupit.—L'*indolence* semble prendre sa source dans une sorte d'apathie, dans l'indifférence.

en maîtres ¹, et décident les différends ² dans les tripots. Il était de Biscaye ³, et se faisait appeler don Rodrigue de Mondragon. Il paraissait avoir trente ans. C'était un homme d'une taille ordinaire, mais sec et nerveux. Outre deux petits yeux étincelants qui lui roulaient dans la tête, et semblaient menacer tous ceux qu'il regardait, un nez fort épaté ⁴ lui tombait sur une moustache rousse. Il avait la parole si rude et si brusque, qu'il n'avait qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes ⁴ s'était rendu le tyran du jeu de paume; il jugeait impérieusement les contestations qui survenaient entre les joueurs; et il ne fallait pas qu'on appelât ⁵ de ses jugements, à moins que l'appelant ne voulût se résoudre à recevoir de lui, le lendemain, un cartel de défi ⁶. Tel que je viens de représenter le seigneur don Rodrigue, que le *don* qu'il mettait à la tête de son nom n'empêchait pas d'être roturier, il avait su

Faute de passions, de désirs, de goûts vifs, l'*indolent* ne prend point de part ou d'intérêt aux choses; s'il agit, il ne se donne pas assez de mouvement pour en souffrir, et c'est ce qui constitue la tranquillité. La *nonchalance* semble provenir de la froideur du tempérament, de la langueur des organes. Faute d'activité, de chaleur, d'énergie, le *nonchalant* n'a pas de cœur à l'ouvrage: s'il agit c'est à son aise ou à loisir. La *négligence* naît de l'insouciance, de la légèreté de l'esprit. Faute de zèle, de vigilance, de tenue, d'esprit de suite, le négligent ne fait rien qu'à demi ou trop tard; ce n'est point à faire qu'il se refuse, mais à faire une chose qui demande de l'application, de la suite.

¹ Qui s'érigent en maîtres = qui s'imposent aux autres pour commander.

² Les différends. Voyez page 69, note 1.

³ Biscaye (pron. Bisca-ie), province d'Espagne, capitale *Bilbao*.

⁴ Ce casseur de raquettes (du lat. *reticulum*, = petit filet) = instrument pour jouer à la paume, au volant, — *unelta de bătut mingea*.

⁵ Il ne fallait pas qu'on appelât de ses jugements, — *nu trebuia să protesteze în contra hotărârilor sale*. *En appeler* = se pourvoir contre un jugement. J'en appelle de votre décision = je ne m'y soumetts pas.

⁶ Un cartel de défi = une provocation.

plaire à la maîtresse du tripot. C'était une femme de quarante ans, riche, assez agréable, et veuve depuis quinze mois. Mais dans les temps qu'elle se préparait à l'épouser, elle tomba malade: et, malheureusement pour elle, je devins son médecin. Quand sa maladie n'aurait pas été une fièvre maligne, mes remèdes suffisaient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot. La paumière¹ alla où j'envoyais tous mes malades, et ses parents s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue, au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très-avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu et flamme² contre moi; il jura qu'il me passerait son épée au travers³ du corps, et m'exterminerait à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment; la connaissance que j'avais de Mondragon, bien loin de me faire mépriser cet avis, me remplit de trouble et de frayeur. Je n'osais sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme, et je m'imaginai sans cesse le voir entrer dans notre maison d'un air furieux; je ne pouvais goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, et je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé; et, après avoir dit adieu à mon maître, qui ne put me

¹ La paumière = la maîtresse de l'établissement où l'on jouait à la paume.

² Jeter feu et flamme = dire tout ce qu'inspire la colère, — *a-și vărsa focul mâniei*.

³ Au travers. — **Syntaxe. A travers, au travers.** Bien que ces locutions prépositives soient souvent employées indifféremment, elles diffèrent cependant quant au sens: *à travers* désigne un passage libre, *au travers* suppose des obstacles à surmonter; courir *à travers* (les) champs; passer *au travers* des ennemis; il lui passa son épée *au travers* du corps.

⁴ S'affranchir = se mettre en liberté. — **Syn. Affranchir, délivrer.** On *affranchit* un esclave; on *délivre* un captif.

⁵ La pointe du jour = les premiers rayons du jour, — *zorii zilei*.

retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans crainte de trouver don Rodrigue en mon chemin.

Je marchais fort vite, et regardais de temps en temps derrière moi, pour voir si ce redoutable Biscayen¹ ne suivait point mes pas; j'avais l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenais pour lui tous les arbres et les buissons; je sentais à tout moment mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, et je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposais d'aller. Je quittais sans peine le séjour de Valladolid; tout mon regret était de me séparer de Fabrice, mon cher Pylade², à qui je n'avais pu même faire mes adieux. Je n'étais nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine; au contraire, je demandais pardon à Dieu de l'avoir exercée.

L'USURIER HYPOCRITE

Un capitaine était sur le point de quitter Madrid. Déjà ses chevaux l'attendaient dans la rue; il allait partir pour la Catalogne, où son régiment était commandé.

Comme il n'avait pas d'argent, il s'adresse à un usurier. „Seigneur Sanguisuela³“, lui dit-il, „ne pourriez-vous pas me prêter mille ducats?“

— „Seigneur capitaine“, répondit l'usurier d'un air doux et bénin, „je ne les ai pas; mais je me fais fort de⁴ trouver un homme qui vous les prêtera, c'est-à-dire qui

¹ Biscayen (pron. Bisca-ien) habitant de la Biscaye.

² Pylade. Après le meurtre d'Agamemnon, Oreste, son fils, lia avec Pylade, à la cour du roi de Phocide où il s'était réfugié, cette étroite amitié qui est restée célèbre. Dans toutes les langues cultivées on dit de deux amis inséparables: Oreste et Pylade.

³ Nom qui, en espagnol, signifie *sangsue*, — *lipitoare*.

⁴ Je me fais fort de = je m'engage à, — *iau asupra-mi, mă însărcinez*.

vous en donnera quatre cents contant ¹; vous ferez votre billet de mille, et, sur les dits quatre cents que vous recevrez, j'en toucherai, s'il vous plaît, soixante pour le droit de courtage: l'argent est si rare aujourd'hui!....“

— „Quelle usure!“ interrompit brusquement l'officier; „demander six cent soixante ducats pour trois cent quarante! il faudrait pendre des hommes si durs!“

— „Point d'emportement, seigneur capitaine“, reprit d'un grand sang-froid l'usurier: „voyez ailleurs ². De quoi vous plaignez-vous! est-ce que je vous force à recevoir les trois cent quarante ducats?... Il vous est libre ³ de les prendre ou de les refuser“.

Le capitaine n'ayant rien à répliquer à ce discours, se retira; mais, après avoir fait réflexion qu'il fallait partir, que le temps pressait, et qu'enfin il ne pouvait se passer d'argent, il est retourné ce matin chez l'usurier, qu'il a rencontré à sa porte en manteau noir, en rabat et en cheveux courts ⁴, avec un gros chapelet garni de médailles.

„Je reviens à vous, seigneur Sanguisuela“, lui a-t-il dit, „j'accepte vos trois cent quarante ducats: la nécessité où je suis d'avoir de l'argent m'oblige à les prendre.“ — „Je vais à la messe“, a répondu gravement l'usurier; „à mon retour, venez, je vous compterai la somme.“ — „Eh! non, non“, répliqua le capitaine, „rentrez chez vous, de grâce; cela sera fait dans un moment: expédiez-moi tout à l'heure ⁵; je suis fort pressé.“ — „Je ne le puis“, repartit Sanguisuela, „j'ai coutume d'entendre la messe tous les jours avant de commencer aucune ⁶ affaire; car c'est une

¹ Comptant = argent en espèces, — *numărătoare, în mână, pe șin, blanc, bani jos.*

² Voyez ailleurs = essayez ailleurs.

³ Il vous est libre = libre à vous.

⁴ En cheveux courts = sans perruque.

⁵ Tout à l'heure. Voyez page 149, note 1.

⁶ Aucune affaire = quelque affaire que ce soit, — *vre-o afacere.*

règle que je me suis faite, et que je veux observer religieusement toute ma vie“.

Quelque impatience qu'eût l'officier de toucher son argent, il lui a fallu céder à la règle du pieux Sanguisuela: il s'est armé de patience, et même, comme s'il eût craint que les ducats ne lui échappassent, il a suivi l'usurier à l'église: il a entendu la messe avec lui. Après cela, il se préparait à sortir: mais Sanguisuela s'approchant de son oreille, lui a dit: „Un des plus habiles prédicateurs de Madrid va prêcher; je ne veux pas perdre le sermon“.

Le capitaine, à qui le temps de la messe n'avait déjà que trop duré, a été au désespoir de ce nouveau retardement¹; il est pourtant encore demeuré dans l'église. Le prédicateur paraît, et prêche contre l'usure. L'officier en est ravi; en observant le visage de l'usurier, il dit en lui-même:

„Si ce juif pouvait se laisser toucher; s'il me donnait seulement six cents ducats, je partirais content de lui.“ Enfin, le sermon fini, l'usurier sort; le capitaine le joint et lui dit: „Eh bien, que pensez-vous de ce prédicateur? Ne trouvez-vous pas qu'il prêche avec beaucoup de force? Pour moi, j'en suis tout ému.“ — „J'en porte le même jugement que vous²“, répond l'usurier, „il a parfaitement traité sa matière; c'est un savant homme: il a fort bien fait son métier; allons-nous-en faire le nôtre“.

(*Le Diable boiteux*).

¹ Retardement = retard.

² J'en porte le même jugement que vous = je partage votre opinion (là-dessus), je suis de votre avis (= *pārere*).

BEAUMARCHAIS

(1732 — 1799)

Pierre-Augustin-Caron de Beaumarchais, naquit à Paris en 1732. En 1775 il fit jouer la comédie du *Barbier de Séville* qui l'a rendu célèbre. En 1785 il donna le *Mariage de Figaro*, comédie d'intrigue étincelante d'esprit. Beaumarchais raille avec amertume, et sa verve sarcastique étonne l'esprit.

LE BARBIER DE SÉVILLE

Un seigneur espagnol, le comte Almaviva, s'est épris de Rosine, jeune fille que son tuteur, le docteur Bartholo, garde a vue. C'est grâce à Figaro que le comte, déguisé en soldat, puis en maître de chant, pénètre dans la demeure du docteur, parvient à remettre une lettre à Rosine, et trompe si adroitement Bartholo, qu'il est forcé de consentir au mariage.

FIGARO ET LE COMTE ALMAVIVA

(ACTE I, SCÈNE II)

(Le théâtre représente une rue de Séville)

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO (une guitare sur le dos, attachée en bandoulière¹ avec un large ruban; il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main).

¹ En bandoulière = en sautoir derrière le dos. (Bandoulière = large bande de cuir ou d'étoffe). — Pour *sautoir* voyez page 172, note 8.

Le vin et la paresse
 Se partagent mon cœur ;
 Si l'une est ma maîtresse,
 L'autre est mon serviteur.

Hein, hein¹, quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, messieurs de la cabale², si je ne sais ce que je dis... (Il aperçoit le comte). J'ai vu cet abbé-là quelque part. (Il se relève).

LE COMTE (à part). Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO. Eh non, ce n'est pas un abbé ! Cet air altier et noble...

LE COMTE. Cette tournure grotesque...

FIGARO. Je ne me trompe point ; c'est le comte Al-maviva.

LE COMTE. Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO. C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE. Maraude³ ! si tu dis un mot...

FIGARO. Oui, je vous reconnaissais ; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE. Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO. Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE. Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO. Je l'ai obtenu, monseigneur ; et ma reconnaissance...

LE COMTE. Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement⁴, que je veux être inconnu ?

¹ Hein = *hai* ? Interjection qui s'emploie à la place d'une question et qui signifie : *n'est-ce pas ? Qu'en dites-vous ? = nu-i așa ? Ce zici ?*

² Messieurs de la cabale = messieurs les cabaleurs.

³ Maraude (t. de mépris) = vil et impudent coquin, — *ticălos, pungaș*.

⁴ A mon déguisement = à mes vêtements, à mon travestis-

FIGARO. Je me retire.

LE COMTE. Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasant¹ sont moins suspects² qu'un seul qui se promène. Eh bien, cet emploi?

FIGARO. Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire³.

LE COMTE. Dans les hôpitaux de l'armée.

FIGARO. Non; dans les haras⁴ d'Andalousie.

LE COMTE (riant). Beau début!

FIGARO. Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE. Qui tuaient les sujets du roi!

FIGARO. Ah, ah, il n'y a point de remède universel: mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

sement. *Déguiser* = mettre à quelqu'un d'autres vêtements que les siens pour qu'on ne le reconnaisse pas. — **Syn.** *Déguiser, travestir, masquer*. Celui qui *se masque* se couvre d'un faux visage; celui qui *se déguise* change ses apparences; celui qui *se travestit* prend un autre costume. On se *masque* pour aller au bal; on se *déguise* pour une intrigue; on se *travestit* pour n'être pas reconnu. Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**.

¹ Qui jasant. — *Jaser* (= *a sporovăi, a fleoncăni*) dérive de l'italien *gazza* (pron. *gadza*) = *pie, coșofană*. *Jaser* se dit aussi des oiseaux parleurs; *le perroquet jase*. — **Syn.** *Jabotter* (ou *jaboter*. = *a lehai, a trăncăni*); *jaser, causer* (= *a sta de vorbă, la taifas*) On *jabotte* à demi voix et comme furtivement; on *jase* à son aise et longuement; on *cause*, en parlant l'un après l'autre, sur un objet en discussion.

² Suspects (pron. *suspekt* ou *suspek*). Suspect = qui est soupçonné ou qui mérite de l'être. — *de bănuît, bănuît*.

³ Apothicaire = celui qui prépare et vend des médicaments; on dit aujourd'hui *pharmacien*. **Locution.** *Mémoire* (ou *compte*) *d'apothicaire* = où il y a beaucoup à rabattre.

⁴ Haras (*h* aspiré) = établissement où l'on entretient les reproducteurs de l'espèce chevaline, — *herghelie*.

LE COMTE. Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO. Quitté? C'est bien lui-même; on ma desservi¹ auprès des puissances².

„L'Envie³ aux doigts crochus, au teint pâle et livide“...

LE COMTE. Oh grâce! grâce⁴, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès la matin.

FIGARO. Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets⁵ a Chloris; que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux⁶ de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif⁷, il a pris la chose au tragique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE. Puissamment raisonné! Et tu ne lui fis pas représenter⁸...

FIGARO. Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE. Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

¹ On m'a desservi = on m'a nui.

² Auprès des puissances = auprès des grands, auprès de ceux qui possèdent les premières dignités de l'État, — *pe lângă cei mari*.

³ Envie (avec majuscule) = divinité alégorique.

⁴ Oh grâce! = assez, arrête, — *destul, nu mai spune, oprește-te*.

⁵ Bouquets = petites pièces de vers. — **Homon. bouquet** = assemblage de fleurs liées ensemble.

⁶ Madrigal = poésie qui dans un petit nombre de vers contient une idée ingénueuse et galante.

⁷ Imprimé tout vif. Se dit par plaisanterie d'un homme dont l'ouvrage est imprimé sans qu'il ait pu s'y attendre, — *publicat pe neașteptate*.

⁸ Et tu ne lui fis pas représenter = et tu n'as pas cherché à le convaincre...

FIGARO. Eh! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE. Paresseux, dérangé....

FIGARO. Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE (riant). Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO. Non, pas tout de suite. De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talèns littéraires; et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMPTE. Ah! miséricorde¹!

FIGARO. En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs²; des mains... comme des battoirs³; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE. Ah! la cabale! monsieur l'auteur tombé.

FIGARO. Tout comme un autre, pourquoi pas? ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE. L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO. Ah! comme je leur en garde⁴, morbleu!

¹ Miséricorde! *vai!*

² Des plus excellents travailleurs = claqueurs.

³ Des mains... comme des battoirs = comme des *raquettes* (Voyez page 162, note 4) pour jouer à la paume, — *unelta de bătut mingea*. — Battoir (=batte) signifie aussi: palette pour battre le linge, — *main, maiaĝ de rufe*.

⁴ Ah! comme je leur en garde = comme je leur garde rancune, — *ah! ce necaz am eu pe dănșii!* — En garder à quelqu'un, la lui garder, la lui garder bonne = conserver du ressentiment contre quelqu'un, et attendre l'occasion de se venger, — *a avea ciudă, necaz, pocsie pe cineva*.

LE COMTE. Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais ¹ pour maudire ses juges ?

FIGARO. On a vingt-quatre ans au théâtre ; la vie est trop courte pour user ² un pareil ressentiment.

LE COMTE. Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO. C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques ³, les cousins ⁴, les critiques, les maringouis ⁵, les envieux, les feuellistes ⁶, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevait de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abimé de dettes et léger d'argent ⁷ ; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid ; et, mon bagage en sautoir ⁸, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche,

¹ Au palais = au palais de justice.

² Pour user = pour affaiblir, pour amoindrir.

³ Moustique ou moustique (de l'espagnol *mosquito* = *mou-cheron*, — *musculiță*) *fiņtar*.

⁴ Cousin (*Culex pipiens*), *fiņtar*. On donne le nom de *Moustiques* à toutes les espèces de cousins des parties tropicales du globe. La piqûre des moustiques est beaucoup plus douloureuse que celle des cousins ordinaires = *cousins piquants*.

⁵ Maringouis, nom vulgaire que l'on donne aux Antilles aux différentes espèces de moustiques.

⁶ Feuilliste = pamphlétaire, auteur de pamphlets.

⁷ Léger d'argent, — *lefter de bani*.

⁸ Sautoir = figure que représentent deux objets disposés en forme de croix de Saint-André (X). Porter quelque chose en sautoir = *a purtã un lucru în spate cu ajutorul a douã curele trecând peste piept*.

l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au ¹ bon temps, supportant le mauvais; me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde ²; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE. Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO. L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

LE MARIAGE DE FIGARO

La jeune Rosine du *Barbier de Séville* est devenue la comtesse d'Almaviva. Figaro, concierge du château d'Arguas-Frescas, veut épouser *Suzanne*, la camériste de la comtesse. Mais Almaviva, faux, brutal et sans scrupule, cherche à garder Suzanne pour lui. L'intrigue de la pièce roule cette fois sur la rivalité du maître et du valet. Grâce à son intelligence, Figaro finit par triompher.

Dans le fameux monologue qu'il lance à la face de ceux „qui se croient grands hommes parce qu'ils se sont donné la peine de naître“, Beaumarchais, sous le masque transparent de Figaro, prend la plus audacieuse des revanches contre ses ennemis.

¹ Aidant au bon temps = profitant du bon temps, — *trăgând folos din vremuri bune*. (Aider à = profitez de).

² Et faisant la barbe à tout le monde = rasant (au sens figuré *faire la barbe à quelqu'un* = être plus fin, plus habile qu'un autre). Ici les deux sens peuvent être admis; comme barbier, Figaro rasait; mais ce même Figaro, homme d'esprit, supérieur aux événements et se moquant des sots, savait tirer profit des choses et des hommes.

Figaro représente Beaumarchais lui-même. L'aristocratie vers la fin du XVIII^{ème} siècle vit une cruelle insulte dans ce type de barbier toujours gai, moqueur, jetant l'épigramme à la figure des grands, et les servant tout à la fois avec une indépendance d'esprit. Le type de Figaro, de ce prolétaire plein d'esprit, d'érudition, et d'habileté, fit une révolution dans l'art théâtral.

MONOLOGUE DE FIGARO

(ACTE V)

Parce que vous êtes un grand seigneur, monsieur le comte, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus: du reste, homme assez ordinaire! tandis que moi, morbleu ¹! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis ² depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes.

Est-il rien de plus bizarre que ma destinée? Fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! Las d'attrister des bêtes malades et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu ³ dans le théâtre: me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche ⁴ une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder ⁵ Mahomet sans scrupule: à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc, et voilà ma comédie flambée ⁶, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meur-

¹ Morbleu! (= mort de Dieu) = espèce de jurement qui marque l'impatience, — *la naibă!*

² Qu'on n'en a mis.—Voyez page 53, note 2.

³ A corps perdu = avec furie.

⁴ Je broche = j'exécute à la hâte, — *injgheb, ticluese în grabă.*

⁵ Fronder = critiquer, blâmer.

⁶ Flambée = perdue.

trissent l'omoplate ¹, en nous disant : *Chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient ² : mon terme était échu ³ : je voyais de loin arriver l'affreux recors ⁴, la plume fichée dans la perruque ; en frémissant je m'évertue ⁵ ! Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, et sur son produit net : aussitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château-fort ⁶, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. — Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé ⁷ son orgueil. Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — Las de nourrir un obscur ⁸ pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions qui s'étend même à celles de la presse, et que, pourvu que je ne parle

¹ Et qui nous meurtrissent l'omoplate = et qui nous donnent des coups dans le dos.

² Mes joues creusaient = je maigrissais.

³ Mon terme était échu = je n'avais pas de quoi payer mon loyer.

⁴ Recors = celui qui suit un huissier (= *portârel*) pour lui servir de témoin, et qui lui prête main forte au besoin.

⁵ Je m'évertue = je m'excite moi-même, je fais effort pour arriver à quelque chose de bon, d'utile.

⁶ D'un château-fort = d'une prison.

⁷ A cuvé son orgueil = a calmé son orgueil. (Fig. et fam. cuver son vin = dissiper son ivresse en dormant ; dormir après avoir bu avec excès).

⁸ Obscur = insignifiant, inconnu.

en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit ¹, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre ², je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou ³! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà derechef ⁴ sans emploi! — Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre: il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.... Pour le coup ⁵, je quittais le monde et vingt brasses ⁶ d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je prends ma trousse, mon cuir anglais ⁷; puis, laissant la fumée ⁸ aux sots qui s'en nourrissent et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci...

¹ Ni des corps en crédit = ni des sociétés, des corporations, ayant de l'autorité, de la considération.

² Croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre = croyant ne faire concurrence à personne. — Au sens propre *brisées* (t. de chasse) signifie: branches d'arbre que le chasseur brise et place sur la voie pour la retrouver. De là *suivre les brisées de quelqu'un* = suivre son exemple, — *a merge pe urma cuiva*; *courir, aller sur les brisées de quelqu'un* = entrer en concurrence avec lui; *revenir sur ses brisées* = reprendre une affaire abandonnée.

³ Pou-ou = *uf!*

⁴ Derechef = de nouveau.

⁵ Pour le coup = pour cette fois.

⁶ Brasse. Voyez page 143, note 1.

⁷ Mon cuir anglais = mon cuir à rasoirs (= bande de cuir préparé pour donner le fil aux rasoirs, — *cureaua mea de bărbier*).

⁸ La fumée = la vanité.

ANDRÉ CHÉNIER

(1762—1794)

André-Marie de Chénier naquit à Constantinople en 1762. Ses *poésies lyriques* ont quelque chose d'antique et tout à la fois d'original. Les excès de la Révolution française indignèrent l'âme d'André Chénier qui ne craignit pas de les blâmer ouvertement. Traduit pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort et guillotiné le 25 juillet 1794.

LA MUSE DE CHÉNIER

(FRAGMENT)

Ma muse fuit les champs abreuvés de carnage,
Et ses pieds innocents ne se poseront pas
Où la cendre des morts gémirait sous ses pas,
Elle pâlit d'entendre et le cri des batailles,
Et les assauts tonnants qui frappent les murailles;
Et le sang qui jaillit sous les pointes d'airain
Souillerait la blancheur de sa robe de lin.

(*Bucoliques*)

SALUT, Ô BELLE NUIT...

(Fragment de *Amérique*, poème).

Salut, ô belle nuit, | étincelante et sombre,
Consacrée au repos. O silence de l'ombre,

Qui n'entends que la voix de mes vers et les cris
 De la rive aréneuse ¹ où se brise Téthys ² !
 Muse, muse nocturne, | apporte-moi ma lyre;
 Comme un fier météore, en ton brûlant délire,
 Lance-toi dans l'espace; et pour franchir les airs,
 Prends les ailes des vents, les ailes des éclairs,
 Les bonds de la comète aux longs cheveux de flammes.
 Mes vers impatient, élancés de mon âme,
 Veulent parler aux dieux, | et volent où reluit
 L'enthousiasme errant, fils de la belle nuit.
 Accours, grande nature, ô mère du génie;
 Accours, reine du monde, | éternelle Uranie ³.
 Soit que les pas divins sur l'astre du Lion ⁴
 Ou sur les triples feux du superbe Orion ⁵
 Marchent, | ou soit qu'au loin, fugitive, | emportée,
 Tu suives les détours de la voie argentée,
 Soleils amoncelés dans le céleste azur,
 Où le peuple a cru voir les traces d'un lait pur ⁶,
 Descends; | non, | porte-moi sur ta route brûlante,
 Que je m'élève au ciel comme une flamme ardente.
 Déjà ce corps pesant se détache de moi.
 Adieu, lambeau de chair, je ne suis plus à toi.
 Terre, fuis sous mes pas. L'éther où le ciel nage
 M'aspire. | Je parcours l'océan sans rivage.

¹ Aréneuse (du lat. arena = sable) est un mot emprunté par Chénier à la langue française du XVI^{ème} siècle. On trouve dans *Rabelais* (Pantagruel): *rivaige (= rivage) aréneux*.

² Téthys (poét.) = la mer.

³ Uranie = La muse de l'Astronomie chez les anciens.

⁴ Lion = constellation septentrionale.

⁵ Orion = constellation australe.

⁶ Il s'agit ici de la „voie lactée“. Selon la Fable cette voie se forma de quelques gouttes de lait tombées des mamelles de la chèvre Amalthée, qui fut mise au rang des astres, après avoir nourri Jupiter enfant. — Le télescope, qui n'est pas appelé à respecter les croyances mythologiques, résout la „voie lactée“ en un nombre infini de petites étoiles.

Plus de nuit. Je n'ai plus d'un globe opaque et dur
 Entre le jour et moi l'impénétrable mur :
 Plus de nuit, | et mon œil et se perd et se mêle
 Dans les torrents profonds de lumière éternelle.
 Me voici sur les feux que le langage humain
 Nomme Cassiopée ¹ et l'Ourse et le Dauphin.
 Maintenant la Couronne autour de moi s'embrase.
 Ici l'Aigle | et le Cygne, | et la Lyre et Pégase.
 Et voici que plus loin le Serpent tortueux
 Noue autour de mes pas ses anneaux lumineux.
 Féconde ² immensité, les esprits magnanimes
 Aiment à se plonger dans tes vivants abîmes,
 Abîmes de clartés où, libre de ses fers,
 L'homme siège au conseil qui créa l'univers ;
 Où, l'âme remontant à sa grande origine,
 Sent qu'elle est une part de l'essence divine.

LA JEUNE CAPTIVE

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
 Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
 Boit les doux présents de l'aurore ³ ;

¹ *Cassiopée*. Ce nom et les suivants sont des noms de constellations.

² Fécond = qui produit beaucoup. — **Syntaxe.** *Fécond en* veut après lui un substantif pluriel : *esprit fécond en erreurs* ; excepté quand le substantif ne s'emploie qu'au singulier. — **Syn.** **Fécond, fertile.** *Fécond* donne l'idée de la cause ou de la faculté de produire ; **fertile** exprime l'action de produire. Une pluie, une chaleur *féconde* ; une terre *fertile*. — **Syntaxe.** L'usage ne veut pas que l'adjectif *fécond* régit l'infinitif ; ainsi il ne faut pas dire : *esprit fécond à former des projets*. De même que *fécond en, fertile en* veut toujours être suivi d'un substantif pluriel : siècle fertile en malheurs. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**).

³ Les doux présents de l'aurore = la rosée.

Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui¹,
 Je ne veux pas mourir encore.

„Qu'un stoïque² aux yeux secs vole embrasser la Mort,
 Moi, je pleure et j'espère; au noir³ souffle du Nord
 Je plie et relève ma tête.

S'il est⁴ des jours amers, il en est de si doux!
 Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
 Quelle mer n'a point de tempête?

„L'illusion féconde habite dans mon sein;
 D'une prison, sur moi, la murs pèsent en vain:
 J'ai les ailes de l'espérance..

Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
 Philomèle⁵ chante et s'élance.

„Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
 Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie⁶.

¹ Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui = quels que soient le trouble et l'ennui de l'heure présente.

² Stoïque. = *Stoïque* s'employait autrefois comme substantif; aujourd'hui on dit *un stoïcien*. Stoïque (adj.) = qui tient de l'insensibilité et de la fermeté qu'affectaient les stoïciens, disciples de Zénon. Ce philosophe vivait vers le milieu du Ve siècle avant J.-C. *Stoïque*, *stoïcien* (lat. stoicus) vient du mot grec *stoa* = portique, galerie couverte, dont le comble est soutenu par des colonnes ou par des arcades. C'est sous un portique que Zénon enseignait la philosophie à ses disciples.

³ *Noir* pour *triste*.

⁴ S'il est = s'il y a.

⁵ Philomèle = rossignol. — D'après le récit mythologique, Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, fut changée en rossignol, d'où le nom poétique de cet oiseau.

⁶ Et ma veille aux remords, ni mon sommeil ne sont en proie = et ni ma veille ni mon sommeil ne sont en proie aux remords. *En proie aux* signifie ici *agités par*.

Ma bienvenue au jour me rit¹ dans tous les yeux ;
 Sur des fronts abbatu mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

„Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
 Je pars, et des ormeaux, qui bordent le chemin,
 J'ai passé les premiers à peine² ;
 Au banquet de la vie³ à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encor pleine.“

„Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson⁴ ;
 Et, comme le soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année.
 Brillanté sur ma tige, et l'honneur du jardin⁵,
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin ;
 Je veux achever ma journée,

„O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi⁶ :
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
 Le pâle désespoir dévore.

¹ Au jour = à la vie.

² Construction directe: *J'ai passé à peine les premiers (des) ormeaux qui bordent le chemin.*—Le chemin est pris ici pour la vie, et les ormeaux, pour les années de la vie. Le sens du vers est donc: *à peine ai-je passé les premières années de ma vie.*

³ Au banquet de la vie... encore pleine. Métaphore pour : *je commence seulement à vivre, je suis encore jeune.*

⁴ La moisson. Le poète compare ici les âges de la vie aux saisons.

⁵ L'honneur (= l'ornement, la parure) du jardin.

⁶ Éloigne, éloigne-toi. Le premier *éloigne* n'a que deux syllabes puisque la dernière voyelle *e* s'élide devant le second qui est de trois syllabes, attendu qu'il est placé devant un mot commençant par une consonne (*toi*). Il faut donc lire:

1 2 3 4 5 6
 Éloign'éloigne-toi

Pour moi Palès¹ encore a des asiles verts,
 Les amours des baisers, les muses des concerts:
 Je ne veux pas mourir encore“.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
 S'éveillait écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d'une jeune captive;
 Et secouant le joug de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers je pliais les accents
 De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
 Feront à quelque amant des loisirs studieux²
 Chercher quelle fut cette belle;
 La grâce décorait son front et ses discours,
 Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
 Ceux qui les passeront près d'elle.

D I D E R O T

(1713—1784)

Denis Diderot naquit à Langres en 1713. Il fut, après Voltaire, l'écrivain le plus actif et le plus fécond du XVIII^{ème} siècle. Il conçut avec d'Alembert le projet de l'*Encyclopédie* (1751—1777). Parmi ses ouvrages il faut citer les *Salons** et les articles de l'*Encyclopédie* sur les arts et métiers

LES PARENTS DE DIDEROT

Je suis seul, je me rappelle ces bonnés gens, ces parents; et mon cœur se serre quand je pense qu'ils ont

¹ Palès (on pron. l's) = déesse des troupeaux et des bergers. (*Mythologie romaine*),

² Des loisirs studieux,—*al indeletnicirelor studioase*.—Voyez page 136, note 1.

* *Salons*=comptes rendus détaillés d'une exposition artistique.

eù toutes les inquiétudes qu'ils devaient éprouver sur le sort d'un jeune homme violent et passionné, abandonné sans guide à tous les fâcheux hasards d'une capitale immense, sans avoir recueilli un instant de la douceur qu'ils auraient eue à le voir, à l'entendre parler, lorsqu'il eut acquis la considération dont il jouit. Une des choses qui m'aient fait le plus de plaisir, c'est le propos bourru ¹ que me tint un provincial quelques années après la mort de mon père. Je traversais une des rues de ma ville; il m'arrête par le bras, et me dit: „Monsieur Diderot, vous êtes bon; mais si vous croyez que vous vaudrez jamais votre père, vous vous trompez“. Je crois, et je croirai tant que je vivrai, que ce provincial m'a dit vrai. Mes parents ont laissé après eux un fils aîné qu'on appelle Diderot le philosophe, c'est moi; une fille qui a gardé le célibat ², et un dernier enfant qui s'est fait ecclésiastique. C'est une bonne race.

L'ecclésiastique est un homme singulier ³, mais ses défauts légers sont infiniment compensés par une charité illimitée qui l'appauvrit au milieu de l'aisance ⁴. J'aime ma sœur à la folie, moins parce qu'elle est ma sœur que par mon goût pour les choses excellentes... Je ne sais ce que j'ai, je ne sais ce que j'éprouve ⁵. Je voudrais pleurer. O mes parents! O ma mère, toi qui réchauffais mes pieds froids dans tes mains!..

Quelle tâche mon père m'a imposée, si je veux jamais mériter les hommages qu'on rend à sa mémoire! il n'y a ici qu'un mauvais portrait de cet homme de bien; mais ce n'est pas ma faute. Si les infirmités lui eussent permis

¹ Le propos bourru = brusque et chagrin, — *vorba neplăcută*.

² Qui a gardé le célibat = qui est restée vieille fille.

³ Singulier = bizarre, extraordinaire, — *ciudat*.

⁴ Aisance = fortune suffisante pour se procurer les commodités de la vie.

⁵ Ce que j'éprouve = ce que je sens.

de venir à Paris, mon dessein était de le faire représenter à son établi¹, dans ses habits d'ouvrier, la tête nue, les yeux levés vers le ciel, et la main étendue sur le front de sa petite fille qu'il aurait bénie.

Un des moments les plus doux de ma vie, ce fut, il y a plus de trente ans, et je m'en souviens comme d'hier, lorsque mon père me vit arriver du collège les bras chargés des prix que j'avais remportés, et les épaules chargées des couronnes qu'on m'avait données, et qui trop larges pour mon front, avaient laissé passer ma tête. Du plus loin qu'il m'aperçut, il laissa son ouvrage, il s'avança sur la porte, et se mit à pleurer. C'est une belle chose qu'un homme de bien et sévère qui pleure.

PENSÉES DIVERSES

Un Anglais s'avisa de publier un ouvrage contre l'immortalité de l'âme; on lui fit dans les papiers publics² une réponse bien cruelle. C'était un remerciement conçu en ces termes: „Nous tous, voleurs de grands chemins, assassins, traitants³, ministres, souverains, faisons nos très-humbles remerciements à l'auteur du *Traité contre l'immortalité de l'âme*, de nous avoir appris que, si nous étions assez adroits⁴ pour échapper aux châtimens dans ce monde-ci, nous n'en avons point à redouter dans l'autre.“

¹ Établi = table de travail d'artisan, *masă (de lucru)*. — Le père de Diderot était un simple coutelier (= *cuștar*).

² Dans les papiers publics = dans la gazette, le journal.

³ Traitant = celui qui jadis se chargeait, à certaines conditions, du recouvrement des deniers de l'État, — *taxidar*.

⁴ Adroit = habile, fin, rusé, qui a de l'adresse. — **Syn. Adroit,**

LE FILS INGRAT

(TABLEAU DE GREUZE *)

Imaginez une chambre où le jour n'entre guère que par la porte, quand elle est ouverte, ou par une ouverture carée pratiquée au-dessus de la porte, quand elle est fermée. Tournez les yeux autour de cette chambre triste, et vous n'y verrez qu'indigence ¹. Il y a pourtant, sur la droite, dans un coin, un lit qui ne paraît pas trop mauvais; il est couvert avec soin. Sur le devant du même côté, un grand confessionnal ² de cuir noir où l'on peut être commodément assis: asseyez-y le père du fils ingrat. Attendant à la porte, placez un bas d'armoire, et, tout près du vieillard caduc ³, une petite table sur laquelle on vient de servir un potage.

Malgré le secours dont le fils aîné de la maison peut être à son vieux père, à sa mère et à ses frères, il s'est enrôlé ⁴; mais il ne s'en ira point sans avoir mis à contribution ⁵ ces malheureux. Il vient avec un vieux soldat;

habile, entendu. On est *adroit* de la main; *habile* dans un art, *entendu* dans les affaires. Au *figuré* adroit se dit du choix des moyens; *habile*, de la conduite; *entendu*, des lumières de l'esprit. (Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**.)

*) *Greuze* (1726—1805) célèbre peintre français dont les tableaux représentant surtout des scènes de famille sont de véritables drames

¹ Indigence = extrême pauvreté: (*tomber dans l'indigence*), *lipsă*. — **Syn. Pauvreté, indigence.** La *pauvreté* est la privation des commodités de la vie; *l'indigence* est le manque des choses nécessaires.

² Un grand confessionnal = un grand fauteuil de malade. — Autrement *confessionnal* = espèce de niche en boiserie où le prêtre reçoit la confession.

³ Vieillard caduc = cassé, qui a beaucoup perdu de ses forces, — *bătrân istovit, care e aproape de sfârșitul vieții*.

⁴ Il s'est enrôlé = il s'est fait soldat, — *a intrat în armată*.

⁵ Sans avoir mis à contribution ces malheureux = sans leur avoir pris de l'argent, — *fără a fi stors bani dela acești nenoro-*

il a fait sa demande. Son père en est indigné; il n'épargne pas les mots durs à cet enfant dénaturé qui ne connaît plus ni père, ni mère, ni devoirs, et qui lui rend injures pour reproches. On le voit au centre du tableau; il a l'air violent, insolent et fougueux; il a le bras droit élevé du côté de son père; au-dessus de la tête d'une de ses sœurs; il se dresse sur ses pieds; il menace de la main; il a le chapeau sur la tête; et son geste et son visage sont également insolents. Le bon vieillard, qui a aimé ses enfants, mais qui n'a jamais souffert qu'aucun d'eux lui manquât ¹, fait effort pour se lever, mais une de ses filles, à genoux devant lui, le retient par les basques ² de son habit.

Le jeune libertin est entouré de l'aînée des sœurs, de sa mère et d'un de ses petits frères. Sa mère le tient embrassé par le corps, le brutal cherche à s'en débarasser, et la repousse du pied. Cette mère a l'air accablée, désolée ³; la sœur aînée s'est aussi interposée entre son frère et son père: la mère et la sœur semblent, par leur attitude, chercher à les cacher l'un à l'autre. Celle-ci a saisi son frère par son habit, et lui dit, par la manière dont elle le tire: „Malheureux, que fais-tu? Tu repousses ta mère, tu menaces ton père; mets-toi à genoux et demande

citi. — Mettre à contribution = faire contribuer de quelque manière à une dépense, exiger quelque somme.

¹ Lui manquât (de respect), — *să nu se poarte respectuos cu dânsul*.

² Basques (f) = pans d'abit, — *pulpane*. — **Homon**. Basque (m) = habitant du pays des Basques (département des Basses-Pyrénées, en France et des trois provinces basques en Espagne), — *Basc*. — **Locution familière**: aller comme un Basque, courir comme un Basque = aller et courir fort vite.

³ Cette mère a l'air accablée, désolée, — *aceasta mamă pare a fi măhnită, desnădejduită*. — **Observ.** Dans l'expression *avoir l'air* nous avons le sens des verbes *paraître, sembler*: cette mère *semble, paraît* accablée. Dans: *cette mère a l'air accablée, désolée*, il y a ellipse du verbe **être**, le sens réel étant: a l'air **d'être** accablée, désolée; de là l'accord des adjectifs avec *mère*.

pardon!" Cependant le petit frère pleure, porte une main à ses yeux, et, pendu au bras droit de son grand frère, il s'efforce à l'entraîner hors de la maison. Derrière le fauteuil du vieillard, le plus jeune de tous à l'air intimidé et stupéfait. A l'autre extrémité de la scène, vers la porte, le vieux soldat qui a enrôlé et accompagné le fils ingrat chez ses parents, s'en va, le dos tourné à ce qui se passe, son sabre sous le bras, et la tête baissée. J'oubliais qu'au milieu de ce tumulte, un chien, placé sur le devant, l'augmentait encore par ses aboiements.

Tout est entendu¹, ordonné, caractérisé, clair dans cette esquisse², et la douleur, et même la faiblesse de la mère pour un enfant qu'elle a gâté, et la violence du vieillard, et les actions diverses des sœurs et des petits enfants, et l'insolence de l'ingrat, et la pudeur du vieux soldat, qui ne peut s'empêcher de lever les épaules de ce qui se passe, et ce chien qui aboie est un de ces accessoires que Greuze sait imaginer par un goût tout particulier.

SUR LA COULEUR

(ESSAI SUR LA PEINTURE)

C'est le dessin qui donne la forme aux êtres; c'est la couleur qui leur donne la vie. Voilà le souffle divin qui les anime.

Il n'y a que les maîtres dans l'art qui soient bons juges du dessin; tout le monde peut juger de la couleur,

On ne manque pas d'excellents dessinateurs, il y a peu de grands coloristes. Il en est de même en littérature; cent froids logiciens pour un grand orateur; dix grands orateurs pour un poète sublime. Un grand intérêt fait

¹ Tout est entendu = tout est bien assorti, fait avec art, avec goût, — *totul e potrivit, e bine injghebat.*

² Esquisse. Voyez page 128, note 1.

éclore subitement un homme éloquent; quoi qu'en dise Helvétius¹, on ne ferait pas dix bons vers, même sous peine de mort.

Mon ami, transportez-vous dans un atelier, regardez travailler l'artiste. Si vous le voyez arranger bien symétriquement ses teintes et ses demi-teintes² tout autour de sa palette, ou si un quart d'heure de travail n'a pas confondu tout cet ordre, prononcez hardiment que cet artiste est froid, et qu'il ne fera rien qui vaille. C'est le pendant³ d'un lourd et pesant érudit qui a besoin d'un passage, qui monte à son échelle, prend et ouvre son auteur, vient à son bureau, copie la ligne dont il a besoin, remonte à l'échelle, et remet le livre à sa place. Ce n'est pas là l'allure du génie.

Celui qui a le sentiment vif de la couleur a les yeux attachés sur sa toile, sa bouche est entr'ouverte, il halète, sa palette est l'image du chaos. C'est dans ce chaos qu'il trempe son pinceau et il en tire l'œuvre de la création, et les oiseaux et les nuances dont leur plumage est teint, et les fleurs et leur velouté⁴, et les arbres et leurs différentes verdures, et l'azur du ciel, et la vapeur des eaux qui les ternit, et les animaux, et les longs poils, et les taches⁵

¹ Helvétius (Claude-Adrien), né à Paris (1715—1771), petit-fils d'un médecin hollandais qui découvrit l'ipécacuanha; il se voua aux lettres et composa son livre *de l'Esprit*.

² Ses teintes et ses demi-teintes = ses nuances résultant de deux ou plusieurs couleurs, et ses teintes très faibles (= ses couleurs entre la lumière et l'ombre; ses passages des clairs aux ombres), — *nuanțele (adumbrelele) sale și culorile cele slabe*.

³ C'est le pendant d'un = il est à peu près pareil à un... *se aseamănă cu, e perechea unui...*

⁴ Et leur velouté = l'apparence du velours, — *și fața lor catifelată*.

⁵ La tache = marque naturelle sur la peau de l'homme; souillure; ce qui blesse l'honneur, la réputation; défaut dans un ouvrage d'esprit, — *pată*. — **Homon**. La tâche = le travail à faire dans un temps déterminé, — *sarcina, lucrul*.

variées de leur peau, et le feu dont leurs yeux étincellent. Il se lève, il s'éloigne, il jette un coup d'œil sur son œuvre. Il se rassied, et vous allez voir naître la chair, le drap, le velours, le damas, le taffetas, la mousseline, la toile, le gros linge, l'étoffe grossière; vous verrez la poire jaune et mûre tomber de l'arbre, et le raisin vert attaché au cep. Mais pourquoi y a-t-il si peu d'artistes qui sachent rendre la chose à laquelle tout le monde s'entend ?

LA POLITESSE

Pour découvrir l'origine de la politesse, il faudrait la savoir bien définir, et ce n'est pas une chose aisée. On la confond presque toujours avec la civilité¹ et la flatterie, dont la première est bonne, mais moins excellente et moins rare que la politesse, et la seconde, mauvaise et insupportable, lorsque cette même politesse ne lui prête pas ses agréments². Tout le monde est capable d'apprendre la civilité, qui ne consiste qu'en certains termes et certaines cérémonies arbitraires, sujettes, comme le langage, aux pays et aux modes; mais la politesse ne s'apprend point sans une disposition naturelle, qui, à la vérité, a besoin d'être perfectionnée par l'instruction et par l'usage du monde. Elle

¹ Civilité = honnêteté, courtoisie, manière honnête de vivre et de converser dans le monde, *civilitate*, *bunăcviință*. — **Syn. Civilité, politesse, affabilité.** La *politesse* c'est la *civilité* modifiée par la délicatesse des manières. Un homme du peuple, un simple paysan, peuvent être *civils*; il n'y a qu'un homme du monde qui puisse être *poli*. La *civilité* est souvent trop cérémonieuse et par là fatigante; la *politesse* est exempte de cet excès. La *civilité* évite tout ce qui pourrait blesser quelqu'un; la *politesse* veut davantage, elle s'attache à être agréable. L'*affabilité* est la qualité de celui qui accueille avec bonté et douceur ceux qui ont affaire à lui.

² Ses agréments = ses qualités agréables.

est de tous les temps et de tous les pays; et ce qu'elle emprunte d'eux lui est si peu essentiel, qu'elle se fait sentir au travers du style ancien et des coutumes les plus étrangères.

La flatterie n'est pas moins naturelle, ni moins indépendante des temps et des lieux, puisque les passions qui la produisent ont toujours été et seront toujours dans le monde. Il semble que les conditions élevées devraient garantir de cette bassesse, mais il se trouve des flatteurs dans tous les états. Quand l'esprit et l'usage du monde enseignent à déguiser ce défaut sous le masque de la politesse, en se rendant agréable il devient plus pernicieux; mais toutes les fois qu'il se montre à découvert il inspire le mépris et le dégoût, souvent même aux personnes en faveur desquelles il est employé: il est donc autre chose que la politesse, qui plaît toujours et qui est toujours estimée.

En effet, on juge de sa nature par le terme dont on se sert pour l'exprimer, on n'y découvre rien que d'innocent et de louable. Polir un ouvrage dans le langage des artisans, c'est en ôter tout ce qu'il y a de rude et d'ingrat, y mettre le lustre et la douceur dont la matière qui le compose se trouve susceptible, en un mot le finir et le perfectionner; si l'on donne à cette expression un sens spirituel, on trouve de même que ce qu'elle renferme est bon et louable. Un discours, un sens poli, des manières et des conversations polies, cela ne signifie-t-il pas que ces choses sont exemptes de l'enflure, de la rudesse et des autres défauts contraires au bon sens et à la société civile, et qu'elles sont revêtues de la douceur, de la modestie et de la justice que l'esprit cherche, est dont la société a besoin pour être paisible et agréable? Tous ces effets renfermés dans de justes bornes ne sont-ils pas bons, et ne conduisent-ils pas à conclure que la cause qui les produit ne peut être aussi que bonne? Je ne sais si je la connais bien, mais il me semble qu'elle est dans l'âme une inclination douce et bienfaisante qui rend l'esprit attentif, et lui fait

découvrir avec délicatesse tout ce qui a rapport avec cette inclination, tant pour le sentir dans ce qui est hors de soi que pour le produire soi-même suivant sa portée ¹.

(*Encyclopédie. - Article: Politesse*).

D'ALEMBERT

(1717—1783)

Jean le Rond d'Alembert naquit à Paris en 1717. Il était déjà connu comme mathématicien et comme membre de l'Académie des sciences, lorsque Diderot lui communiqua l'idée de l'Encyclopédie. D'Alembert écrivit le *Discours préliminaire*, chef-d'œuvre d'élégance et de précision, et qui eut un succès immense. Mais chez lui l'homme est encore plus estimable que l'écrivain. Philosophe au cœur droit, stoïcien, vertueux, ayant en haine tout ce qui sent l'humiliation de l'homme devant l'homme, il avait pris pour devise: *liberté vérité, pauvreté*.

L'IMITATION DE LA NATURE

La première opération de la réflexion consistant à rapprocher et à unir les notions directes, nous avons dû commencer, dans ce discours ², par envisager la réflexion de ce côté-là, et parcourir les différentes sciences qui en résultent. Mais les notions formées par la combinaison des idées ³ primitives ne sont pas les seules dont notre esprit soit capable; il est une autre espèce de connaissances réfléchies dont nous devons maintenant parler: elle consiste dans les idées que nous nous formons à nous-mêmes, en imaginant et en composant des êtres semblables à ceux qui sont l'objet de nos idées directes: c'est ce qu'on appelle

¹ Suivant sa portée = sa valeur, son importance.

² Discours préliminaire de l'Encyclopédie.

l'imitation de la nature, si connue et si recommandée par les anciens. Comme les idées directes qui nous frappent le plus vivement sont celles dont nous conservons le plus aisément le souvenir, ce sont aussi celles que nous cherchons le plus à réveiller en nous par l'imitation de leurs objets. Si les objets agréables nous frappent plus étant réels que simplement représentés, ce qu'ils perdent d'agrément en ce dernier cas est en quelque manière compensé par celui qui résulte du plaisir de l'imitation. A l'égard des objets qui n'exciteraient, étant réels, que des sentiments tristes ou tumultueux, leur imitation est plus agréable que les objets mêmes, parce qu'elle nous place à cette juste distance où nous éprouvons le plaisir de l'émotion sans en ressentir le désordre.

C'est dans cette imitation des objets capables d'exciter en nous des sentiments vifs ou agréables, de quelque nature qu'ils soient, que consiste, en général, l'imitation de la belle nature, sur laquelle tant d'auteurs ont écrit sans en donner d'idée nette ¹, soit parce que la belle nature ne se démêle ² que par un sentiment exquis, soit aussi parce que, dans cette matière les limites qui distinguent l'arbitraire du vrai ne sont pas encore bien fixées et laissent quelque espace libre à l'opinion.

A la tête des connaissances qui consistent dans l'imitation, doivent être placées la peinture et la sculpture ³, parce que ce sont celles de toutes où l'imitation approche le plus des objets qu'elle représente, et parle le plus directement aux sens ⁴. On peut y joindre cet art né de la nécessité et perfectionné par le luxe, l'architecture qui, s'étant élevée

¹ Sans en donner d'idée nette = sans en donner une idée nette, — *fără să dea o idee clară despre ea (imitație)*.

² Ne se démêle = ne se devine. (Voyez page 81, note 1, et, pour les *Exercices d'application*, l'**Appendice**)

³ Sculpture. On ne prononce la lettre **p** ni dans ce mot ni dans les mots suivants: *sculpter*, *sculpteur*, *sculptural*.

⁴ Sens (on prononce l's.)

par degrés des chaumières au palais, n'est, aux yeux du philosophe, si on peut parler ainsi, que le masque embelli d'un de nos plus grands besoins. L'imitation de la belle nature y est moins frappante et plus resserrée que dans les deux autres arts dont nous venons de parler; ceux-ci expriment indifféremment et sans restriction toutes les parties de la belle nature, et la représentent telle qu'elle est, uniforme ou variée; l'architecture, au contraire, se borne à imiter, par l'assemblage et l'union des différents corps qu'elle emploie, l'arrangement symétrique que la nature observe plus ou moins sensiblement dans chaque individu, et qui contraste si bien avec la belle variété de tout ensemble.

La poésie, qui vient après la peinture et la sculpture, et qui n'emploie pour l'imitation que les mots disposés suivant une harmonie agréable à l'oreille, parle plutôt à l'imagination qu'aux sens; elle lui représente d'une manière vive et touchante les objets qui composent cet univers, et semble plutôt les créer que les peindre par la chaleur, le mouvement et la vie qu'elle sait leur donner. Enfin la musique, qui parle à la fois à l'imagination et aux sens, tient le dernier rang dans l'ordre de l'imitation: non que son imitation soit moins parfaite dans les objets qu'elle se propose de représenter, mais parce qu'elle semble bornée jusqu'ici à un plus petit nombre d'images, ce qu'on doit moins attribuer à sa nature qu'à trop peu d'invention et de ressource dans la plupart de ceux qui la cultivent. Il ne sera pas inutile de faire sur cela quelques réflexions. La musique qui, dans son origine, était peut-être destinée à ne représenter que du bruit, est devenue peu à peu une espèce de discours et même de langue par laquelle on exprime les différents sentiments de l'âme, ou plutôt ses différentes passions. Mais pourquoi réduire cette expression aux passions seules, et ne pas l'étendre, autant qu'il est possible, jusqu'aux sensations mêmes? Quoique les perceptions que nous recevons par divers organes diffèrent entre elles autant que

leurs objets, on peut néanmoins les comparer sous un autre point de vue qui leur est commun, c'est-à-dire par la situation de plaisir ou de trouble où elles mettent notre âme. Un objet effrayant, un bruit terrible, produisent chacun en nous une émotion par laquelle nous pouvons, jusqu'à un certain point, les rapprocher, et que nous désignons souvent, dans l'un ou l'autre cas, ou par le même nom ou par des noms synonymes. Je ne vois donc point pourquoi un musicien, qui aurait à peindre un objet effrayant, ne pourrait pas y réussir, en cherchant dans la nature l'espèce de bruit qui peut produire en nous l'émotion la plus semblable à celle que cet objet y excite : j'en dis autant des sensations agréables. Penser autrement, ce serait vouloir resserrer les bornes de l'art et de nos plaisirs. J'avoue que la peinture dont il s'agit exige une étude fine et approfondie des nuances¹ qui distinguent nos sensations ; mais aussi ne faut-il pas² espérer que ces nuances soient démêlées³ par un talent ordinaire. Saisies par l'homme de génie, senties par l'homme de goût, aperçues par l'homme d'esprit, elles sont perdues pour la multitude. Toute musique que ne peint rien n'est que du bruit ; et, sans l'habitude, qui dénature tout, elle ne ferait guère plus de plaisir qu'une suite de mots harmonieux et sonores dénués d'ordre et de liaison. Il est vrai qu'un musicien attentif à tout peindre nous présenterait, dans plusieurs circonstances des tableaux d'harmonie, qui ne seraient point faits pour des sens vulgaires : mais, tout ce qu'on en doit conclure, c'est qu'après avoir fait un art d'apprendre la musique, on devrait bien en faire un de l'écouter.

¹ Nuance (t. de musique) = augmentation ou diminution de la force du son, de la vitesse du mouvement. — || Différence délicate et presque insensible entre deux choses du même genre.

² Aussi ne faut-il pas. Voyez page 57, note 1.

³ Démêlé. Voyez, pour les synonymes, page 81, note 1, et pour les *Exercices d'application*, l'Appendice.

LES ARTS LIBÉRAUX ET LES ARTS MÉCANIQUES

On peut en général donner le nom d'*Arts* à tout système de connaissances qu'il est permis de réduire à des règles positives, invariables et indépendantes du caprice ou de l'opinion; et il serait permis de dire, en ce sens, que plusieurs de nos sciences sont des arts, étant envisagées par leur côté pratique. Mais comme il y a des règles pour les opérations de l'esprit ou de l'âme, il y en a aussi pour celles du corps, c'est-à-dire pour celles qui, bornées aux corps extérieurs, n'ont besoin que de la main seule pour être exécutées.

De là la distinction des *arts* en *libéraux* et en *mécaniques*, et la supériorité qu'on accorde aux premiers sur les seconds. Cette supériorité est sans doute injuste à plusieurs égards. Néanmoins, parmi les préjugés, tout ridicules qu'ils peuvent être, il n'en est point qui n'ait sa raison, ou pour parler plus exactement, son origine; et la philosophie, souvent impuissante pour corriger les abus, peut au moins en démêler¹ la source. La force du corps ayant été le premier principe qui a rendu inutile le droit que tous les hommes avaient d'être égaux, les plus faibles, dont le nombre est toujours le plus grand, se sont joints ensemble pour le réprimer. Ils ont donc établi, par le secours des lois et des différentes sortes de gouvernements, une inégalité de convention dont la force a cessé d'être le principe. Cette dernière inégalité étant bien affermie, les hommes, en se réunissant avec la raison pour la conserver, n'ont pas laissé de réclamer secrètement contre elle par ce désir de supériorité que rien n'a pu détruire en eux. Ils ont donc cherché une sorte de dédommagement dans une inégalité moins arbitraire, et la force corporelle, enchaînée par les lois, ne peuvent plus offrir aucun moyen de supériorité, ils ont été réduits à chercher dans la dif-

¹ Démêler. Voyez page 81, note 1.

férence des esprits un principe d'inégalité aussi naturel, plus paisible et plus utile à la société.

Ainsi, la partie la plus noble de notre être fut en quelque manière vengée des premiers avantages que la partie la plus vile avait usurpés, et les talents de l'esprit ont été généralement reconnus pour supérieurs à ceux du corps. Les arts mécaniques, dépendant d'une opération manuelle, et asservis, qu'on me permette ce terme, à une espèce de routine¹, ont été abandonnés à ceux d'entre les hommes que les préjugés ont placés dans la classe la plus inférieure. L'indigence qui a forcé ces hommes à s'appliquer à un pareil travail, plus souvent que le goût et le génie ne les y ont entraînés, est devenue ensuite une raison pour les mépriser, tant elle nuit à tout ce qui l'accompagne. A l'égard des opérations libres de l'esprit, elles ont été le partage de ceux qui se sont crus sur ce point les plus favorisés de la nature. Cependant l'avantage que les arts libéraux ont sur les arts mécaniques, par le travail que les premiers exigent de l'esprit, et par la difficulté d'y exceller, est suffisamment compensé par l'utilité bien supérieure que les derniers nous procurent pour la plupart. C'est cette utilité même qui a forcé de les réduire à des opérations purement machinales pour en faciliter la pratique à un plus grand nombre d'hommes. Mais la société, en respectant avec justice les grands génies qui l'éclairent, ne doit point avilir les mains qui la servent. La découverte de la boussole n'est pas moins avantageuse au genre humain que ne le serait à la physique l'explication des propriétés de cette aiguille. Enfin, à considérer en lui-même le principe de la distinction dont nous parlons, combien de savants prétendus dont la science n'est proprement qu'un art mécanique ! et quelle différence réelle y a-t-il entre une tête remplie de faits sans ordre, sans usagé et sans liai-

¹ Routine = usage consacré par l'habitude et qu'on suit sans réflexion; faculté acquise par l'habitude plus que par l'étude,—*rutinā*.

son, et l'instinct d'un artisan réduit à l'exécution machinale ?

Le mépris qu'on a pour les arts mécaniques semble avoir influé jusqu'à un certain point sur leurs inventeurs mêmes. Les noms de ces bienfaiteurs du genre humain sont presque tous inconnus, tandis que l'histoire de ses destructeurs, c'est-à-dire des conquérants, n'est ignorée de personne. Cependant c'est peut-être chez les artisans qu'il faut aller chercher les preuves les plus admirables de la sagacité de l'esprit, de sa patience et de ses ressources. J'avoue que la plupart des arts n'ont été inventés que peu à peu, et qu'il a fallu une assez longue suite de siècles pour porter les montres, par exemple, au point de perfection où nous les voyons. Mais n'en est-il pas de même des sciences ? Combien de découvertes, qui ont immortalisé leurs auteurs, avaient été préparées par les travaux des siècles précédents, souvent même amenées à leur maturité, au point de ne demander plus qu'un pas à faire ! Et pour ne point sortir de l'horlogerie, pourquoi ceux à qui nous devons la fusée¹ des montres, l'échappement² et la répétition, ne sont-ils pas aussi estimés que ceux qui ont travaillé successivement à perfectionner l'algèbre !

D'ailleurs, si j'en crois quelques philosophes que le mépris de la multitude pour les arts n'a point empêchés de les étudier, il est certaines machines si compliquées, et dont toutes les parties dépendent tellement l'une de l'autre, qu'il est difficile que l'invention en soit due à plus d'un seul homme. Ce génie rare, dont le nom est enseveli dans l'oubli, n'eût-il pas été bien digne d'être placé à côté du petit nombre d'esprits créateurs qui nous ont ouvert dans les sciences des routes nouvelles ?

¹ La fusée des montres (t. d'horlogerie) = le petit cône cannelé (= *rāglit*) autour duquel tourne la chaîne d'une montre.

² Échappement = mécanisme d'horlogerie qui règle l'avancement de la roue dentelée.

Parmi les arts libéraux qu'on a réduits à des principes, ceux qui se proposent l'imitation de la nature ont été appelés beaux-arts parce qu'ils ont principalement l'agrément pour objet. Mais ce n'est pas la seule chose qui les distingue des arts libéraux plus nécessaires ou plus utiles, comme la grammaire, la logique et la morale. Ces derniers ont des règles fixes et arrêtées, que tout homme peut transmettre à un autre: au lieu que la pratique des beaux-arts consiste principalement dans une invention qui ne prend guère ses lois que du génie; les règles qu'on a écrites sur ces arts n'en sont proprement que la partie mécanique: elles produisent à peu près l'effet du télescope, elles n'aident que ceux qui voient.

(Discours préliminaire de l'Encyclopédie)

BOSSUET ET CORNEILLE

L'élévation est sans doute le caractère de l'un et de l'autre; mais l'élévation de Corneille tient à ¹ la fierté républicaine, celle de Bossuet à l'enthousiasme religieux. Corneille brave ² la grandeur et la puissance, Bossuet la foule aux pieds, pour s'élaner jusqu'à la Divinité même. Le premier, en nous montrant l'homme dans toute sa dignité, nous agrandit à nos propres yeux; le second, en nous le faisant voir dans tout son néant, semble planer au-dessus de l'espèce humaine. Le sublime du poète a plus de profondeur, plus de traits et de pensées; celui de l'orateur, plus de majesté, plus de véhémence et plus d'images: les négligences de Corneille viennent de lassitude et d'épuisement; celles de Bossuet, d'un excès de chaleur et d'abon-

¹ Tient à la = vient de la, dépend de la, a pour cause la (fierté républicaine).

² Brave = affronte, nargue, regarde avec mépris, ne craint pas, — *infruntă*.

dance : dans Corneille, enfin, quand l'expression est familière, elle est presque toujours sans noblesse ; dans Bossuet, quand l'idée est grande, la familiarité même de l'expression semble l'agrandir encore.

M A S S I L L O N

Il excelle¹ dans la partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes² secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer avec une onction³ si affectueuse et si tendre, qu'il subjugué moins qu'il n'entraîne⁴, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire.

Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est pénétrée partout de cette simplicité noble sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence ; simplicité qui, réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles ; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les

¹ Il excelle = il l'emporte, il est supérieur, — *el excelează*. — Exceller = être au-dessus de tout ce qui est de la même espèce.

² Sophisme = faux raisonnement qui a quelque apparence de vérité, — *sophism*.

³ Avec une onction = avec ce qui, dans un discours (ou dans un écrit) attendrit l'âme et la porte à la dévotion, — *cu o duioşie, cu o mlădiere*.

⁴ Moins qu'il n'entraîne. Voyez page 53, note 2.

tours, soit dans la mélodie touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs; il savait que plus un orateur paraît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de tant de prédicateurs qui, chargés, si on se peut exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si minces de leur vanité.

MIRABEAU

(1749—1791)

Gabriel-Honoré Riquetti, comte de Mirabeau, le plus éminent orateur de la Révolution française, naquit en 1749 au Bignon, près de Nemours. En 1789, il fut envoyé comme député du Tiers état de la ville d'Aix aux États généraux; dès les premiers jours, il y occupa une situation prépondérante et devint le chef reconnu du Tiers état. Ses discours sur la *Banqueroute*, sur la *Constitution civile du clergé*, sur le *Droit de paix et de guerre*, sur la *Sanction royale*, ainsi que son *Adresse au roi pour le renvoi des troupes campées à Versailles*, sont d'admirables chefs-d'œuvre.

LA BANQUEROUTE¹

Au milieu de tant de débats² tumultueux, ne pourrai-je donc pas vous ramener à la délibération³ du jour par un

¹ Banqueroute = faillite par insolvabilité réelle ou feinte, — *bancrută*. — Syn. **Banqueroute**, **faillite**. Le premier emporte une idée de fraude; le second, de malheur ou d'imprudencé.

² Débats = discussion sur une question, sur une décision à prendre. — Syn. **Dispute**, **altercation**, **conteststtion**, **débat**. La *dispute* est une conversation entre deux personnes qui diffèrent d'avis sur une même matière; l'aigreur (= *răutatea, nemulțumirea*) en fait une *altercation* (= *sfadă, ceartă*); la *contestation* est une dispute entre plusieurs; le tumulte (= *tumult, zarvă*) la change en *débat*.

³ Délibération = examen et discussion d'une affaire entre plu-

petit nombre de questions bien simples? Daignez, messieurs, me répondre. Le ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle? Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril; qu'un jour, une heure, un instant pouvait le rendre mortel¹? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il propose? — (*Oui*, s'écria quelqu'un dans l'assemblée). — Je conjure celui qui répond *oui* de considérer que son plan n'est pas connu; qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur peut se tromper; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il ne l'est pas; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances. Et moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mais le ciel me préserve, dans une situation très critique, d'opposer les miens aux siens! Vainement je les tiendrais pour préférables. On ne rivalise point en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu; et, s'il faut tout dire, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun mortel. Il faut donc en revenir au plan de M. Necker. Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures² hasardées, des tâtonnements infidèles: voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir.

Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibé-

sieurs personnes, particulièrement dans une assemblée publique, — *deliberare*.

¹ Rendre mortel. Voyez page 124, note 1.

² Conjectures. Voyez, pour les synonymes, page 140, note 5.

ration? Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un plan que nous n'avons pas même conçu; et diminuer, par notre intervention indiscreète, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre. Messieurs, il n'y a là ni sagesse, ni prévoyance; mais du moins y a-t-il de la bonne foi?

Oh! si les déclarations les plus solennelles ne garantissent pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de *banqueroute*, j'oserais scruter¹ les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte du plus grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné! Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt; je leur dirais: „Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts?...“ Mes amis, écoutez un mot, un seul mot: deux siècles de déprédations² et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir: il faut le combler, ce gouffre effroyable.

Eh bien! voici la liste des propriétaires français: choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens; mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit: ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume; frappez, immolez sans pi-

¹ Scruter = sonder, examiner à fond. Se dit surtout au moral: *scruter les intentions, les cœurs*. — Un regard *scrutateur*, une analyse *scrutatrice*.

² Déprédations = pillage, vol avec dégât (= *stricâciune*), principalement par ceux qui sont chargés de conserver ou d'administrer, — *jaf, prädare*.

tié ces tristes victimes; précipitez-les dans l'abîme, il va se refermer....

Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents! hommes pusillanimes ¹! eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et chose inconcevable, gratuitement criminel? Car enfin, cet horrible sacrifice ferait disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups ², tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être l'unique moyen de la sustenter ³, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer ces mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre, ni la délicatesse? non; vous périrez: et dans la conflagration universelle que vous ne frémirez pas pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons.... J'entends parler de patriotisme, d'invocation du patriotisme, d'élan du patriotisme: ah, ne prostituez pas ces mots de *patrie* et de *patriotisme*. Il est donc bien magnanime, l'effort de

¹ Pusillanime = qui a l'âme faible et timide. — *fricos, cu inima slabă*.

² Par ses contre-coups = par ses suites, par ses conséquences.

³ De la sustenter = de la soutenir, de l'entretenir. — *Sustenter* = entretenir la vie par le moyen des aliments. — Fig. *sustenter* l'esprit = nourrir l'esprit.

donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique; et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris qu'inspirera sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est l'intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois: Donnez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus: Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir¹, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes² des gouvernements les plus corrompus; si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution? Je vous dis: Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire; et puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer; votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que vous seriez comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps: le malheur n'en accorde pas. Eh! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible³ insurrection qui n'eut

¹ Maintenir. — **Syn.** **Maintenir, soutenir.** *Maintenir* = tenir, conserver dans le même état; *soutenir* = appuyer, supporter; prêter appui à quelqu'un pour l'empêcher de tomber. On *maintient* ce qu'il faut *tenir* pour qu'il subsiste; on *soutient* ce qui court risque de tomber. On *soutient* ce qui est faible; on *maintient* ce qui varie. Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**.

² Turpitudes (du lat. *turpitudinem*; *turpis* = laid, honteux) = actions honteuses. — **Syn.** **Turpitude, infamie.** La *turpitude* est une action honteuse qui doit craindre d'être dévoilée; l'*infamie* = action odieuse, est publique; elle ôte la réputation, flétrit l'honneur.

³ Risible = qui est propre à faire rire. *Une risible insurrec-*

jamais d'importance que dans les imaginations faibles, ou dans les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés¹: Catilina est aux portes, et l'on délibère! et certainement il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer tout, vos propriétés, votre honneur... et vous délibérez!

(Prononcé dans l'Assemblée Nationale, ou Constituante le 23 septembre 1789.)

tion, — o răsccoală care te face să rîzi. — **Syn. Risible, ridicule.** Ce qui est risible est propre à exciter le rire, et l'excite: *un conte risible*. Ce qui est ridicule doit exciter la risée, et l'excite: *un homme ridicule*. — On rit de ce qui est *risible*; on *se rit* (= se moque, își bate joc) de ce qui est *ridicule*. — **Risible** se prend en bonne et en mauvaise part; **ridicule** est toujours pris en mauvaise part. — Pour les *Exercices d'application* voyez l'**Appendice**.

¹ Ces mots forcenés = ces mots qui sont hors de sens, — *aceste cuvinte nebune (nesocotite, nesăbuite)*.

APPENDICE

EXERCICES D'APPLICATION

SYNONYMES

Page 69

Différend, dispute, querelle.

Différend et *querelle* sont toujours pris dans un sens défavorable; tandis que *dispute* peut être pris en bonne part, dans certaines acceptions.

Nous vous faisons arbitre de tous nos —. Quelle vive et longue — entre ces deux hommes qui diffèrent d'avis! Connaissez-vous un homme plus foudroyant dans la — ? On ne les voit plus ensemble: ils sont en —. Epouser la — de quelqu'un signifie prendre son parti. A quoi bon la — ? A quoi bon tant d'aigreur? Quant à nos — nous allons les vider paisiblement.

Page 82

Infailible, immanquable

Pour que vous puissiez remplacer convenablement le *tiret* par un de ces deux termes, il faut que vous sachiez que *immanquable* ne se dit que des choses, et que *infailible* se dit proprement des personnes, de la science, de l'opinion. Ce qui ne peut manquer d'arriver, ce qui arrivera très certainement est —. Ce qui

ne peut errer, se tromper ou être trompé est —. L'homme n'est pas —. Le lever du soleil est —. Une règle d'arithmétique, étant fondée sur l'évidence est —. L'instinct des animaux est en beaucoup de choses —. Son succès est —. Le gain de votre cause est —.

Page 105

Méfiant, ombrageux, soupçonneux.

Le cheval qui est sujet à avoir peur, à s'arrêter ou à se jeter subitement de côté quand il voit son ombre ou quelque objet qui le surprend, est un cheval —. Vous prenez trop légèrement des soupçons, de l'ombrage sur ce qui vous regarde, vous intéresse, car vous avez l'esprit —. Il est difficile de vivre avec des hommes —. Comment appelez-vous l'homme qui se tient toujours en garde et craint sans cesse qu'on ne veuille le duper? — C'est un homme —. Un pareil homme peut-il avoir des amis? — Non. Il y a des hommes qui, vivant au milieu des soupçons, conjecturent toujours le mal, lors même que rien ne justifie leurs craintes. Que Dieu nous garde des gens —. Je leur préfère les hommes —; car l'homme — est celui qui, dès qu'il a vu de près ce qui l'effrayait à tort, se rassure.

Page 113

Désœuvrement, inaction, oisiveté, loisir.

Cet homme vit dans (*art.*) —, car il ne fait absolument rien, même rien qui amuse; il ne sait pas s'occuper, et le temps lui pèse, comme il pèse à tous les gens (*adj.*) —. Votre ami qui est autrement actif et laborieux ne fait rien en ce moment-ci; tirez-le donc de son —. L' — est la mère de tous les vices; elle n'engendre que la tristesse et l'ennui. Les sciences sont nées du —, mais elles préservent de l' —. L' — n'engendre rien, sinon la tristesse et l'ennui; (*art.*) — peut être fécond. Vous n'avez pas en ce moment-ci le temps de lire le livre que je vous ai recommandé; nous ferez cela aux heures de votre —, à vos heures de —, à votre —.

Page 141

Diaphane, transparent, translucide.

Lorsqu'on veut exprimer que le corps doué de la propriété de laisser voir les objets à travers sa substance, la possède au plus haut degré, on se sert de l'épithète —. Le terme — appartient surtout au langage scientifique; tandis que — appartient au langage ordinaire. Les corps — ou — sont opposés aux corps *opaques*,

c'est-à-dire à ceux qui ne se laissent pas traverser par la lumière. Il y a des corps qui ne transmettent qu'une lumière diffuse de façon à ne laisser reconnaître ni la forme ni les couleurs des objets. Comment les appelez-vous? — Quelle épithète leur donnez-vous? — Quel corps et la porcelaine? — La porcelaine est un corps —. Le cristal? — Le verre? — La gaze? — L'écaille? — Pouvez-vous reconnaître la forme et les couleurs d'un objet à travers la corne? — Quel corps est donc la corne? — Quelle épithète donnez-vous à l'écaille? —

Page 159

Ennemi, adversaire, autagoniste

Celui qui vous hait, qui vous veut du mal est votre —. La personne qui vous est opposée et qui veut remporter un avantage quelconque sur vous est votre —. Ce mot se dit en parlant de combats réels ou simulés, de disputes, de procès, de contestations. Ne confondez pas les mots *adversaire* et *ennemi*. Sur bien des questions nous rencontrons des — parmi nos amis et des adhérents parmi nos —. Celui qui s'efforce de faire prévaloir son sentiment, son opinion, ses prétentions, sur votre sentiment, votre opinion, vos prétentions, est votre —. Ceux qui se poursuivent par intérêt sont —. L'éloignement des — ne résulte que de leurs différentes manières de penser.

Page 169

Déguiser, travestir, masquer

Nous avans planté des arbres verts le long de ce mur pour le —. L'espion se —, et le comédien se —. Celui qui cache ou altère la vérité, la —. On se — afin de *passer* pour une autre personne; on se — pour *paraître* un autre personnage. On se — pour aller au bal. Ce mur — mes fenêtres. Ce faux nez et cette fausse barbe vous — très bien. Craignez cet homme qui —sa perfidie sous les dehors de l'amitié. On le (*passé défini*) — en femme pour le sauver de prison. Celui qui fait une sorte de traduction libre d'un ouvrage sérieux, pour le rendre comique, burlesque, le —. Scarron a — l'Énéide.

Page 179

Fertile, fécond

La découverte de l'Amérique a été — en résultats. Ce sujet est une mine — où beaucoup d'écrivains ont puisé. Un génie est — lorsqu'il crée; un écrivain n'est que — s'il ne dit rien de neuf. La

nature n'est pas —, elle est —. Un sujet qui peut donner lieu à de grands et beaux développements est un sujet —. La chaleur favorise la production; elle est donc —. La Roumanie est un pays — en blé. Un sujet sur lequel il y a beaucoup à dire est un sujet —. Allons voir ces champs — qui promettent l'abondance.

Page 184

Adroit, habile, entendu

Ce garçon est — comme un singe. L'ouvrier à qui vous avez confié le travail est très. — C'est un homme — aux affaires. Il sait se tirer (adv.) — d'affaire. Les méchants sont — à dissimuler, quand ils savent choisir leurs moyens. Cette ouvrière est très intelligente, très — dans sa profession. Il est — en toutes choses. Méfiez-vous de cet homme; il est très habile à tromper. De plus—que vous s'y sont laissé prendre.

Page 192

Démêler, distinguer, discerner

Il est souvent difficile de — le vrai du faux, le vrai d'avec le faux. Il faut du travail, un esprit d'ordre et d'analyse pour —. L'obscurité vous empêche de — un objet. Il est parfois très difficile de — une copie de l'original : les traits de l'objet sont trop équivoques. Il faut de la science, de la sagacité, de la critique pour—. Peut-on — les voix dans les acclamations? Nous ne pouvons pas — les objets dans la confusion, au milieu du désordre. Le microscope aide à — les plus petites choses, Tout ce qui est mérite se aisément. Qu'avez-vous à — ensemble? La nature a — les diverses races d'homme par des traits frappants. Un brouillard épais nous empêche de — les objets. La vertu et le mérite — les hommes.

Page 204

Maintenir, soutenir

Vous avez beau — son projet; il tombera, car tous ont décidé de — l'institution qui leur est chère. Il nous a promis de remplir désormais tous ses devoirs d'homme, d'ami et de citoyen; que Dieu le (*subj. prés.*) — dans ses bonnes dispositions. Grâce à l'intervention de vos amis qui vous ont chaleureusement —, vous avez été nommé à cet emploi; et c'est grâce à votre zèle et à votre probité qu'on vous y (*futur simple*) —. Malgré son âge il se — bien, car il a toujours été sobre et rangé. Malgré les avocats les

plus distingués du barreau, qui ont — sa cause, il n'a pu être — en possession. Regardez comme toutes ces pièces de charpente se — bien. Les Portugais ne purent se — dans leurs conquêtes; petit à petit ils les ont presque toutes perdues. C'est la vigilance qui —; c'est surtout la force qui —.

Risible, ridicule

Il y a des choses qui doivent faire rire pour remplir leur destination, leur objet et leur fin; celles-là sont. — On se rend — en parlant toujours de soi. Notre ami N. a le talent de raconter des choses — d'une manière très —. Avez-vous lu l'histoire de Don Quichotte? Non? Quel dommage; lisez-la, elle vous amusera bien, car elle est très —. Il arrive souvent, d'entendre, au théâtre, des rires au beau milieu d'une scène pathétique que certains sots du paradis trouvent —; ils se rendent — aux yeux du public éclairé.

Cette farce est une des plus — qu'on ait encore vues. Quelle épithète donnerez-vous à un quiproquo propre à exciter le rire? — C'est un quiproquo —. Quelle épithète donnerez-vous à un objet qui vous cause une surprise et une joie par quelque chose de plaisant et de piquant? — C'est un objet —. Voulez-vous savoir par quoi un objet est —? C'est par un contraste frappant entre la manière dont il est et celle dont il devrait être, selon le modèle donné, la règle, les bienséances, les convenances. — Formez un substantif de l'un des deux synonymes, et remplacez convenablement le tiret dans la phrase suivante: Aristote a dit que (*art. défini*) — est prope à l'homme.

LISTE ALPHABÉTIQUE
DES
VERBES IRRÉGULIERS

A

- Absoudre**, *a iertă, a desvinovăți, a spălă (de o învinuire)*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: j'absous, tu absous, il absout, n. absolvons, v. absolvez, ils absolvont. — *Imparfait*: j'absolvais. — *Pas de passé défini*. — *Futur*: j'absoudrai. — *Cond.*: j'absoudrais. — *Impératif*: absous, absolvons. — *Subj.*: que j'absolve. — *Pas d'imp. du subj.* — *Part. prés.*: absolvant. — *Part. pas.*: absous, absoute.
- Accourir**, *a alergă (către)*; comme **courir**.
- Accroître**, *a mări, a adăogi, a spori*, comme **croître**. Au part. pas.: *accru*, sans accent circonflexe.
- Accueillir**, *a primi (pe cineva)* comme **cueillir**.
- Acquérir**, *a dobândi (talente, glorie, etc.)*; 2^e conj. — *Ind. prés.*: j'acquiers, tu acquiers, il acquiert, nous acquérons, vous acquérez, ils acquièrent. — *Imparf.*: j'acquerais. — *Passé défini*: j'acquis. — *Futur*: j'acquerrai (avec deux i). — *Cond.*: j'acquerrais. — *Impératif*: acquiers, acquérons, acquérez. — *Subj.*: que j'acquière, que nous acquériions.
- Imparf. du subj.*: que j'acquiesse. — *Part. passé*: acquis, acquise.
- Aller**, *a merge, a se duce, a umblă*: 1^{re} conj. — *Ind. prés.*: je vais, tu vas, il va, nous allons, vous allez, ils vont. — *Imparf.*: j'allais. — *Passé défini*: j'allai. — *Futur*: j'irai. — *Cond.*: j'irais. — *Impératif*: va (vas-y), allons, allez. — *Subj.*: que j'aie, que nous allions, qu'ils aillent. — *Imparf.*: que j'allasse. — *Part. prés.*: allant. — *Part. passé*: allé, allée.
- Ainsi se conjugue: **s'en aller**, *a se duce, a părăsi, a muri*. Aux temps composés on se sert de l'auxiliaire **être** que l'on place entre *en* et *allé*. Ainsi l'on dit: je m'en suis allé; à l'*impératif* on dit: va-t'en.
- Apparaître**, *a se ivi, a se arăta, a se iși, a se năzări, a apărea*; comme **paraître**.
- Appartenir**, *a aparține, a ține de... a fi a...*; comme **tenir**.
- Apprendre**, *a învăța, a afla*; comme **prendre**.
- Assaillir**, *a da asalt*; 2^e conj. — *Ind. prés.*: J'assaille, nous

assaillons. — *Imparf.*: j'assailais. — *Pas. déf.*: j'assailis. — *Futur*: j'assailirai. — *Cond.*: j'assailirais. — *Impératif*: assaille. assaillons. — *Subj. prés.*: que j'assaille. — *Subj. imparfait*: que j'assailisse. — *Part. prés.*: assaillant. — *Part. passé*: assailli, assaillie.

Assseoir et S'asseoir, *a se așeză*, fig. *a stabili*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: j'assieds, tu assieds, il assied, nous asseyons, vous asseyez, ils asseyent. — *Imp.*: j'asseyerai. — *Pas. déf.*: j'assis. — *Futur*: j'assiérai ou j'as-

seyerai. — *Cond.*: j'assiérais ou j'asseyerais. — *Impératif*: assieds-toi, asseyons-nous, asseyez-vous. — *Subj.*: que j'asseye, que nous asseyons. — *Imparf.*: que j'assisse. — *Participe prés.*: asseyant. — *Part. passé*: assis, assisse.

On dit aussi: j'assois, tu assois, il assoit, ils assoient. — j'assoirais, — assois, — que j'assoie.

Atteindre, *a ajunge*, *a atinge*, *a lovi*, *a reuși*; fig. *a vătămă*; comme **peindre**.

B

Battre, *a bate* (*inimicul, monede, măsură, în retragere, cărțile de joc*), *a tăcăi*; 4^e conj. *Ind. prés.*: je bats, tu bats, il bat, nous battons, vous battez, ils battent. — *Imparfait*: je battais. — *Passé défini*: je battis. — *Futur*: je battrais. — *Cond.*: je battrais. — *Impératif*: bats, battons, battez. — *Subj.*: que je batte. — *Imparfait*: que je battisse. — *Part. passé*: battu, battue.

Bénir, *a binecuvântă*, *a sfinți*: 2^e conj; se conjugue régulièrement sur *finir*. Au participe passé, il fait *bénit*, *bénite* lorsqu'il s'agit d'un objet consacré par un prêtre: du pain *bénit* (*anaforă*), de l'eau *bénite* (*aghiasmă*). — Il fait *béni*, *bénie*, dans tous les autres cas: des enfants *bénis* par leur père, *copii binecuvântați de tatăl lor*.

Boire, *a bea*, *a suge*, *a se îmbătă*: 4^e conj. — *Ind. prés.*: je bois, tu bois, il boit, nous buvons, vous buvez, ils boivent. — *Imparf.*: je buvais. — *Pas. déf.*: je bus. — *Futur*: je boirai. — *Cond.*: je boirais. — *Impératif*: bois, buvons,

buvez. — *Subj.*: que je boive que tu boives, qu'il boive que nous buvions, que vous buviez, qu'ils boivent. — *Imparfait*: que je busse. — *Participe présent*: buvant. — *Part. passé*: bu, bue.

Bouillir, *a fierbe*: 2^e conj. — *Ind. prés.*: je bous, tu bous, il bout, nous bouillons, vous bouillez, ils bouillent. — *Imparfait*: je bouillais. — *Futur*: je bouillirai. — *Cond.*: je bouillirais. — *Impératif*: bous, bouillons, bouillez. — *Subj.*: que je bouille, que tu bouilles, qu'il bouille, que nous bouillions, que vous bouilliez, qu'ils bouillent. — *Imparfait*: que je bouillisse. — *Participe prés.*: bouillant. — *Part. passé*: bouilli, bouillie.

Braire, *a sbiera* (*măgarii*); 4^e conj. — *Ind. prés.*: il braie. — *Imparfait*: il brayait. — *Futur*: il braira. — *Cond.*: il brairait. — *Subj.*: qu'il braie. — *Participe présent*: brayant.

Bruire, *a face șgomot*, *a fișii*, *a foșni*, 4^e conj. — On dit seulement: bruire, il bruit, il bruyait, il bruirait.

C

- Ceindre**, *a încinge*; comme peindre.
- Choir**, *a cădea*; 3^e conj. usité seulement à *l'infinitif* et au *participe passé*: chu.
- Clore**, *a închide*, *a astupă*, *a împrejmu*; fig. *a termină*, *a încheiă*; 4^e conj., n'est usité qu'aux temps suivants: — *Ind. prés.*: je clos, tu clos, il clot, sans pluriel. — *Futur*: je clorai. — *Cond.*: je clorais. — *Impératif*: clos. — *Subj.*: que je close. — *Part. pas.*: clos, close.
- Complaire**, *a face pe plac*; comme plaire.
- Comprendre**, *a înțelege*, *a coprinde*, *a pricepe*; comme prendre.
- Conclure**, *a termină*, *a încheiă*, *a conchide*, *a hotări*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je conclus, tu conclus, il conclut, nous concluons, vous concluez. — *Imparfait*: je concluais. — *Passé déf.*: je conclus. — *Futur*: je conclurai. — *Cond.*: je conclurais. — *Impératif*: je conclus, concluons, concluez. — *Subj.*: que je conclue, que tu conclues, qu'il conclue, que nous concluions, que vous concluez, qu'ils concluent. — *Imparfait*: que je conclusse. — *Part. prés.*: concluant, — *Part. passé*: conclu, conclue.
- Conduire**, *a conduce*, *a mână*, *a întovărăși*, *a dirige*, *a comandă*, *a guvernă*; comme déduire.
- Confire**, *a zaharisi*, *a mură*; 4^e conj. — *Indicatif prés.*: je confis, tu confis, il confit, nous confisons, vous confisez, ils confisent. — *Imparf.*: je confisais. — *Pas. déf.*: je confis. — *Futur*: je confirai. — *Cond.*: je confirais. *Impér.*: confis. — *Subj. présent*: que je confise. — *Imp.*: que je confisse. — *Part. passé*: confit, confite.
- Connaître**, *a cunoaște*, *a ști*: comme paraître.
- Conquérir**, *a cuceri*; comme acquérir.
- Construire**, *a construi*, *a clădi*, *a zidi*; comme déduire.
- Contraindre**, *a constrânge*, *a obliga*, *a sili*, *a silnici*, *a jenă*; comme craindre.
- Contredire**, *a contrazice*, *a se împotrivi*. — *Ind. présent*: je contredis, nous contredisons, vous contredisez, ils contredisent. Le reste se conjugue comme dire.
- Contrefaire**, *a contraface*, *a imită*, *a falsifică*, *a deghiză*; comme faire.
- Coudre**, *a coase*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je couds, tu couds, il coud, nous cousons, vous cousez, ils cousent. — *Imparf.*: je cousais. — *Pas. déf.*: je cousis. — *Futur*: je coudrai. — *Cond.*: je coudrais. — *Impér.*: couds, cousons, cousez. — *Subj.*: que je couse, que nous cousions. — *Imparf.*: que je cousisse, que nous cousissions. — *Part. prés.*: cousant. — *Part. passé*: cousu, cousue.
- Courir**, *a fugi*, *a alergă*, *a circula*, *a curge*; autrefois courre; 2^e conj. *Ind. présent*: je cours, tu cours, il court, nous courons, vous courez, ils courent. — *Imparf.*: je courais. — *Pas. déf.*: je courus. — *Futur*: je courrai (avec deux r). — *Cond.*: je courrais. — *Impér.*: cours, courons, courez. — *Subj.*: que je coure, que tu coures, qu'il coure, que nous courions, que vous couriez, qu'ils courent. — *Imparf.*: que je courusse, que nous courussions. — *Part. prés.*: courant. — *Part. passé*: couru, courue.
- Couvrir**, *a acoperi*, *a înveli*; fig. *a apăra*; comme ouvrir.
- Craindre**, *a teme*, *a se teme*; 4^e

conj. — *Ind. prés.*: je crains, tu crains, il craint, nous craignons, vous craignez, ils craignent. — *Imparf.*: je craignais. — *Pas. déf.*: je craignis. — *Futur*: je craindrai. — *Cond.*: je craindrais. — *Impér.*: crains, craignons, craignez. — *Subj. prés.*: que je craigne, etc. — *Imparf.*: que je craignisse. — *Part. prés.*: craignant. — *Part. passé*: craint, crainte.

Dans les verbes en **indre** les deux dernières lettres du radical **nd** se changent en **gn** devant toutes les terminaisons commençant par une voyelle, ce qui donne à ces formes du verbe un son adouci et mouillé: **craindre**, **joindre**, **peindre**, **joignant**, **crains**, **craignons**, **il joignit**, **joignons**, **il peint**.

Croire, *a crede, a socoti, a'si inchipui*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je crois, tu crois, il croit, nous croyons, v. croyez, ils croient. — *Imparf.*: je croyais. — *Pas. déf.*: je crus. — *Futur*: je croirai. — *Cond.*: je croirais. — *Imp.*: crois, croyons, croyez. — *Subj.*: que je croie, que tu croies, qu'il croie, que nous croyions, que vous croyiez,

Déchoir, *a decădea, a scăpăta*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: je déchois, tu déchois, il déchoit, nous déchoyons, vous déchoyez, ils déchoyent. — *Imparf.*: je déchoyais. — *Pas. déf.*: je déchus. — *Futur*: je décherrai ou je déchoirai. — *Cond.*: je décherrais ou je déchoirai. — *Impératif*: déchois, déchoyons, déchoyez. — *Subj. prés.*: que je déchoie, que tu déchoies, que nous déchoyons, que vous déchoyiez, qu'ils déchoient. — *Imparf.*: que je déchusse. *Point de participe prés.* — *Part. passé*: déchû, déchue.

qu'ils croient. — *Imparf.*: que je crusse. — *Part. prés.*: croyant. — *Part. passé*: cru, crue. **Croître**, *a crește, a mări*; 4^e conj. — *Indic. prés.*: je crois, tu crois, il croit, nous croissons, ils croissent. — *Imparf.*: je croisais. — *Pas. déf.*: je crus. — *Futur*: je croîtrai. — *Cond.*: je croitrais. — *Imp.*: crois, croisons, croissez. — *Subj.*: que je croisse. — *Imparf.*: que je crusse. — *Part. prés.*: croissant. — *Part. passé*: crû (avec un accent circonflexe).

Cueillir, *a culege, a adună*; autrefois *cueillir*, 2^e conj. — *Ind. prés.*: je cueille, n. cueillons, v. cueillez. — *Imparfait*: je cueillais, nous cueillions. *Pas. déf.*: je cueillis. — *Futur*: je cueillerai. — *Impér.*: cueille, cueillons, cueillez. — *Subj.*: que je cueille. — *Imparf.*: que je cueillisse. — *Part. présent*: cueillant. — *Part. pas.*: cueilli, cueille.

Ce verbe se conjugue sur *aimer*, excepté au présent de l'infinitif, au passé défini et au participe passé (*cueillir*, je cueillis, cueilli, ie).

Cuire, *a coace, a fierbe, a arde*; comme **déduire**.

D

Découvrir, *a descoperi, a descălui, a destăinui, a iscodi, (cu înfeles de: a născoci)*; comme **ouvrir**.

Décrire, *a descrie, a presentă, a încondeia, (în sens rău)*; comme **écrire**.

Décroître, *a descresce, a se micșoră, a se imputină, a scădea*; comme **croître**. Au participe passé, *décru*, sans accent circonflexe.

Déduire, *a deduce*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je déduis, nous déduisons. — *Imparf.*: je déduisais. — *Pas. défini*: je déduisis. — *Futur*: je déduirai. — *Cond.*: je déduirais. — *Impér.*:

- déduis, déduisons, déduisez.
— *Subj. présent*: que je déduise.— *Imparf.*: que je déduisisse.— *Part. prés.*: déduisant.— *Part. passé*: déduit, déduite.
- Défaillir**, *a slăbi din puteri, a leșină*, comme *faillir*, excepté au futur: je défailirai.
- Défaire**, *a desface*, fig. *a birui*; comme *faire*.
- Démentir**, *a desminți*; comme *mentir*.
- Déplaire**, *a displace*; comme *plaire*.
- Desservir**, *a ridică masa, a sluji (la biserică)* fig. *a face rău cuiva*; comme *servir*.
- Détruire**, *a distruge, a năruți, a dărâma*, comme *déduire*.
- Dévêtir**, *a se desbrăcă*; comme *vêtir*.
- Devoir**, *a datori, a trebui*; 3^e conj.— *Ind. prés.*: je dois, tu dois, il doit, nous devons, vous devez, ils doivent.— *Imparf.*: je devais.— *Pas. déf.*: je dus.— *Futur*: je devrai.— *Cond.*: je devrais.— *Impér.*: dois, devons, devez.— *Subj.*: que je doive.— *Imparf.*: que je dusse.— *Part. prés.*: devant.—

- Part. passé*: dû (avec un accent circonflexe), due.
- Dire**, *a zice, a spune*; 4^e conj.— *Ind. prés.*: je dis, nous disons, vous dites, ils disent.— *Imparf.*: je disais.— *Pas. défini*: je dis.— *Futur*: je dirai.— *Cond.*: je dirais.— *Impér.*: dis, disons, dites.— *Subj.*: que je dise.— *Imparf.*: que je disse.— *Part. prés.*: disant.— *Part. passé*: dit, dite.
- Disparaître**, *a dispărea, a pieri, a se stinge*; comme *paraître*.
- Dissoudre**, *a disolvă*, fig. *a rupe*; comme *absoudre*.
- Distraire**, *a sustrage*, fig. *a distraje, a face neatent*; comme *traire*.
- Dormir**, *a dormi*, fig. *a nu se sinchisi*; 2^e conj.— *Ind. prés.*: je dors, tu dors, il dort, nous dormons, vous dormez, ils dorment.— *Imparf.*: je dormais.— *Pas. déf.*: je dormis.— *Futur*: je dormirai.— *Cond.*: je dormirais.— *Impér.*: dors, dormons, dormez.— *Subj.*: que je dorme.— *Imparf.*: que je dormisse.— *Part. prés.*: dormant.— *Part. pas.*: dormi.

E

- Échoir**, *a se întâmpla, a se cădea, a avea hărăzit* (voyez *choir*); 3^e conj. Temps usités: *Ind. prés.*: il échoit.— *Passé déf.*: j'échus.— *Futur*: j'échoirai.— *Cond.*: j'échoirais.— *Imparf. du subj.*: que j'échusse.— *Part. prés.*: échéant.— *Part. passé*: échu, échue
- Éclore**, *a îmboboci, a eși, a eși din găoace*; comme *clore*.
- Écrire**, *a scrie*; 4^e conj.— *Ind. prés.*: j'écris, tu écris, il écrit, nous écrivons, vous écrivez, ils écrivent.— *Imparf.*: j'écrivais.— *Passé défini*: j'écrivis.— *Futur*: j'écrirai.— *Cond.*: j'écrirais.— *Impératif*: écris, écrivons, écrivez.— *Subj.*: que j'écrive.— *Imparf.*:

- que j'écrivisse.— *Part. prés.*: écrivant.— *Part. pas.*: écrit, écrite.
- Élire**, *a alege*; comme *lire*.
- Émouvoir**, *a mișcă, a înduplecă*; comme *mouvoir*.
- Endormir**, *a dormi*, fig. *a fura mințile, a plictisi, a liniști*; comme *dormir*.
- Enduire**, *a întinde un strat de...* comme *déduire*.
- Enfreindre**, *a înfrânge, a călca, a se abate de la...*; comme *peindre*.
- Enfuir (s')**, *a fugi, a o șterge*; comme *fuir*.
- Enquérir (s')**, *a cercetă*; comme *acquérir*.
- Ensuivre (s')** *a urmă, a rezultă*; comme *sivre*. Ne s'emploie

qu'à la troisième personne du singulier et du pluriel.

Entrevoir, *a întrevedea, a zări*, fig. *a prevedea*; comme voir.

Envoyer, *a trimite*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: j'envoie, nous envoyons. — *Imparf.*: j'envoyais, nous envoyions. — *Pas. déf.*: j'envoyai. — *Futur*: j'enverrai. — *Condit.*: j'enverrais. — *Impératif*: envoie, envoyons. —

Faillir, *a greși, a lipsi, a se înșelă, a fi la isprăvit*; 2^e conj. peu usité aux temps simples. — *Ind. prés.*: je faux, tu faux, il faut, n. faillons, v. faillez, ils faillent. — *Imparf.*: je faillais, n. faillions. — *Pas. déf.*: je faillis. — *Futur*: je faudrai ou je faillirai. — *Condit.*: je foudrais, ou je faillirais. — *Subj. imparf.*: que je faillisse. — *Part. prés.*: faillant. — *Part. passé*: failli.

Faire, *a face*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je fais, nous faisons, vous faites, ils font. — *Imparf.*: je faisais. — *Pas. déf.*: je fis. — *Futur*: je ferai. — *Condit.*: je ferais. — *Impér.*: fais, faisons, faites. — *Subj. prés.*: que je fasse. — *Imparf.*: que je fisse. — *Part. prés.*: faisant. — *Part. passé*: fait, faite.

Falloir, *a trebui*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: il faut. — *Imparf.*: il fallait. — *Passé déf.*: il fallut. — *Point d'impératif*. — *Subj. prés.*: qu'il faille. — *Imparf.*: qu'il fallût. — *Point de part. présent*. — *Part. passé*: fallu (*sans féminin*).

Feindre, *a se prefaca*; comme peindre.

Frîre, *a frige*; 4^e conj. — Il est usité seulement au sing. du

Subj.: que j'envoie, que nous envoyions. — *Imparf.*: que j'envoyasse. — *Part. prés.*: envoyant. — *Part. passé*: envoyé, ée.

Êteindre, *a stinge*, fig. *a potoli*; comme peindre.

Êtreindre, *a strange legând*; *a strange în brațe*; comme peindre.

Exclure, *a exclude, a îndepărta, a scoate*; comme conclure.

F

présent de l'ind.: je fris, tu fris, il frit. — *Au futur*: je frirai, nous frirons. — A la deuxième pers. sing. de *l'Impératif*: fris. — et aux temps composés: j'ai frit, j'avais frit, etc. — Pour suppléer aux autres temps, on se sert du verbe *faire* et de l'infinitif *frîre*. Ainsi on dit: nous faisons frîre, vous faites frîre, etc.

Fleurir, *a înflori, a prospera*; 2^e conj. — Se conjugue régulièrement, lorsqu'il signifie *être en fleurs*. Il fait *florissant* au *part. prés.*: je florissais, à *l'Imparf.* de *l'Indicatif*, lorsqu'il signifie prospérer: Les arts florissaient en Italie.

Fuir, *a fugi, a trece, a curge*, 3^e conj. — *Ind. prés.*: je fuis, tu fuis, il fuit, nous fuyons, vous fuyez, ils fuyent. — *Imparf.*: je fuyais, nous fuyions. — *Passé déf.*: je fus. — *Futur*: je fuirai. — *Condit.*: je fuirais. — *Subj.*: que je fuie, que tu fuies, qu'il fuie, que nous fuyions, que vous fuyiez, qu'ils fuient. — *Imparf.*: que je fusse, que tu fusses, que nous fuissions, que vous fussiez. — *Part. prés.*: fuyant. — *Part. passé*: fui, fuie.

G

Gésir, *a zace, a se așă*; 2^e conj. — Ce verbe est usité seulement aux formes suivantes: il git, nous gisons, vous gi-

sez, ils gisent. — Je gisais, nous gisions, vous gisiez, ils gisaient. Gisant;

H

Hair, *a urî, a vrăjmăşi, a piz-mui*; 2^e conj. — Se conjugue régulièrement: prend un tréma à tous les temps, excepté aux trois personnes du singulier du présent de l'indi-

catif: *je hais, tu hais, il hait*; et à la deuxième personne du singulier de l'impératif: *hais*: (Haïssez, haïssons; nous haïssions, etc.).

Inscrire, *a înscrie*: se conjugue comme *écrire*.

Instruire, *a instrui, a învăţa*; se conjugue comme *déduire*.

Interdire, *a interzice, a opri, a argosi (un preot), a pune sub epitropie, a lua dreptu-*

rile civile; fig. *a uimi, a ză-păci*; *Ind. prés.*: j'interdis, nous interdisons, vous interdisez, ils interdisent. — *Imparf.*: interdis, interdisons, interdisez. — Le reste comme *dire*.

J

Joindre, *a alătura, a îmbina, a adăoga*, fig. *a uni, a sosi, a prinde*; 4^e conj. — *Indicatif prés.*: je joins, tu joins, il joint, nous joignons, vous joignez, ils joignent. — *Imparfait*: je joignais. — *Passé défini*: je joignis. — *Futur*: je

joindrai. — *Impératif*: joins, joignons, joignez. — *Subj. présent*: que je joigne, que nous joignons. — *Imparfait*: que je joignisse, que nous joignissions, que vous joignissiez. — *Part. prés.*: joignant. — *Part pas.*: joint, jointe.

L

Lire, *a ceti, a pătrunde (gândul cuiva)*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je lis, tu lis, il lit, nous lisons, vous lisez, ils lisent. — *Imparfait*: je lisais. — *Pas. défini*: je lus. — *Futur*: je lirai. — *Cond.*: je lirais. — *Im-*

pératif: lis, lisons, lisez. — *Subj.*: que je lise. — *Imp.*: que je lusse. — *Part. prés.*: lisant. — *Participe passé*: lu, lue.

Luire, *a luci, a străluci*; se conjugue comme *déduire*.

M

Maudire, *a blestemà, a afurisi*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je maudis, nous maudissons, vous maudissez, ils maudissent. — *Imparf.*: je maudissais. — *Impér.*: maudissons, maudissez. — *Subj.*: que je maudisse. — *Imp.*: que je maudisse. *Part. prés.*: maudissant. Le reste comme *dire*.

Médire, *a vorbi de rău, a huli*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: Je médis, vous médisez. — *Impér.*: médis, médisez. Le reste comme *dire*.

Mentir, *a minţi*; 2^e conj. — *Ind. prés.*: je mens, tu mens, il ment, nous mentons, vous mentez, ils mentent. — *Imparfait*: je mentais. — *Passé déf.*: je mentis. — *Futur*: je mentirai. — *Cond.*: je mentirais. — *Impér.*: mens, mentons, mentez. — *Subj.*: que je mente. — *Imparfait*: que je mentisse. — *Participe prés.*: mentant. *Part. passé*: menti.

Mentir ne diffère de *finir* qu'en ce qu'il ne prend pas

la syllabe *iss* entre le radical et la terminaison.

Mettre, a pune, a așeză; 4^e conj.

— *Ind. prés.*: je mets, tu mets, il met, nous mettons, vous mettez, ils mettent. — *Imparf.*: je mettais. — *Pas. défini.*: je mis. — *Futur.*: je mettrai. — *Cond.*: je mettrais. — *Impér.*: mets, mettons. — *Subj.*: que je mette. — *Imparf.*: que je misse, que nous missions. — *Part. prés.*: mettant. — *Part. passé.*: mis, mise.

Moudre, a măcina, a răzni; autrefois *mouldre*; 4^e conj. —

Ind. présent.: je mouds, tu mouds, il moud, nous mou-lons, vous moulez, ils mou-lent. — *Imparf.*: je moulais. — *Pas. déf.*: je moulus. — *Fu-tur.*: je moudrai. — *Cond.*: je moudrais. — *Impér.*: mouds, moulons, moulez. — *Subj.*: que je moule, que nous moulions. — *Imparf.*: que je moulusse. — *Part. présent.*: moulant. — *Part. passé.*: moulu, moulue.

Naître, a se naște, fig. a se iscă, a se trage, a începe; 4^e conj.

— *Indicatif prés.*: je nais, tu nais, il naît, nous naissons, vous naissez, ils naissent. — *Imparf.*: je naissais. — *Passé déf.*: je naquis. — *Futur.*: je naîtrai. — *Cond.*: je naîtrais. — *Impér.*: nais. — *Subj.*: que je naisse. — *Imparf.*: que je naquisse. — *Part. prés.*: nais-sant. — *Part. passé.*: né, née.

Offrir, a imbia, a oferi, a pre-sintă, a da; 2^e conj. — *Indic. prés.*: j'offre. — *Imparf.*: j'of-frais. — *Passé déf.*: j'offris. — *Futur.*: j'offrirai. — *Impératif.*: offre, offrons, offrez. *Subj.*: que j'offre. — *Imparfait.*: que j'offrisse. — *Participe présent.*: offrant. — *Part. pas.*: offert, offerte. — Se conjugue sur *aimer*, excepté au *pas. défini.*

Mourir, a muri; 2^e conj. — *Ind. prés.*: je meurs, nous mou-rons, ils meurent. — *Imparf.*: je mourais. — *Passé déf.*: je mourus. — *Futur.*: je mourrai (avec deux r). — *Cond.*: je mourrais. — *Impér.*: meurs, mourons, mourez. — *Subj. pré-sent.*: que je meure, que tu meures, qu'il meure, que nous mourions, que vous mouriez, qu'ils meurent. — *Imparf.*: que je mourusse. — *Part. prés.*: mourant. — *Part. passé.*: mort, morte.

Mouvoir, a mișcă, a clinti; 3^e conj. — *Ind. prés.*: je meus, tu meus, il meut, nous mouvons, vous mouvez, ils meuvent. — *Imparf.*: je mouvais. — *Pas. déf.*: je mus. — *Futur.*: je mou-vrai. — *Cond.*: je mouvrais. — *Impér.*: meus, mouvons, mou-vez. — *Subj. prés.*: que je meuve. — *Imparf.*: que je musse. — *Part. présent.*: mou-vant. — *Part. pas.*: mù (avec un accent circonflexe), mue.

N

Nuire, a strică cuiva, a vătămă pe cineva; 4^e conj. — *Indicatif prés.*: je nuis, tu nuis, il nuit, nous nuisons, vous nuisez, ils nuisent. — *Imparfait.*: je nuisais. — *Passé défini.*: je nuisis. — *Futur.*: je nuirai. — *Cond.*: je nuirais. — *Impér.*: nuis, nuisons. — *Subj.*: que je nuisisse. — *Part. présent.*: nuisant. — *Part. passé.*: nuî, invariable.

O

Oindre, a unge, a mirui; se con-jugue comme *joindre*.

Ouvrir, a deschide; 2^e conj. — *Ind. prés.*: j'ouvre, tu ouvres, nous ouvrons. — *Imparfait.*: j'ouvrais. — *Passé déf.*: j'ou-vris. — *Futur.*: j'ouvrirai. — *Impér.*: ouvre, ouvrons, ou-vrez. — *Subjonctif présent.*: que j'ouvre. — *Imparfait.*: que j'ouvrisse. — *Participe prés.*:

ouvrant. — *Participe passé*: ouvert, ouverte.

Se conjugue sur *aimer*, excepté au *passé défini*.

P

Paître, *a paște*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je pais, tu pais, il paît, nous paissions, vous paisez, ils paissent. — *Imparfait*: je paissais. — *Pas de Passé déf.* — *Futur*: je paîtrai. — *Cond.*: je paîtrais. — *Impér.*: pais, paissions, paisez. — *Subjonc.*: que je paisse. — *Part. prés.*: paissant. — *Pas de Part. passé*.

Paraître, *a părea*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je parais, tu parais, il paraît, nous paraissions, etc. — *Imparf.*: je paraissais. — *Pas. déf.*: je parus. — *Pas. indéfini*: j'ai paru. — *Futur*: je paraîtrai. — *Cond.*: je paraîtrais. — *Impér.*: parais. — *Subj.*: que je paraisse. — *Imparfait*: que je parusse. — *Part. présent*: paraissant. — *Participe passé*: paru.

Partir, *a plecã*, *a porni*, *a începe*; 2^e conj. — *Ind. prés.*: je pars, tu pars, il part, nous partons. — *Imparf.*: je partais. — *Pas. déf.*: je partis. — *Futur*: je partirai. — *Cond.*: je partirais. — *Impér.*: pars, partons, partez. — *Subj.*: que je parte. — *Imparf.*: que je partisse. — *Part. prés.*: partant. — *Part. passé*: parti, partie. — *Partir* est régulier, mais il ne prend pas la syllabe *iss*.

Peindre, *a pictã*, *a văpsi*, *a boi*; 4^e conj. — *Indic. présent*: je peins, tu peins, il peint, nous peignons, vous peignez, ils peignent. — *Imparf.*: je peignais. — *Pas. déf.*: je peignis. — *Futur*: je peindrai. — *Cond.*: je peindrais. — *Impér.*: peins, peignons, peignez. — *Subj.*: *prés.*: que je peigne, que nous peignons. — *Imparf. du subj.*: que je peignisse. — *Part. prés.*: peignant. — *Part. passé*: peint, peinte.

Plaindre, *a plãnge*, *a regreta*; comme **craindre**.

Plaire, *a plăcea*; 4^e conj. — *Indicatif prés.*: je plais, nous plaisons. — *Imparf.*: je plaisais. — *Pas. défini*: je plus. — *Futur*: je plairai. — *Cond.*: je plaindrais. — *Impér.*: plais, plaisons, plaisez. — *Subj.*: que je plaise. — *Imparfait*: que je plusse. — *Part. prés.*: plaisant. — *Part. passé*: plu (*invar.*).

Pleuvoir, *a ploa*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: il pleut. — *Imparfait*: il pleuvait. — *Pas. déf.*: il plut. — *Futur*: il pleuvra. — *Cond.*: il pleuvrait. — *Subj.*: qu'il pleuve. — *Imparf.*: qu'il plût. — *Part. prés.*: pleuvant. — *Part. passé*: plu.

Poindre, *a se ivi*, *a se niși*, comme **joindre**.

Poursuivre, *a alerga după*, *a prigoni*; comme **suivre**.

Pouvoir, *a vedea*, *a îngriji de cineva*; 3 conj. comme **voir**, excepté au *passé défini*: je pourvus. — au *Futur*: je pourvoirai — au *Cond.*: je pourvoirais, — à l'*Imparfait du subj.*: que je pourvusse.

Pouvoir, *a fi în stare*, *a putea*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: je puis ou je peux, tu peux, il peut, nous pouvons, vous pouvez, ils peuvent. — *Imparfait*: je pouvais. — *Passé déf.*: je pus. — *Futur*: je pourrai. — *Cond.*: je pourrais — *Pas d'impératif*. — *Subj.*: que je puisse. — *Imparfait*: que je pusse. — *Part. présent*: pouvant. — *Participe passé*: pu.

Prendre, *a lua*, *a prinde*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je prends, tu prends, il prend, nous prenons, vous prenez, ils prennent. — *Imparf.*: je prenais. — *Pas. défini*: je pris. — *Futur*:

je prendrai.—*Cond.*: je prendrais.—*Impér.*: prends, prenons, prenez.—*Subj.*: que je prenne.—*Imparfait*: que je prisse.—*Part. prés.*: prenant.
Part. passé: pris, prise.

Prévaloir, *a prevaluă, a birui*;

comme **valoir**, excepté au *prés. du subj.*: que je prévale, que tu prévales, que nous prévalions, qu'ils prévalent.
Prévoir, *a prevedea*; comme **voir**, excepté au *futur*: je prévoirai.

R

Reconnaître, *a recunoaște*; comme **connaître**.

Recoudre, *a coase din nou*; comme **coudre**.

Recueillir, *a culege, a adună, a primi în casă*; comme **cueillir**.

Redire, *a repetă, a destăinui*; comme **dire**.

Relire, *a reciti*; comme **lire**.

Reluire, *a luci, a sclipi*; comme **déduire**.

Renaitre, *a renaște, a reapare*; comme **naître**.

Repaitre, *a mânca* (vorbind de animale), comme **paître**. *Repaitre* a le *passé défini*: je repus et le *participe passé*: repu.

Repartir, (partir de nouveau, *a pleca din nou*), comme **partir**. (*Repartir* = répliquer promptement est régulier).

Repentir (se), *a se căi, a se pocăi*; comme **mentir**.

Requérir, *a reclama* (înaintea justiției); comme **acquérir**.

Résoudre, *a resorbi* (medical), *a casă, a deslega* (o problemă).

etc.); 4^e conj.—*Ind. prés.*: je résous, tu résous, il résout, nous résolvons, vous résolvez, ils résolvent. *Imparf.*: je résolvais. *Pas. déf.*: je résolus.—*Futur*: je résoudrai.—*Cond.*: je résoudrais.—*Impératif*: résous, résolvons.—*Subj.*: que je résolve.—*Imparfait*: que je résolusse.—*Part. prés.*: résolvant.—*Part. passé*: résolu, résolue.

Revêtir, *a îmbrăcă*; comme **vêtir**.

Revivre, *u însufleși, a înviașă*; comme **vivre**.

Revoir, *a revedea*; comme **voir**.

Rire, *a râde, a glumi*; 4^e conj.

—*Ind. prés.*: je ris.—*Imparf.*: je riais, nous riions, vous riiez.—*Pas. défini*: je ris.—*Futur*: je rirai.—*Cond.*: je rirais.—*Impér.*: ris.—*Subj.*: que je rie, que tu ries, qu'il rie, que nous riions, que vous riiez.—*Imparf.*: que je risse.—*Participe présent*: riant.—*Participe passé*: ri (pas de féminin).

S

Savoir, *a ști, a cunoaște, a putea*; 3^e conj.—*Ind. prés.*: je sais, tu sais, il sait, nous savons, vous savez, ils savent.—*Imparf.*: je savais.—*Passé défini*: je sus.—*Futur*: je saurai.—*Cond.*: je saurais.—*Impér.*: sache, sachons, sachez.—*Subj.*: que je sache. *Imparf.*: que je susse, que n. sussions, *part. pas.*: su, sue.

Sentir, *a simți, a miroși, a*

înțelege; 2^e conj.—*Ind. prés.*: je sens, nous sentons.—*Imparf.*: je sentais.—*Pas. déf.*: je sentis.—*Futur*: je sentirai.—*Cond.*: je sentirais.—*Impératif*: sens, sentons.—*Subj.*: que je sente.—*Imparfait*: que je sentisse.—*Part. présent*: sentant.—*Participe passé*: senti, sentie. *Sentir* est rég. mais ne prend pas *iss.*

Seoir, *a ședeà jos, a ședeà bine, rău*; 3^e conj. n'a d'usitées que les formes suivantes: *Ind. prés.*: je sieds, tu sieds, il sied, nous seyons, vous seyez, ils siéent. — *Imp.*: il seyait, ils seyaient. — *Futur*: il siéra, ils siéront. — *Subj. prés.*: qu'il siée, qu'ils siéent. *Part. prés.*: seyant.

Servir, *a servi, a sluji*; 2^e conj. *Ind. prés.*: je sers, tu sers, il sert, nous servons, vous servez, ils servent. — *Imparf.*: je servais. — *Pas. déf.*: je servis. — *Futur*: je servirai. — *Cond.*: je servirais. — *Impér.*: sers, servons. — *Subj.*: que je serve. — *Imparf.*: que je serve. — *Part. passé*: servi, servie.

Sortir, *a eși*; 2^e conj. — *Ind. prés.*: je sors, ils sort, nous sortons, vous sortez, ils sortent. — *Imparf.*: je sortais. — *Pas. déf.*: je sortis. — *Futur.*: je sortirai. — *Cond.*: je sortirais. — *Impér.*: sors, sortons. — *Subj.*: que je sorte. — *Imp.*: que je sortisse. — *Part. prés.*:

sortant. — *Part. passé*: sorti, sortie.

Sortir est régulier, mais ne prend pas *iss*.

Souffrir, *a suferi, a pătimi*. Fig. *a lăncezi*; comme *offrir*.

Sourire, *a suride, a zîmbi*; comme *rire*.

Soustraire, *a șterpeli, a șterge, a șferisi*; comme *traire*.

Soutenir, *a suține, a sprijini*; se conjugue comme *tenir*.

Suffire, *a ajunge, a fi destul*; comme *déduire*.

Suivre, *a urmâ, a însoți, a urmări, a ține de aproape*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je suis, tu suis, il suit, nous suivons, vous suivez, ils suivent. — *Imparf.*: je suivais. — *Futur*: je suivrai. — *Cond.*: je suivrais. — *Impér.*: suis, suivons. *Subj.*: que je suive. — *Imparf.*: que je suivisse. — *Part. prés.*: suivant. — *Part. passé*: suivi, suivie.

Survivre, *a supraviețui*, (au sens propre comme au sens figuré); survivre à... Ce verbe se conjugue comme *vivre*.

T

Taire, *a ascunde, a nu spune*; comme *plaire*.

Teindre, *a boi, a vâpsi*; comme *peindre*.

Tenir, *a ține, a conține, a luâ*; 2^e conj. — *Ind. prés.*: je tiens, tu tiens, il tient, nous tenons, vous tenez, ils tiennent. — *Imparf.*: je tenais. — *Passé déf.*: je tins. — *Futur*: je tiendrai. — *Cond.*: je tiendrais. — *Impér.*: tiens, tenons, tenez. — *Subjonctif*: que je tienne, que nous tenions, que vous teniez. — *Subj. imparf.*: que je tinsse. — *Participe prés.*:

tenant. — *Participe pas.*: tenu, tenue.

Traire, *a mulge*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je traie, tu traie, il trait, nous trayons, vous trayez, il traitent. *Imparf.*: je trayais, nous trayions. — Point de *passé défini*. — *Futur*: je trairai. — *Cond.*: je trairais. — *Impératif*: traie, trayons, trayez. — *Subj.*: que je traie, que nous trayions. — Point d'*imparf.* — *Part. prés.*: trayant. — *Part. pas.*: trait, traite.

Tressaillir, *a tresări*; se conjugue comme *assaillir*.

V

Vaincre, *a învinge, a înfrânge, a întrece, a rămâne*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je vaincs, tu

vaincs, il vainc, nous vainquons, vous vainquez, ils vainquent. — *Imparfait*: je

vainquais. — *Pas. défini*: je vainquis. — *Futur*: je vaincrai. — *Cond.*: je vaincrais. — *Impératif*: vaincs, vainquons, vainquez. — *Subj.*: que je vainque, que tu vainques, que nous vainquions. — *Imparf.*: que je vainquisse. — *Part. prés.*: vainquant. — *Participe passé*: vaincu, vaincue.

Valoir, *a preŭi, a face*; 3^e conj. *Ind. prés.*: je vau, tu vau, il vaut, nous valons. — *Pas. déf.*: je valus. — *Futur*: je vaudrai. — *Cond.*: je vaudrais. — *Impér.*: vau, valons, valez. — *Subj.*: que je vaille, que nous valions, qu'ils vaillent. — *Imparf.*: que je valusse. — *Part. prés.*: valant. — *Part. passé*: valu, value.

Venir, *a veni*; comme tenir.

Vêtir, *a inveŭmântâ, a îmbrăcă*, 2^e conj. — *Ind. prés.*: je vêts, tu vêts, il vêt, nous vêtons, vous vêtez, ils vêtent. — *Imparfait*: je vêttais. — *Pas. déf.*: je vêtis. — *Futur*: je vêtirai. — *Cond.*: je vêtirais. — *Impér.*: vêts, vêtons, vêtez. — *Subj.*: que je vête. — *Imparf.*: que je vêtisse. — *Part. prés.*: vêtant. — *Participe passé*: vêtu, vêtue.

Vivre, *a trăi, a se hrăni*; 4^e conj. — *Ind. prés.*: je vis, nous vivons. — *Imparf.*: je vivais.

Pas. déf.: je vécus. — *Futur*: je vivrai. — *Cond.*: je vivrais. — *Impér.*: vis, vivons. — *Subj.*: que je vécusse. — *Part. prés.*: vivant. — *Part. passé*: vécu (*invariable*).

Voir, *a vedeâ, a fi martor, a privi*; 3^e conj. — *Ind. prés.*: je vois, tu vois, il voit, nous voyons, vous voyez, ils voient. — *Imparf.*: je voyais. — *Pas. déf.*: je vis. — *Futur*: je verrai. — *Cond.*: je verrais. — *Impér.*: vois, voyons, voyez. — *Subj.*: que je voie, que tu voies, qu'il voie, que nous voyions, que vous voyiez, qu'ils voient. — *Imparf.*: que je visse. — *Participe présent*: voyant. — *Part. pas.*: vu, vue.

Vouloir, *a voi, a dori*; 3^e conj. — *Ind. présent*: je veux, tu veux, il veut, nous voulons, vous voulez, ils veulent. — *Imparf.*: je voulais. — *Passé défini*: je voulus. — *Futur*: je voudrai. — *Conditionnel*: je voudrais. — *Impér.*: veux ou veuille, veuillons, veuillez. — *Subjonctif*: que je veuille, que nous voulions, qu'ils veuillent. — *Imparf.*: que je voulusse, que tu voulusses, qu'il voulût, que nous voulussions, qu'ils voulussent. — *Participe présent*: voulant. — *Part. passé*: voulu, voulue.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Introduction	3
Résumé de l'histoire de la littérature française au XVIII ^{ème} siècle	17
Règles sur la liaison	31
I. — Montesquieu (1689—1755)	43
1. Portrait de la nation française	43
2. Le géomètre et le traducteur	44
3. La vanité humaine	47
4. La manie des visites	48
5. L'homme universel	50
6. Le Persan à Paris	50
7. Le vaniteux	51
8. Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains	53
9. L'Esprit des Lois (Charles XII)	62
10. Alexandre	64
11. Les Troglodytes	67
12. Pensées diverses	74
II. — Voltaire (1694—1798)	76
1. La Vanité (satire)	76
2. La Raison (poésie)	79
3. Vivons en frères (poésie)	80
4. Un jugement de Zadig	81
5. Le corridor de la tentation	82
6. Jeannot et Colin	84
7. Caractère de Charles XII	88
8. Du goût	89
9. A Madame la marquise du Deffant	91
III. — J.-J. Rousseau (1712—1778)	92
1. La promenade	93
2. Le voyageur à pied	95
3. La maison de campagne	96
4. Le retour dans la patrie	98
5. Une nuit à la belle étoile	99
6. La jeunesse	100
7. Conseils à un jeune homme	101
8. Le duel	103
9. La vraie liberté	105

	Page
IV. — Buffon (1707—1788)	108
1. L'histoire naturelle et l'histoire civile	108
2. Empire de l'homme sur les animaux	109
3. Les oiseaux	111
4. Le cygne	114
5. L'oiseau-mouche	117
6. La fauvette — le printemps	119
7. L'âne	120
8. Le bœuf	123
9. Le discours sur le style	125
V. — Bernardin de Saint-Pierre (1737—1814)	134
1. Le lis et la rose	134
2. Harmonies de la nature végétale et de la nature ani- male	135
3. Le fraisier	136
4. Paul et Virginie	142
5. Les tombeaux	144
6. Le paria	146
VI. — Le Sage (1668—1747)	148
1. Gil Blas au service du docteur Sangrado à Valladolid	149
2. L'usurier hypocrite	164
VII. — Beaumarchais (1732—1799)	167
1. Le Barbier de Séville	167
2. Le Mariage de Figaro	173
VIII. — André Chénier (1762—1794)	177
1. La muse de Chénier	177
2. Salut, ô belle nuit...	177
3. La jeune captive	179
IX. — Diderot (1713—1784)	182
1. Les parents de Diderot	182
2. Pensées diverses	184
3. Le fils ingrat	185
4. Sur la couleur	187
5. La politesse	189
X. — D'Alembert (1717—1783)	191
1. L'imitation de la nature	191
2. Les arts libéraux et les arts mécaniques	195
3. Bossuet et Corneille	198
4. Massillon	199
XI. Mirabeau (1749—1791)	200
1. La Banqueroute	200
— Appendice. Exercices d'application	206
— Liste alphabétique des verbes irréguliers.	211

